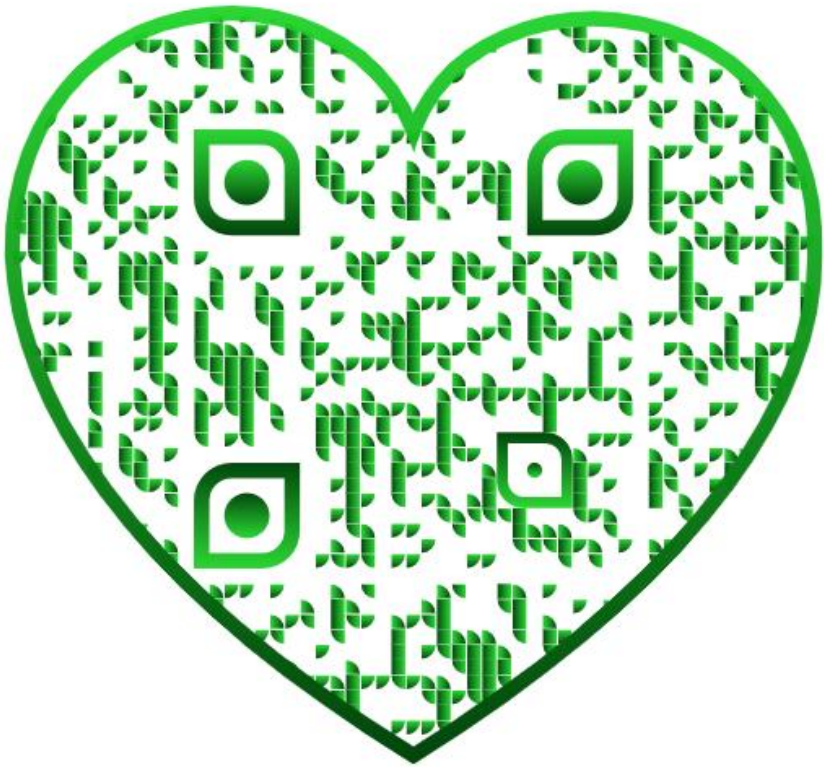
Madison
HATHAWAY

4

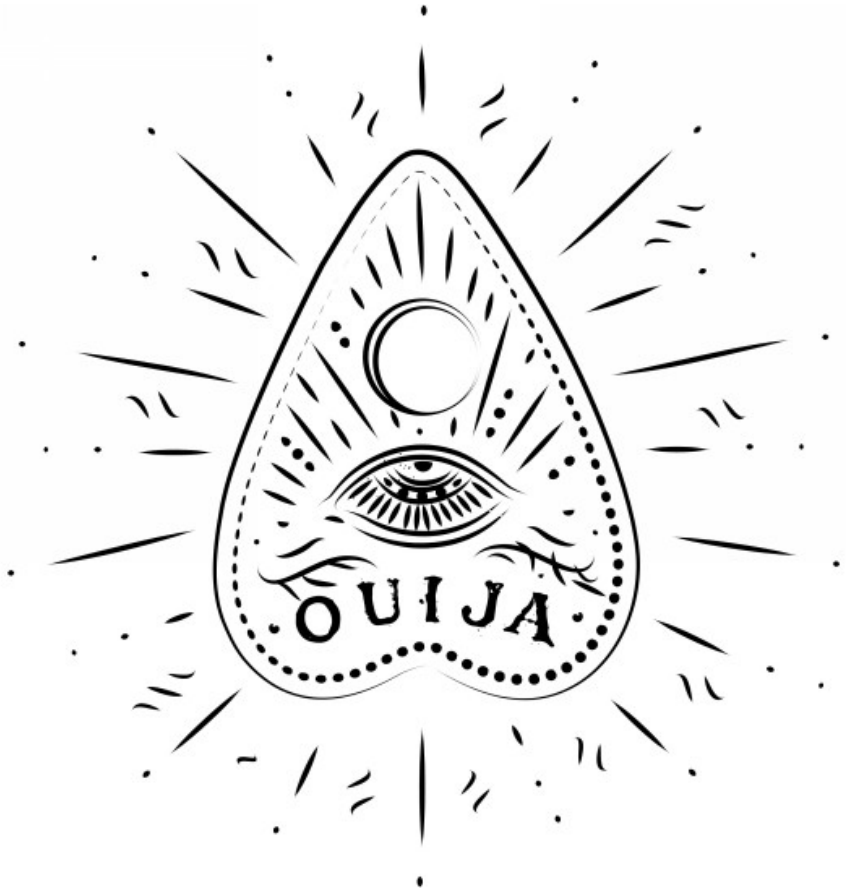
Amour et Mauvais Esprits



Madison
HATHAWAY
4
Amour et Mauvais Esprits
YES
OUIJA
NO
ABCDEFGHIJKLM
NOPQRSTUVWXYZ
1234567890
GOOD BYE

DÉDICACE

AMOUR ET
MAUVAIS ESPRITS



Madison HATHAWAY

AMOUR ET MAUVAIS ESPRITS

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2 ° et 3 ° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une

utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Impression à la demande
—

Dépôt légal auprès de la BNF :
juillet 2022

ISBN : 978-2-494286-00-9

Toute ressemblance avec des personnages et/ou des évènements existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Remerciements

À tous mes proches, pour m'avoir portée par leur affection et leur attention.

À l'homme de ma vie.

À ma correctrice, pour son travail toujours aussi précis.

À Marie-Cécile, pour ses précieux conseils éclairés sur la riche période victorienne.

Pour me contacter :

Instagram : madisonhathaway_auteure
Facebook : madisonhathaway.auteure
madisonhathaway.auteure@gmail.com

Lorsqu'on ne souhaite pas être convaincu d'une chose, on trouve toujours des raisons d'en douter.

Jane Austen – *Orgueil et Préjugés* –

CHAPITRE 1

Barking, 1er juin 1885

- *Lady* Hazel Price -

La soirée est très prometteuse !

Depuis que j'ai commencé à organiser ces réunions spirites dans le relais de chasse que mon époux me laisse occuper, il ne s'est jamais trouvé un seul invité pour décommander sa venue. Même malades, fatiguées, en deuil (surtout en deuil !), toutes les personnes qui ont pu obtenir une participation à une de mes soirées sont impatientes à un point qui frise l'indécence.

Cette fois encore, la délicieuse médium Daniela sera au centre des échanges. Elle est terriblement douée dans sa pratique et nombre de mes connaissances aimeraient pouvoir s'allouer ses grâces et la convier elles aussi dans leurs demeures. Mais, *La Fabuleuse Daniela*, telle qu'elle se fait appeler, se trouve fort bien ici, et pour cause, même si elle accorde parfois des séances de *lecture du futur* à des personnes bien nées, en tête à tête uniquement, et à leur domicile, moyennant des sommes attirantes.

Ce soir, trois femmes sont attendues. Jamais plus que trois, selon les directives de Daniela. Nous n'avons pas reçu d'homme depuis longtemps. Et c'est très bien ainsi, ils sont souvent beaucoup plus sceptiques. Bien trop à mon goût.

D'ici quelques minutes, elles vont arriver, venant toutes de Londres, à la recherche de réponses, mais aussi de sensations fortes. Toutes ces femmes, qui s'ennuient dans leurs vies, aiment se faire peur et croire qu'elles peuvent vivre des choses qui sortent de l'ordinaire !

Il y aura là mesdames Ferrars, Steele et Saint Andrews. Deux veuves qui veulent contacter feux leurs maris et une curieuse qui vient se renseigner pour *le jour où.* Elles se connaissent, bien sûr. C'est toujours ainsi, une personne me contacte, puis en invite deux autres à l'accompagner.

Pour l'accueil de ces dames, pas de majordome. Je vais ouvrir la porte alors que j'entends arriver la calèche. Daniela a fini de se préparer et attend dans la pièce adjacente, en compagnie du photographe. Comme à chaque fois, celui-ci restera derrière la cloison et prendra des clichés par un trou percé dans le mur. Toute chose que je montrerai à mes hôtesses avant le début de la séance, sauf pour le photographe, qui reste anonyme.

— Bonjour mesdames ! Entrez entrez ! Vous pouvez déposer vos

effets personnels ici. Je vais vous présenter à notre médium, mais... ne lui parlez pas trop pour le moment, elle doit rester centrée sur son énergie.

— Oh bien sûr ! me dit madame Steele, dans un petit rire crispé.

Une fois faites les présentations, nous pouvons rejoindre la pièce qui est préparée pour la soirée.

— Mesdames, nous allons nous installer, et ensuite je vais baisser la lumière et ne laisser que quelques bougies allumées, pour nous permettre d'y voir suffisamment clair. Ensuite, je convierai *La Fabuleuse Daniela* à nous rejoindre.

Les trois femmes se regardent alors. Et je vois bien qu'elles sont impatientes, mais aussi un peu apeurées.

Alors qu'elles sont à peine assises, Daniela fait son entrée. Elle reste un moment sur le pas de la porte, immobile, la tête tournée vers les trois femmes. Ses traits et ses expressions sont masqués par un voile noir, ses mains sont gantées, elle porte plusieurs bagues et un bracelet orné d'amulettes.

— Daniela gardera seule ses gants au cours de notre séance, dis-je. Et maintenant, mesdames, nous allons toutes poser le bout de nos doigts sur cette boule de cristal et attendre que Daniela nous parle et nous dise quoi faire. Et surtout, si celle-ci pose une question à l'une de vous, il convient de lui répondre le plus naturellement possible et en toute honnêteté.

Les trois femmes, n'osant parler, répondent d'un signe de tête. Parfait.

Au cours de la séance, mesdames Steele et Ferrars ont eu l'occasion d'échanger avec leurs époux défunts, par l'intermédiaire de Daniela.

Cela s'est accompagné de courants d'air et d'une chute brutale de la température pour madame Ferrars, qui n'a pu s'empêcher de s'exclamer avec des trémolos dans la voix que son mari, aventurier dans l'âme, avait plusieurs fois foulé les glaces de l'Arctique !

Madame Steele, elle, nettement plus jeune, a vu une bougie s'allumer d'elle-même près d'elle, alors qu'une image évanescente de son époux s'est montrée quelques secondes au cœur d'un nuage de fumée... Elle a failli défaillir lorsque la voix de Daniela, devenue tout à coup plus grave et s'exprimant avec un bégaiement avéré, a déclaré à la pauvre femme « Je suis à toi pour l'éternité, ma douce. Mais de grâce, ne gâche pas ta jeunesse au nom de ma mémoire. Je te libère de notre union et t'encourage à trouver l'âme sœur... »

Le souffle lui a manqué, puis elle a pu nous dire que son mari avait toujours souffert d'un bégaiement très handicapant. Cela n'a duré que quelques instants, jusqu'au moment où Daniela, dans un hoquet violent, a laissé choir sa tête en arrière, avant de reprendre son souffle

et de se remettre en place sur son fauteuil.

Je me précipite vers elle.

— Daniela, vous allez bien ?

Après un silence qui angoisse tout le monde, elle répond enfin.

— Oui, oui. Je vous remercie, Hazel. Ça va, maintenant. Mais je suis un peu... fatiguée.

— Voulez-vous que nous interrompions la séance ?

— Non non, surtout pas ! J'ai encore quelque chose à voir avec... madame Steele.

Celle-ci est en pleurs et n'en finit plus de tamponner son nez avec son mouchoir de dentelle. Daniela prend sa main dans les siennes et madame Steele est aussitôt calmée dans ses émois. Elle est tout ouïe.

— Madame, lui confie Daniela, je vois... une carte à jouer. Votre mari était-il joueur ?

— Oh non ! Pas le moins du monde !

— Cela se précise... il s'agit du roi de trèfle... et... son nom est entouré d'un halo... cela évoque-t-il quelque chose pour vous ?

— Je... je ne sais pas...

— Alexandre. Vous connaissez quelqu'un qui porte ce prénom ?

— Oh mon Dieu !

Elle vient de porter sa main à sa bouche et écarquille les yeux.

— Je vois que oui, poursuit Daniela. Vous nous expliquerez plus tard. Je poursuis. Je n'ai pas le sentiment que ce soit un joueur, lui non plus. Il semble honnête... Et puis, je vois aussi un rideau fait d'un tissu très lourd, qui se ferme. Cela vous dit quelque chose ?

— Mais oui, absolument !

— Du théâtre, dirait-on. S'agit-il d'un acteur ?

— Non non, du tout ! C'est juste... Mon Dieu !

— Peut-être dois-je m'arrêter là ? Dites-moi.

— Oh non ! Poursuivez ! Dites-m’en plus à propos de cet homme, voulez-vous ?

— Bien sûr. Eh bien, comme je vous l'ai dit, je perçois un homme honnête, avec de louables intentions, issu d'origines modestes, mais ayant réussi par le travail. Quelqu'un de respectable, donc.

— Oh ! Vous me rassurez infiniment. J'ai rencontré il y a peu, au théâtre, un homme charmant qui se prénomme Alexeï. Il est d'origine russe, en Angleterre depuis sa petite enfance et m'a dit être entrepreneur. Sa mise était élégante, sans être tapageuse. Sans doute doit-il veiller à ses dépenses. Mais il m'a semblé très cultivé. Croyez-vous que je puisse lui accorder ma confiance ?

— Il semble bien, en effet.

— Et puis, ajouté-je, n'oubliez pas ce que vous a dit plus tôt votre défunt époux...

Madame Steele me regarde, bouche bée. Une fois de plus, elle pose

sa main devant sa bouche, se fait pensive et ne dit plus rien.

Nous la laissons à ses pensées et Daniela se tourne vers madame Saint Andrews, tout en posant une main sur la sienne.

— Avez-vous une question à me poser ? Je sens que je suis encore connectée à l'autre monde. Mais cela ne va peut-être pas durer encore bien longtemps.

— Eh bien, ce n'est pas pour moi. Il s'agit de ma nièce, Millicent. Ses parents ont péri au cours d'un naufrage en Manche, il y a plusieurs mois. Elle doit dorénavant s'occuper des affaires de son père, ainsi que de l'éducation de son jeune frère, né dix années après elle. Et même si elle est aidée, tant par le notaire familial que par moi-même, elle aimerait entrer en contact avec ses parents et leur poser des questions sur plusieurs sujets. Pensez-vous pouvoir l'aider ?

— Oh ! Voilà qui est très intéressant ! Ses parents ont péri brutalement ?

— Tout à fait, oui. Il s'agissait d'un bateau à vapeur de petite taille et la chaudière a explosé. Leur cabine était contre celle-ci, ils sont *a priori* morts sur le coup, dans leur sommeil. Pourquoi cette question ?

— Tout simplement parce que les personnes qui n'ont pas eu le temps de comprendre qu'elles mouraient, voient en général leurs âmes errer à la recherche de réponses. Échanger avec elles est donc plus aisé, car ce sont des âmes friandes de contacts.

— Mais c'est formidable ce que vous me dites là ! Vous pensez donc que... ?

— Absolument. J'aurai besoin de quelques renseignements supplémentaires, mais nous passerons pour cela par Lady Price, si vous voulez bien.

— Bien sûr ! Comme il vous conviendra !

— Mais tout d'abord, cette jeune fille est-elle la fille de votre frère ou de votre sœur ?

— C'est la fille du frère de mon époux. Pourquoi cette question ?

— Eh bien, le lien familial ou autre, entre la personne concernée et celle qui demande mon aide a une grande importance.

— Oh...

Daniela ne fournira pas plus d'explications, sauf un « Tout cela est très complexe ! », accompagné d'un tapotement du dos de la main de madame Saint Andrews.

Nos trois invitées prennent finalement congé et Daniela peut enfin prendre ses aises, en ôtant son voile, ses gants et ses nombreux bijoux. En la croisant dans sa vie quotidienne, bien malin serait celui qui pourrait la reconnaître.

Notre photographe m'a fait remettre à madame Ferrars un cliché de l'apparition de son époux, et celle-ci l'a grassement remercié en me

confiant un petit rouleau de billets, que j'ai eu la bienséance de ne pas examiner devant elle, tout en la remerciant très chaleureusement.

Je vais retrouver Daniela pour lui remettre ses émoluments, puis je rejoins le photographe, qui est occupé à remballer tout son matériel et lui remets le rouleau de billets et l'enveloppe qui lui revient selon notre accord.

— Une fois de plus, lui dis-je, vos talents nous ont été très précieux ! Votre simple présence est en soi un gage de sérieux et envoie le message... que nous n'avons rien à cacher.

CHAPITRE 2

Londres, 2 juin

- Millicent Saint Andrews -

Et voilà ! Je suis prête à retrouver tante Betty dans cet adorable salon de thé près de Hyde Park. J'adore me poser entre les murs de ce lieu, qui ressemble à s'y méprendre à une bonbonnière ! Les mains enserrant une tasse de thé bien chaud, chose que j'adore même en plein été, je vais enfin pouvoir discuter avec tante Betty de ses découvertes. Oh ! Je dois faire attention, elle déteste que je l'appelle ainsi. Il paraît que c'est en utilisant ce second prénom que sa mère la sermonnait à l'envi lorsqu'elle était enfant. Je n'ai pas connu cette vieille femme, mais maman m'en a parlé : c'était une affreuse mégère, mariée et devenue mère *sur le tard.* Ayant plutôt un tempérament de vieille fille acariâtre, elle ne supportait ses enfants que lorsqu'ils étaient aussi bruyants et remuants qu'une statue d'albâtre... Dieu me préserve d'être un jour aussi peu aimante envers mes propres enfants !

Ce sera donc un thé ponctué de noms que ma tante accepte volontiers, tels que *Tatie* ou *ma Tante*.

Je me regarde une dernière fois dans l'immense miroir de la cheminée du salon, orné d'un magnifique trumeau sculpté dans le bois d'un vieux chêne familial et recouvert de feuilles d'or fin. Père et Mère ont toujours adoré les détails un peu tapageurs. Pour ma part, voir les veines du bois m'aurait semblé bien plus élégant. Et combien de fois le leur ai-je dit !

Mais aujourd'hui, tous ces petits détails que je trouvais si ridicules il y a quelques semaines encore, sont emplis d'une nostalgie qui me fait à chaque fois venir les larmes aux yeux. Comme la vie peut parfois se montrer cruelle !

Voyons à quoi ressemble la jeune Millicent Saint Andrews... Ma foi, je pense que cela ira bien ainsi. De toute façon, mes cheveux sont indomptables ! Mère s'arrachait les siens à essayer de les garder coiffés *correctement* au-delà de quelques minutes.

Chevelure rousse et épaisse, qui à elle seule efface tous mes efforts pour porter le deuil. Mes yeux marron foncé sont presque noirs. Deux boutons de bottine, disait maman.

Je ne suis pas très grande, mais je sais claquer du talon lorsque je marche, occupant ainsi l'espace autrement. Il n'est pas né celui devant lequel je m'effacerai pour le laisser passer ! La reine Victoria, à la

rigueur, ou son époux le Prince de Galles...

Allez, ma fille, menton haut et front dégagé ! Montre au monde que la plus forte des adversités ne saurait te terrasser. Je dois me montrer forte, inébranlable, plus que jamais, au-delà même de mon caractère déjà bien forgé. Depuis que nos parents nous ont quittés, j'ai mon jeune frère en charge. Et il ne saurait être question de lui faire perdre de vue le chemin que Père et Mère avaient commencé à tracer pour lui. C'est un sacré garnement, il faut l'avoir à l'œil !

Je profite des heures où il est en classe pour faire toutes mes démarches. Le soir, il est de retour chez nous et nous passons nos soirées ensemble. Lui, penché sur ses cours. Moi, sur les paperasses des affaires familiales. Je n'ai pas voulu dans un premier temps le laisser à l'internat de son école. C'est là que ma tante était allée le chercher en pleine nuit, lorsque nous avons su ce qu'il était arrivé au bateau de nos parents. Et puis... il a besoin de l'affection de sa sœur. À peine onze ans, ce n'est encore qu'un enfant. Le temps des culottes courtes n'est pas si loin !

Allez ! Laissons là ces pensées qui partent dans tous les sens, j'entends le fiacre qui vient de s'arrêter devant ma porte pour me déposer près de Hyde Park. Je file vers ma tante, elle a des choses à me révéler, et je suis bien empressée de savoir ce qu'elle a découvert pour répondre à ma demande !

Notre tante vit chez nous, c'est plus simple ainsi. Et surtout, cela évite à Arthur de se sentir déraciné, en plus du deuil que nous vivons.

— Ma Tante ! Comme je suis heureuse de vous voir !

Elle se lève de sa chaise et me serre avec chaleur dans ses bras. Je sens dans cette étreinte un amour quasi maternel. Ma pauvre tante n'a pas eu le bonheur d'être mère, et même du vivant de nos parents, elle s'est toujours occupée de mon frère et moi comme une bonne fée. Elle est la marraine de mon frère Arthur et prend ce rôle très au sérieux.

— Assieds-toi, mon enfant. Et goûte donc ce nouveau thé qui vient d'arriver des Indes. Il est préparé à la perfection dans cet établissement.

Je m'assois et dépose mes gants sur la table. Ma tante pose alors sa main sur la mienne, tout en me regardant intensément.

— Ta mère était belle, tu le sais. Mais tu la dépasses largement, et de plus en plus.

— Ma Tante !

— Mais tu as raison, nous ne sommes pas là pour louer ta beauté. J'ai des nouvelles pour toi.

— Oh ! Mais c'est formidable !

— Ne te précipite pas. J'ai trouvé effectivement quelqu'un qui pourrait t'aider, et la personne qui entre en contact avec les défunts

m'a mise en confiance. Je pense que nous pourrions vraiment faire de bonnes choses avec elle.

— Et quand pouvons-nous la rencontrer ?

— Ne sois pas si pressée, Millie ! Pour le moment j'ai échangé des billets avec la personne qui organisait la séance à laquelle j'ai assisté, et elle m'a confirmé que la médium était disposée à te recevoir avec moi, et personne d'autre, pour tenter d'entrer en contact avec tes parents.

— Mais c'est formidable ! Je suis tellement pressée !

— Je sais bien, mon enfant. Ne t'inquiète pas, cela ne saurait tarder. L'été ne se terminera pas sans que tu aies pu la rencontrer.

— Je souhaite tellement qu'elle puisse me mettre en contact avec Père et Mère. J'ai tant de questions à leur poser !

— Tu devras préparer toutes tes questions, surtout.

— Bien sûr, ma Tante. Et je vais m'y atteler dès ce soir. Ainsi, lorsque vous me ferez connaître la date de cette entrevue, je serai prête.

— Voilà qui est fort sage, jeune fille !

— Ne pourrais-je connaître l'identité de la personne qui vous a reçue ?

— Certainement pas, Millie ! Je connais trop bien ton impétuosité. Tu serais capable d'aller lui rendre visite pour tenter d'accélérer les choses !

Je regarde ma tante en souriant.

— Vous avez sans doute raison. Une fois de plus, vous savez me protéger de moi-même.

— Je te l'ai souvent dit, ton pire ennemi...

— … c'est moi. Oui, ma Tante, vous me l'avez souvent rappelé !

Elle prend ma main et la caresse doucement.

— Allez, buvons donc ce thé qui n'en finit plus de refroidir. Et dégustons cette farandole d'entremets. C'est, paraît-il, un ravissement pour les papilles !

— Et vous, ma Tante, racontez-moi par le menu cette séance à laquelle vous étiez, voulez-vous ?

Elle éclate de rire.

Ah ah ! Tu as gagné, ma petite Millicent...

CHAPITRE 3

- Minnie Crawford[1] -
2 juin

Je peste une nouvelle fois contre les étés londoniens étouffants et la pollution nauséabonde. Depuis mon départ pour la France, il y a quelques années, j'ai pu découvrir la beauté du bord de mer normand, et la joie de vivre au grand air, sans ce brouillard constant et malsain qui plane sur la ville de Londres.

Revenir à Londres ne me procure pas le moindre plaisir. Heureusement, le bonheur de revoir ma chère Ginie et ses enfants, dont sa petite dernière, Amélia, une adorable poupée blonde et dodue, me réconforte pleinement. Je connais Virginia depuis toujours, je l'ai formée au métier de couturière pour lequel elle excellait. Je la considère comme l'enfant que je n'ai jamais eue, et j'ai été ravie de la voir épouser William Wentworth, l'héritier d'une très riche famille bourgeoise.

J'observe discrètement ma protégée tandis que nous nous promenons dans Hyde Park afin de profiter du bon air. Virginia, bien qu'encore fatiguée par son terrible accouchement, semble se remettre doucement. Elle pousse lentement la poussette dans laquelle est lovée sa petite dernière.

Contrairement aux us et coutumes de la haute bourgeoisie, Virginia s'occupe beaucoup de sa fille. Nombre des passants que nous croisons doivent d'ailleurs penser qu'elle est la nourrice, et non la mère de l'enfant qui repose dans la poussette. Mais elle a toujours refusé de laisser ses enfants aux soins constants d'une nurse. Celle-ci ne les prend en charge que le soir venu.

La naissance d'Amélia a été très difficile, il y eut quelques heures où nous avons craint que Ginie ne survive pas aux terribles fièvres et aux séquelles physiques de cet accouchement cauchemardesque. J'ai revécu avec horreur les circonstances de sa propre naissance, qui avaient malheureusement conduit à la mort de sa mère, mon amie Louise.

Mais tout cela est derrière nous, et la petite, âgée aujourd'hui de six mois, se porte à merveille, tandis que Virginia reprend chaque jour des forces. Il est plus que temps pour moi de retourner à Trouville-sur-Mer, où le grand-père de Virginia m'a confié dans sa dernière lettre, m'attendre avec impatience. Quel heureux hasard que celui qui a fait de nous des voisins ! Le charmant vieil homme vit un dernier bonheur depuis qu'il a appris qu'il avait une petite fille de vingt ans.

Qu'il vive à moins de quinze minutes de marche de la maison de ma sœur chez qui je me suis installée après avoir cessé mes activités de couturière, est une heureuse surprise et me permet de voir Virginia et sa famille à chacun de leurs séjours en Normandie.

Cela fait presque six mois que je suis à Londres, et la Normandie me manque. Virginia sait aussi que je ne peux indéfiniment rester auprès d'elle, mais elle reporte à chaque fois la date de mon retour, prétextant telle ou telle manifestation que je ne devrais à aucun titre manquer. Avec Edith Wentworth, sa belle-mère, elles ont beaucoup insisté pour que je sois présente lors de la cérémonie de baptême du dernier né de leur famille, le fils de Roy Wentworth, le deuxième fils d'Edith.

Mais après cette dernière fête de famille, j'ai décidé de prendre un billet retour pour Trouville-sur-Mer.

— Vous êtes bien pensive, Miss Crawford. J'espère que vous ne songez pas encore à votre départ pour la France.

Je souris, et hoche doucement la tête.

— Tu sais que je dois rentrer chez moi, je ne peux pas abuser éternellement de l'hospitalité de Monsieur et Madame Wentworth.

— Je sais que si cela ne tenait qu'à elle, ma belle-mère vous garderait chez nous constamment. Vous êtes devenues très proches, n'est-ce pas ?

Nous avons partagé la peur de perdre Virginia et son bébé et ces heures effroyables nous ont incontestablement rapprochées. Il est vrai que j'apprécie énormément Edith Wentworth.

— Tu as raison, mais ma vie n'est plus ici, tu le sais, et je suis impatiente de retrouver ma sœur.

Virginia soupire.

— Je sais, et je suis très égoïste de vouloir vous garder aussi longtemps près de moi.

Elle arrête la poussette et se tourne vers moi. Ses beaux yeux bleus sont encore cernés, mais elle a repris des forces.

— Je ne sais pas si j'aurais pu survivre sans vous, dit-elle en serrant mes mains entre les siennes.

— Mais si, voyons ! William et Edith sauront bien évidemment veiller sur toi et tes enfants, dis-je en clignant rapidement des yeux pour éviter de pleurer.

— Vous avez raison, bien sûr, mais vous sentir près de moi me rassure. Quand j'avais la fièvre, je savais que vous étiez là, je me sentais comme… comme une enfant qui trouvait du réconfort auprès de sa mère…

Cette fois, je dois sortir un mouchoir pour essuyer les larmes que je ne peux empêcher de couler.

— Allez, allez, dis-je en tapotant doucement ses mains, tout cela est

derrière nous. Et nous nous reverrons à Trouville prochainement n'est-ce pas ? Votre grand-père ne cesse de me demander la date de votre arrivée en Normandie.

— Oui, dit Virginia avec entrain. William m'a promis d'y retourner dès que je serai en état de faire le voyage.

Nous reprenons notre déambulation dans Hyde Park, saluant au passage des connaissances que nous croisons. Nos pas nous guident doucement vers un salon de thé où nous pouvons nous asseoir et nous reposer un moment. Je commande deux thés glacés tandis que Virginia recouvre le petit corps potelé d'Amélia qui dort tranquillement. Cette enfant est une merveille, et tellement facile à vivre.

— Virginia ! Quel plaisir de vous revoir en si belle santé !

Une femme d'environ quarante-cinq ans, affublée d'une robe aux couleurs trop contrastées et beaucoup trop ajustée pour son corps aux formes pleines, s'approcha de nous.

— Madame Saint Andrews ! Je suis ravie de vous revoir moi aussi. Je vous présente ma grande amie, Miss Minnie Crawford.

— Miss Crawford ! Mais bien sûr, j'ai beaucoup entendu parler de vous. Permettez-moi de vous présenter ma jeune nièce, Miss Millicent Saint Andrews.

Elle baisse la voix et se penche vers Virginia.

— La malheureuse a perdu ses parents il y a deux mois. Mon beau-frère et ma belle-sœur ont péri noyés lors du naufrage du bateau qui devait les emmener en France. Une véritable tragédie !

J'observe la jeune Millicent, dont le visage se ferme en entendant ces derniers mots.

De petite taille, elle est élancée, mais la robe qu'elle porte ne met pas suffisamment en valeur ses formes et sa peau diaphane. Je soupire, je resterai donc toute ma vie une couturière…

Malgré sa fragilité apparente, le regard qu'elle lance à un jeune godelureau, qui a l'audace de la détailler de façon trop appuyée, me laisse deviner que ce petit bout de femme à la chevelure rousse flamboyante est doté d'un caractère bien affirmé.

— Une épreuve bien difficile, dit Virginia en serrant les mains de Millicent entre les siennes. Je suis de tout cœur avec vous ma chère petite.

— Merci, dit Millicent en baissant les yeux. Il va être difficile pour mon frère et moi de reprendre le cours de nos vies. Heureusement, ma tante est là pour nous, je ne sais pas ce que nous deviendrions sans elle.

Tandis qu'elle nous parle, elle se rapproche du landau et son regard s'illumine quand elle découvre la petite Amélia, dont les gazouillis indiquent qu'elle est parfaitement réveillée.

— Le plus difficile, me confie Madame Saint Andrews en baissant la voix, c'est de ne pas avoir revu mon beau-frère et ma belle-sœur avant leur départ pour la France. Ma pauvre Millicent s'est violemment disputée avec ses parents avant leur départ. Elle ne se le pardonne pas, et leur perte est d'autant plus douloureuse pour elle.

— Je comprends, dis-je, sincèrement désolée pour la jeune femme. Mais elle ne doit garder que le souvenir des bons moments passés auprès d'eux.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, et je la vois chaque jour s'enfoncer dans une sorte de mélancolie douloureuse qui ne lui ressemble pas. Heureusement, j'ai trouvé le moyen de l'aider à entamer son deuil et à faire ses adieux à ses parents.

— Que voulez-vous dire ? demandé-je étonnée.

— Je connais quelqu'un qui pourra nous mettre en relation avec leurs âmes… Une spirite dont la réputation n'est plus à faire.

Du coin de l'œil, je vois Virginia qui soulève son bébé et le dépose dans les bras de la jeune femme.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment. Cette personne a une excellente réputation, et ses séances sont très courues dans Londres. Nous devons la rencontrer dans quelques jours, je suis sûre que cela permettra à ma chère nièce de mieux accepter la mort de ses parents.

— N'est-ce pas un peu dangereux de faire appel à ce genre de personnage, surtout quand on est particulièrement vulnérable ?

— Vous avez raison, c'est pourquoi je serai près d'elle. Cette spirite nous a été conseillée par des amies, elle est incontestablement fiable, et exerce son office auprès des plus grands. Il paraît même qu'il y aurait un membre de la *Famille* dans sa clientèle, si vous voyez de qui je veux parler, ajoute madame Saint Andrews en baissant de nouveau la voix. Mais il nous faut maintenant nous quitter, je suis vraiment ravie de vous avoir revue ma chère Virginia. Et c'est un plaisir d'avoir rencontré la célèbre Miss Crawford ! J'aurais bien besoin des conseils avisés d'une personne de votre talent ! Voyez comme nous sommes vêtues, Millicent et moi ! Quand j'observe vos tenues, si élégantes et raffinées, je me désespère.

Je souris poliment, je sais que Mary, qui a repris mon atelier de couture, ne prend plus de nouvelles clientes, tant son carnet de commandes est chargé, mais j'aurais cependant bien fait une exception pour cette femme et sa nièce. Je me promets de lui en parler avant mon départ.

— Je vous souhaite beaucoup de courage pour surmonter vos deuils, Millicent, dit Virginia en serrant la jeune femme contre elle. Je vous en prie, n'hésitez pas à venir vous confier à nous, si vous en éprouvez le besoin, nous serons, ma famille et moi, à vos côtés.

Nous observons la tante et la nièce tandis qu'elles s'éloignent.

— Voilà qui ne me dit rien qui vaille, dit Virginia, l'air songeur. Je crains que la jeune Millicent ne soit victime de personnes mal intentionnées qui cherchent à exploiter sa douleur en leur faveur. Qu'en dites-vous, Miss Crawford ?

— Je suis moins inquiète, Madame Saint Andrews sera près d'elle pour la préserver.

— Vous avez raison, et Millicent me semble avoir la tête sur les épaules, elle ne devrait pas se laisser prendre à ces sornettes.

— Tu ne crois pas en la manifestation des esprits de l'au-delà ?

— Ne me dites pas que vous, vous y croyez !

— Je ne suis certaine de rien. J'ai eu de nombreuses clientes qui m'ont raconté des séances très troublantes. Beaucoup de choses qu'elles ne pouvaient expliquer…

Virginia me regarde les yeux ronds.

— Enfin Miss Crawford ! Ne me dites pas que vous croyez les élucubrations de ces soi-disant spirites !

— Qui suis-je pour décréter que cela n'existe pas ? dis-je pour la taquiner.

CHAPITRE 4

- Hazel Price -
4 juin

Ce qui est étonnant chez l'humain, c'est cette propension à considérer comme vrai ce qui est affirmé avec aplomb, et ce sans aucune preuve à l'appui.

Voilà pourquoi je me suis fait appeler *Lady* Price, dès que j'ai emménagé ici, à Barking. Et pour établir les faits, c'est simple : faire courir le bruit auprès de tous les commerces locaux, par mon personnel de maison. Ce qui fut fait. Après trois semaines, c'était établi : une Lady venait de s'installer dans le manoir délaissé depuis des décennies. Qui en fait n'est autre que le manoir familial de mon mari. Mais cela, nul ne le sait, car je vis et évolue désormais sous mon nom de naissance. *Lady* Hazel Price.

Et Hazel mène son entreprise de main de maître. Deux collaborateurs, pas besoin de plus. Et le moins de gens possible pour gérer l'entretien de ce relais de chasse.

Eliot Finch, le photographe de nos séances, m'attend dans le boudoir. Sans doute ma pièce fétiche parmi toutes celles du château. Pour l'avoir testée, je sais que les paroles prononcées ici ne peuvent être entendues depuis l'extérieur. Un simple œil-de-bœuf en guise de fenêtre, des murs et une porte parfaitement hermétiques, et aucune grille qui relie la pièce au système de chauffage se trouvant dans les caves.

— Eliot ! Comment allez-vous ?

— Très bien, Lady Hazel, je vous remercie. Et vous-même ?

— On ne peut mieux, mon cher. Nos affaires se portent bien, n'est-il pas ?

— Je vous l'accorde.

— Vous semblez dubitatif, mon cher Eliot.

— Ce n'est pas cela. Mais comme je vous l'ai dit, je pense que nous devons veiller à ne pas trop développer notre activité. Un royaume est toujours gérable. Pour un empire, c'est autre chose.

— Je suis tout à fait de votre avis, Eliot. Mais pour autant, nous ne devons laisser passer aucune opportunité. Il nous fait faire le tri entre les occasions à saisir et les possibilités à ignorer.

— Et pour ce faire, il convient de mener une enquête détaillée.

— Exactement !

Eliot me regarde avec cet air filou dont il sait si bien faire usage et qui lui donne, je dois l'avouer, un charme particulier de mauvais

garçon, qui ne saurait laisser aucune femme indifférente.

— Dans ce cas, dites-moi, quelle nouvelle enquête dois-je donc mener ?

— La jeune Millicent Saint Andrews.

Il éclate de rire.

— Je m'en doutais bien un peu... Voilà un dossier qui fleure bon la Livre sterling. N'est-ce pas ma chère ?

— Tout à fait ! Je vous laisse œuvrer à votre guise, afin d'évaluer le volume de son héritage, ainsi que la nature des écueils qui pourraient nous en couper l'accès.

— Je ne connais guère d'écueil qui sache vous résister, Lady Hazel.

Je le regarde en souriant.

— Les flatteries ne vous assureront pas de supplément de salaire, Eliot. Seule la qualité de votre travail pourrait vous permettre d'y prétendre.

Il bondit alors sur ses deux pieds, tel un diable sortant de sa boîte, saisit ma main et y dépose un baise-main tout en douceur. Sentir son souffle sur ma peau fait naître un frisson tout au long de mon épine dorsale. Et je suis certaine qu'il le sait très bien ! Cet homme, avec ses cheveux couleur ailes de corbeau et ses yeux qui brillent comme deux diamants noirs, me fait penser à un calabrais, avec toute la fougue et la lascivité que cela implique... Et cela aussi, je suis sûre qu'il l'a deviné !

— Laissez-moi quarante-huit heures, dit-il, et je reviens vers vous, pour mon plus grand plaisir, avec toutes les informations nécessaires.

Il me décoche un dernier regard goguenard, avant de rejoindre la porte. Je n'ai pas le temps de lui répondre, il est déjà parti !

Mon Dieu ! Que n'a-t-il choisi ma couche comme lieu de débauche ? Mais c'est peut-être mieux ainsi, je ne serais plus capable de lui refuser quoi que ce soit !

Je suis tirée de mes pensées effrontées par un grattement à la porte du boudoir. Je reconnais là la façon de s'annoncer de Daniela. Elle frappe à la porte sans vraiment frapper...

— Entrez, Daniela ! Je vous attendais.

— Lady Hazel, je ne vous dérange pas ?

— Du tout. Eliot vient de partir. Il a de quoi s'occuper durant les prochains jours. Asseyez-vous, nous avons des choses à voir pour notre prochaine séance.

Je nous sers à chacune une tasse d'un thé brûlant que mon majordome vient de nous apporter. Cet homme est un trésor inestimable. Je ne sais pas comment il fait, mais il sait toujours à quel moment il doit nous apporter de quoi nous désaltérer. Un mystère de plus dans ce vieux manoir.

— Avant toute chose, lui dis-je, je tenais à vous féliciter pour cette dernière séance. Vous avez été parfaite !

— Oh ! C'est très gentil, Lady Hazel !

— C'est sincère, Daniela. Je trouve que vous affinez de plus en plus votre pratique. Pour madame Steele, en particulier ! Vous vous êtes un peu éloignée de ce que nous avions convenu, mais votre... improvisation a été tout à fait payante.

— En effet, j'ai vu que madame Steele était tout à fait convaincue et n'en revenait pas. Alors, je me suis permis de faire durer un peu plus le suspense.

— Et c'était parfait ! Même si j'ai craint un moment qu'elle ne fasse pas le lien entre les prénoms d'Alexandre et Alexeï ! Ce jeune russe a su la charmer. Il ne manquait plus que votre intervention pour donner foi aux paroles du jeune homme.

— Toujours procéder dans cet ordre, me disait la bonimenteuse avec qui j'ai été à bonne école. Même si cela demande du travail, il faut d'abord créer la rencontre, puis en parler au cours d'une séance. Cela semble beaucoup plus crédible que dans l'autre sens. Pourquoi, je ne sais pas, mais c'est un fait.

— Et puis, le charme slave...

Daniela se met à rire.

— Mon Dieu, c'est pourtant vrai ! Tout le monde aime l'exotisme, je crois.

— Et c'est bien pour cette raison que je vous présente comme une jeune Roumaine qui a dû fuir son pays. C'est beaucoup plus évocateur de gitane, de spiritisme et de voyance que vos véritables origines. Votre accent italien berne d'ailleurs tout le monde, ils n'y voient tous que du feu.

Je lui sers une autre tasse de thé et l'observe du coin de l'œil. Cette jeune femme est vraiment très belle. Ses longs cheveux noirs de jais, présents pour chaque séance de spiritisme, ont laissé la place à sa véritable chevelure, qui est d'un blond éclatant ! Le fameux blond vénitien, que lui a transmis sa mère, originaire de cette ville légendaire, où les amoureux sont plus nombreux que les habitants eux-mêmes.

Quant à son accent italien, dont elle fait si bien usage, il est parti lui aussi, pour laisser la place à un phrasé tout ce qu'il y a de plus anglais. Daniela aime à dire que son accent est soigneusement rangé aux côtés de sa perruque brune, dans son carton à chapeau.

— Pourquoi continuez-vous à m'appeler Daniela, même en dehors de nos séances ? Même si c'est vous qui avez eu l'idée de ce prénom, j'avoue que je ne comprends pas.

— C'est tout simplement pour éviter de faire une bévue en présence de nos invités. De cette façon, pour moi, vous êtes Daniela. Et

personne d'autre.

— Même lorsque vous me voyez ainsi vêtue ? me demande-t-elle en se levant d'un bond et en tournant sur elle-même.

Un vrai rayon de soleil ! Elle est habillée aux couleurs de l'été, et ses cheveux sont retenus d'un simple ruban d'organdi, vert comme les prés de notre douce Angleterre au réveil du printemps. Dans ses cheveux blonds – roux, c'est du plus bel effet ! Lorsque je la vois ainsi, joyeuse et pleine d'entrain, je me plais à imaginer qu'elle est ma fille, remplaçant cette enfant chérie, morte quelques jours après sa naissance, petit ange qui n'eut jamais aucun successeur au creux de mes bras.

Danielle... Née et décédée en août 1865, bientôt vingt ans. Pendant des années, défiant les interdictions de mon mari, j'ai assisté à des séances de spiritisme. J'en ai organisé. J'ai couru la planète, à la recherche de celui ou celle qui saurait me faire entrer en contact avec mon petit ange. J'ai été flouée, ridiculisée, bernée. J'ai vu mon espoir croître, pour finir foulé du pied par des charlatans sans scrupules. J'ai pleuré, j'ai hurlé, j'ai attendu, j'ai cru, j'ai misé, j'ai perdu.

Et puis un jour, je me suis levée et j'ai décidé de stopper ma quête, de reprendre le cours de ma vie. Mais c'était trop tard. À force de toujours regarder dans la même direction, je n'ai pas vu ce qu'il se jouait autour de moi. J'avais perdu mon époux, parti se consoler dans d'autres bras. Ma famille ne voulait plus me voir, j'avais été si odieuse avec eux. Mes amies avaient toutes disparu, perdues dans la tourmente de mes divagations. J'avais tout perdu...

Et puis, un autre jour, alors que je prenais un peu de temps à nourrir les pigeons dans Hyde Park, cette jeune femme est venue vers moi, affolée, et m'a demandé si j'avais vu passer son jeune chien. Elle l'a retrouvé un peu plus tard et lorsqu'elle est repassée devant moi, je lui ai adressé un sourire de connivence. Et voilà, nous ne nous sommes plus quittées et je l'ai même adoptée.

Lorsque mon mari a entériné notre séparation, notre relation est devenue encore plus forte. Et c'est alors que j'ai repensé à toutes ces séances de spiritisme où j'avais été trompée. J'ai décidé de pousser cet art de la tromperie à son paroxysme.

Et voilà, aujourd'hui, Eliot, « Daniela » et moi-même constituons une belle équipe, qui fonctionne très bien. Nous donnons un peu de bonheur à celles et ceux qui en ont besoin et... les moyens.

— Lady Hazel ?

Je lève les yeux vers Daniela.

— Vous allez bien ? Cela fait plusieurs fois que je vous appelle et vous ne répondiez pas.

— Oui, Daniela, ne vous inquiétez pas. J'étais un peu perdue dans mes souvenirs. Notre rencontre, par exemple.

Elle me sourit. Je sais qu'elle me comprend.

— Je vous libère, ma fille. Allez donc vivre vos vingt ans ! Vous le méritez bien.

Elle m'embrasse sur la joue, comme à chacune de nos rencontres.

Je la regarde partir, aller vers sa vie. Le soleil joue dans les crans de ses cheveux ambrés...

CHAPITRE 5

- Margaret[2] -
4 juin

J'avais oublié comme les bébés sentent bon ! De ce parfum unique qu'on retrouve chez tous les poupons. Ma petite Eleanor, mon enfant, vient de mettre au monde un petit garçon, Elijah. Il n'a qu'une semaine et ses parents désirent le faire baptiser au plus vite. Il a été ondoyé à sa naissance par notre prêtre, Ebenezer Darwish. Celui-ci sera parfait pour baptiser notre petit Elijah !

La cloche de l'entrée vient de retentir, elle annonce l'arrivée de Roy et Edith Wentworth. Nous avons bien du travail pour préparer le baptême.

— Edith ! Ma chère amie !

Nous nous jetons dans les bras l'une de l'autre. Et voilà que nous tombons en larmes toutes les deux. Et cet adorable Roy qui n'est pas en reste !

— Mon cher Roy ! Vous avez donc réussi à quitter le chevet d'Eleanor pour quelques heures ?

— Me dit ma charmante belle-maman, que nous avons dû chasser pour que sa fille puisse se reposer et fasse connaissance en tête-à-tête avec son bébé...

— Roy ! s'interpose Edith. Comment parlez-vous à votre belle-mère ?

— Me dit ma chère maman, que nous avons dû faire fuir de la même façon...

Edith et moi nous regardons en souriant.

— À notre décharge, dis-je, ce petit Elijah nous a tous hypnotisés. Ce n'est pas notre faute si nous ne pouvions quitter les lieux.

— Hum... je suis d'accord ! Moi aussi, il m'a hypnotisé. Ceci dit, nous avons du travail, n'est-ce pas ?

— Tout à fait ! Mais pour le repas, l'agencement des tables et la décoration, Edith et moi allons gérer tout cela. Nous avons l'habitude des réunions familiales.

— Et le père Darwish, ajoute Edith, passera vous voir tous les deux pour parler des saints sacrements. Avez-vous choisi le parrain et la marraine ?

— Oui ! Nous avons fait simple, un dans chaque famille. Le parrain sera bien sûr le frère d'Eleanor, Brewster, et la marraine sera... notre chère Pearl.

— Mais c'est parfait ! Pearl est un ange, on ne peut rêver meilleure

marraine ! Quant à Brewster, il sera le parrain idéal, il saura enseigner à Elijah toutes les bêtises de garçon...

Je pars vers le jardin d'hiver en invitant Edith et Roy à me suivre. Une cafetière odorante et du chocolat chaud nous y attendent.

— Ah ! s'exclame Roy, du chocolat chaud ! Ma belle-mère essaie de m'acheter pour que je l'autorise à retourner aux côtés d'Eleanor et Elijah ! Votre cuisinière est l'impératrice du chocolat chaud.

— Nous devons prendre des forces, mon petit Roy. Il va falloir dresser la liste des invités. Nous avons une base, bien sûr. Mais chacun doit aussi nous dire les personnes qu'il aimerait revoir à cette occasion. Les réunions de famille sont idéales pour cela.

— Eleanor m'a d'ailleurs laissé quelques directives qui vont dans ce sens.

— Ce qui nous évitera d'aller la déranger de nouveau, ajouté-je en souriant.

Roy dépose sur la table sa propre liste.

— Pour ma part, j'ai essayé de faire court. Des cousins que je n'ai pas vus depuis longtemps, et aussi quelques amis sincères.

Il dépose ensuite un autre feuillet, sur lequel je reconnais l'écriture de ma petite Eleanor.

— Quand je pense, dis-je, que vous avez failli partir vers les Amériques.

— Belle-maman ! Je vous interdis de verser la moindre larme sur un malheur qui n'a pas eu lieu.

— Vous avez raison, contentons-nous de pleurer de joie. Montrez-moi donc cette liste.

Je découvre tout ce que ma fille a noté. Des amies, des cousines perdues de vue, le frère de mon époux, Alistair, et un autre nom, rajouté, semble-t-il, à la hâte, le fils de ce dernier, Al Sinclair.

— Tiens donc ! Al est en Angleterre ?

— Il semblerait, oui, me répond Roy. Il vient de rentrer d'un rallye hippomobile en Écosse.

— Qui est ce Al ? demande Edith.

— Un neveu de Bannister. Il a vingt-cinq ans. Le mot *casse-cou* a été créé spécifiquement pour lui ! On dirait que la vie est une chose trop fade et trop banale à son goût, car il passe son temps à essayer de la perdre !

— Mon Dieu ! Mais ses parents doivent se ronger les sangs en permanence !

— Sa mère est malheureusement morte lorsqu'il était tout jeune et son père ne s'est remarié que très récemment. De plus, il vit bien loin d'ici. En Espagne !

— Loh ! Voilà qui est bien compliqué !

— Effectivement. Son épouse était comme Al, une intrépide

incroyable. Les chats ne font pas des chiens. C'est en grande partie cela qui avait séduit Alistair chez elle, une femme hors de son temps ! Malheureusement, à la mort de son épouse, il ne s'est pratiquement pas occupé de son fils. Il s'est contenté de payer les factures. Il ne lui a rien refusé, finançant ainsi toutes les lubies de son fils. Mais l'argent ne fait pas tout.

— Oh ! Voilà qui est triste... Pour autant, nous pouvons rajouter Al Sinclair à notre liste.

— Inscrivez précisément Aloysius...

— Aloysius ?

— Oui, encore une idée de sa mère. Mais, il préfère qu'on l'appelle Al. Seul son père, en mémoire de son épouse, est autorisé à l'appeler par son prénom complet.

— Ah... Eh bien, va pour Aloysius Sinclair, dans ce cas.

— Eleanor aimerait beaucoup le revoir, dit Roy. Elle garde de lui des souvenirs emplis d'une douce folie.

— Je n'en doute pas !

— Il y a aussi un vieux professeur qui a enseigné à Brewster et Al, mais également un peu à Eleanor. Monsieur Elmett Goodheart, le bien nommé ! Il savait tirer le meilleur de ses élèves et Brewster a entretenu avec lui une correspondance pleine de vie et de philosophie.

— Oui, je me le rappelle. Eh bien, va pour le professeur Braveheart !

— Goodheart, belle-maman...

— Fichtre ! Je vais devoir surveiller ma langue ! Et pourtant, je me souviens bien de lui. Un sacré personnage, plein de vie et tellement brillant.

Je garde les deux feuillets, me verse une nouvelle tasse de café et m'adresse à Roy.

— Et maintenant, parlons photos !

— Ce sera Samuel[3] qui s'en occupera ! lâche Roy.

— Bien évidemment, mon petit Roy. En revanche, il y a une chose que je lui interdis à ce cher Samuel.

— Oh ! Et quoi donc ?

— Je lui interdis absolument de nous faire cadeau de sa prestation.

— Alors là, nous allons avoir du mal. Il a déjà prévu de ne pas se faire payer pour cela, au nom de notre amitié.

— Voilà pourquoi Edith et moi avons préparé un plan de secours. Et nous allons avoir besoin de vous pour le mettre à exécution, mon cher gendre !

Roy regarde sa mère, qui sourit de toutes ses dents.

— Nous allons tout vous expliquer, mon fils, dit-elle en se penchant vers lui comme une conspiratrice, alors que je fais de même de l'autre côté.

— Vous me faites peur, tout à coup, dit-il en nous dévisageant tour

à tour.

Mon jardin d'hiver résonne alors de nos éclats de rire mélangés.

Mes orchidées sont les seuls témoins de nos échanges, notre secret sera donc bien gardé...

CHAPITRE 6

- Aloysius Sinclair -
4 juin

Pour une fois, il n'y a pas que des factures à payer sur le guéridon de l'entrée. Je reconnais l'écriture de ma chère cousine Eleanor, et j'ouvre avec plaisir la lettre qu'elle m'adresse. C'est une invitation pour assister au baptême de son premier enfant, un garçonnet prénommé Elijah.

Je m'empresse de lui répondre que je serai avec grand plaisir des leurs, et je confie ma réponse à Lewis, mon majordome.

— Vous n'avez toujours pas dormi cette nuit, Monsieur. Prenez au moins un bon petit déjeuner, me dit-il en me retirant le carnet que je venais d'ouvrir, décrivant le terrible exploit de Gaston Tissandier[4].

— Cet homme est un véritable héros, mon cher Lewis. Ce carnet est passionnant et je suis extrêmement flatté d'entretenir avec lui une correspondance des plus instructives.

— Ces carnets seront encore là après que vous ayez pris du repos, Monsieur.

— Te rends-tu compte que cet homme a atteint l'altitude record de 9.400 yards[5] ?

— Oui, Monsieur, et cela a coûté la vie à ses deux coéquipiers quand ils se sont écrasés après avoir perdu connaissance. Vous avez oublié le sucre dans votre café.

— Évidemment ! À une telle altitude, ils manquaient d'oxygène ! Mais imagine un peu la sensation qu'ils ont dû éprouver et le spectacle grandiose qui s'offrait à eux…

— J'imagine surtout qu'ils n'ont pas vu ce spectacle très longtemps, avant de s'évanouir et de finir par s'écraser sur la terre ferme, me rétorque mon majordome en enduisant de confiture une tartine de pain, qu'il me glisse d'autorité dans la main.

— Tu manques d'imagination, mon cher Lewis, dis-je la bouche pleine. Sais-tu que cet exploit date de 1875 ? Du 15 avril pour être exact ! J'ai sous les yeux la copie du journal de bord de Tissandier, et il a promis de m'envoyer un compte-rendu de ses calculs. Il envisage de réitérer son exploit, imagine que je sois avec lui !

— Dieu nous en préserve…

— Nous pourrions améliorer la technique en créant par exemple une capsule ou un masque pour respirer, à l'instar de ce qu'a imaginé cet écrivain français, Jules Verne. Tiens, retrouve-moi ses romans, ils sont dans…

— Monsieur devrait passer dans son cabinet de toilette et aller prendre quelques heures de repos. Vous n'avez pas pris beaucoup de repos depuis notre rallye en Écosse, et je me permets préciser à Monsieur que le passage par le cabinet de toilette est plus que nécessaire.

— Oui, j'ai compris… mais je suis tellement heureux de lire ces mots couchés par l'un de nos plus audacieux aventuriers. Lis donc ce passage…

— Monsieur doit prendre du repos, m'interrompt alors Lewis en refermant le carnet et en me saisissant par les épaules. Vous devez faire plus attention à vous. Si votre père vous voyait en ce moment même, il me renverrait sur-le-champ, et cela ne serait que justice.

Lewis a raison, cela fait plus d'une semaine que je suis plongé dans l'étude des carnets de Gaston Tissandier, et cela me passionne tellement que je ne dors presque plus, sans parler des autres besoins inhérents à ma nature. Je passe une main sur ma joue couverte d'une barbe qui me mange le visage.

Je termine donc le petit déjeuner que Lewis m'a préparé, et monte dans mon cabinet de toilette pour me glisser dans le bain qu'il a fait couler.

Après cela, épuisé par plusieurs nuits sans sommeil, je sombre dans le néant dès que ma tête touche l'oreiller.

Je crois n'avoir jamais autant dormi de ma vie ! Je sors de ma chambre presque quarante-huit heures après m'être couché. Lewis m'a probablement entendu lorsque j'étais dans mon cabinet de toilette, car il flotte dans la maison une délicieuse odeur de bacon frit et de pain grillé.

— Monsieur a fait deux fois le tour du cadran ! C'est votre premier exploit !

— Tu peux te moquer, mon cher Lewis. J'avoue m'être réveillé à deux reprises, mais la fatigue était encore tellement lourde que je me suis recouché à chaque fois. Que s'est-il passé pendant ces deux jours ?

— Gaston Tissandier a envoyé un télégramme pour que vous le rejoigniez à Paris, pour l'envol de son nouveau ballon à gaz…

— Quoi ? Que dis-tu ?

L'éclat de rire de Lewis me confirme que cela n'est qu'une plaisanterie.

Lewis est le fils du majordome de mon père. Nous nous connaissons depuis notre enfance, et je dois bien avouer qu'il est pour moi plus qu'un majordome, il est un véritable ami, et m'a bien souvent soutenu et couvert face à mon père, quand nous étions adolescents. Nous avons participé ensemble au rallye d'Écosse, comme pour chaque compétition à laquelle je m'inscris.

— Tu te souviens de mes cousins, Brewster et Eleanor ?

— Oui Monsieur, les jumeaux de Monsieur Bannister.

— C'est cela. Eh bien Eleanor vient d'avoir un fils et m'invite à son baptême. Je ne les ai pas revus depuis plus de cinq ans, et je suis ravi de pouvoir tous les retrouver.

— Votre père sera sans doute présent, vous ne pourrez pas l'éviter cette fois-ci, Monsieur.

Je fronce les sourcils. La dernière fois que je me suis retrouvé face à mon père, nous n'avons mis que trente minutes avant de nous disputer.

À la mort de ma mère, il a préféré quitter l'Angleterre pour voyager en Europe, me laissant seul face à mon chagrin. Il n'a pas mis longtemps à refaire sa vie. Deux ans après son installation en Espagne, il a épousé une Madrilène et a eu deux autres enfants, que je n'ai pas encore rencontrés. Non content de m'avoir exclu de sa nouvelle vie, il cherche malgré cela à diriger ma vie. Depuis mon plus jeune âge, je lutte contre les ambitions de mon père, qui me harcèle pour que je prenne sa suite à la tête de l'entreprise familiale. Mais cet avenir tout tracé m'ennuie terriblement. Depuis toujours, ma seule ambition a été de concevoir et construire des engins susceptibles de voler un jour. Je sais que nous sommes à l'aube d'un bouleversement qui impactera le monde entier, et nous ouvrira des perspectives formidables. Et je veux être de ceux qui découvriront le secret des oiseaux.

— Votre père vous menace de vous couper les vivres à chacune de vos disputes. Il est donc à craindre que cela ne se produise très rapidement, Monsieur.

— Qu'importe mon cher Lewis. Comme tu le sais, je vais toucher l'héritage de ma mère dans quelques mois et je n'aurai plus besoin de la rente de mon père.

J'observe Lewis qui époussette la veste de mon costume. Il hoche la tête avec un air dubitatif.

— Quoi ? Toi aussi tu vas critiquer ce que je fais ?

— Je ne me le permettrais pas, Monsieur, mais il est normal que votre père s'inquiète des… dépenses que votre passion…

— Cela n'est pas qu'une passion ! Nous sommes tout près de réussir à faire voler un engin. Les Français sont très en pointe. L'exploit de Tissandier et de son aérostat est incroyable ! Regarde, Lewis ! Regarde cet oiseau posé sur cette branche ! Pourquoi et surtout comment peut-il voler alors que nous autres, pauvres humains, sommes cloués sur cette terre ? Je suis en contact avec un ingénieur français, Clément Ader. Il s'interroge lui aussi à propos de ce mécanisme et nous projetons de travailler ensemble en France. Je place beaucoup d'espoir dans ma collaboration avec cet homme, nous avons le même projet et je compte bien travailler avec lui.

— Mais enfin, Monsieur, si Dieu avait voulu que nous volions, il nous aurait donné des ailes !

— Je croirais entendre mon père ! Mais il a tort de s'inquiéter, ces recherches demandent des financements, c'est vrai, mais nous ferons appel à des banquiers ou des mécènes. Tiens, mon oncle Bannister pourrait bien être intéressé, il faudra que je lui en parle…

La voix de la raison parle par la bouche de Lewis.

— Monsieur, attendez au moins que le jeune enfant ait été baptisé avant d'animer votre réunion de famille, me dit Lewis en riant.

CHAPITRE 7

- Eliot Finch -
8 juin

Le cas de cette jeune Millicent Saint Andrews me semble tout à fait fascinant. À mon sens, nous avons différentes options pour en tirer le meilleur parti. Mais je dois avant tout savoir avec qui elle entretient des relations, et de quel ordre sont celles-ci.

Pour ce qui en est de l'évaluation de sa fortune, je suis bien placé pour savoir qu'il ne faut en aucun cas se fier aux apparences ou au qu'en-dira-t-on. Du concret, uniquement du concret ! Et pour cela, j'ai mes sources. Des sources sûres. Ses biens sont gérés par une des deux ou trois plus grosses études de Londres, celle de Maître Bellamy, qui est d'une honnêteté irréprochable et qui sait tenir des dossiers impeccables et exhaustifs. Mon habituel *fournisseur d'informations* saura ainsi me dire au plus vite ce qu'il faut penser des biens de cette jeune *oiselle*.

Les placements garantissent un bel avenir, mais ce qui nous intéresse avant tout, ce sont les liquidités accessibles au plus vite. Je croise les doigts, mais je sens que de ce côté-là nous ne serons pas déçus, et mon flair ne m'a jamais trahi.

Pour l'heure, j'ai l'occasion de la voir évoluer dans le beau monde. Une de ces fêtes de famille où les alliances et les dissensions sont claires comme de l'eau de roche. Pour qui sait observer...

Les familles Wentworth et Sinclair organisent le baptême de leur dernier rejeton, et la liste des invités est parue dans le journal. Quelle magnifique habitude que cette manie bourgeoise d'étaler à la face du monde le détail de leurs réjouissances familiales à venir ! Je viens de décrocher une place d'extra pour la petite fête en question.

Et pour ne pas courir le risque d'être reconnu, rien de tel qu'une teinture des cheveux, une paire de moustaches et quelques taches de rousseur. J'ai même, comme une autre fois, rajouté une fausse balafre sur ma joue.

La dernière fois, les personnes présentes ne voyaient que cela et ont été ensuite bien incapables de décrire le reste de mon physique ! Un truc d'illusionniste, attirer l'attention sur un détail pour la détourner du sujet principal...

Mais pour moi, il y a l'autre face à gérer, et ce n'est pas la moindre ! Faire ce qu'il faut pour que notre petite entreprise soit lucrative, c'est une chose, mais je dois aussi faire en sorte de tirer mes marrons du feu

et si possible bien au-delà de ce qu'Hazel peut imaginer.

Une sacrée paire ces deux-là, Hazel et Daniela. Qui d'ailleurs n'est pas plus Daniela que moi ! Si les gens savaient ce qui lie les deux *dames*. Mais moi, je le sais, même si elles ont tout fait pour garder cela secret.

Daniela, la jeune et appétissante soi-disant Roumaine, aux cheveux de feu et à l'appétit idoine, a bien vite élu domicile entre mes bras et dans ma couche. Si nous pouvions nous montrer à la face du monde, les gens diraient de nous que nous faisons un si beau couple, elle d'une blondeur féérique et moi avec des cheveux aussi noirs que mes desseins.

Elles ont l'arnaque dans le sang, ces deux-là, mais pour autant, elles n'ont pas un brin de méchanceté dans l'âme. Même si ce qu'elles font n'est guère recommandable aux yeux de la justice, humaine ou divine. Pour ma part, je suis tout autre, je ne recule devant rien pour satisfaire mon intérêt.

Daniela est une jeune femme appétissante et gourmande, aussi bien à table qu'au lit. Ce qui n'est pas pour me déplaire. Quant à Hazel, au vu de leur relation, elle n'a pas été mise au courant de l'intimité que je *partage* avec sa protégée.

J'ai un don inné pour séduire les femmes. Il m'est même arrivé, en situation de besoin, de séduire un homme et d'en faire mon amant.... Photographies à l'appui, que nous étions censés garder en guise de souvenir après notre si *difficile séparation*. Mais surtout des preuves, où je portais un masque vénitien, donc impossible de m'identifier, et lui des sous-vêtements féminins, visage bien visible. Preuves qui m'ont permis de lui soutirer des sommes rondelettes pendant des mois, avant que ce crétin, usé par cette épée de Damoclès, ne mette fin à ses jours. C'est le risque...

Lorsque j'étais enfant, je séduisais déjà les personnes qui m'entouraient, afin d'obtenir des faveurs ou des choses plus concrètes.

Pour l'heure, je vois bien qu'Hazel n'est pas insensible à mes charmes et j'ai même senti récemment émaner d'elle des envies de stupre très claires.

La mettre dans mon lit sera chose aisée, si cela s'avère utile. Et pour l'amusement que cela représentera à mes yeux, je n'écarte pas la possibilité de réunir ces deux femmes au creux de mes draps pour des jeux licencieux. Clichés à l'appui bien sûr.

Mais pour l'heure, je dois tout préparer pour la réception qui va me permettre d'en savoir plus sur les fréquentations de la jeune Millicent. D'ores et déjà, j'ai pu me faire embaucher par le biais d'une maison qui se charge de trouver du personnel de remplacement pour les familles qui en ont les moyens.

Là encore, j'ai dû dédommager grassement la bonne personne. Tous ces investissements coûtent décidément bien cher à chaque fois que nous préparons une de nos *affaires*. Mais après tout, c'est Hazel qui prend tout en charge.

Et d'ailleurs, en parlant de dépenses, j'ai rendez-vous dans Hyde Park avec celui qui me fournit les informations de l'étude Bellamy. Il a l'art de fouiller dans les dossiers à une vitesse incroyable et avec une dextérité étonnante. Et puis, qui se douterait de sa malhonnêteté ? De fait, il est aux yeux de tous, tout à fait irréprochable !

Je suis en avance et je me pose à l'ombre d'un saule près des eaux de la Serpentine. C'est épuisant, tous ces allers et retours d'un lieu à un autre, d'une personne à la suivante, tous ces préparatifs et ces recherches de la meilleure stratégie.

Tant et si bien que je finis par m'assoupir.

Je suis réveillé par des petits coups insistants dans les côtes, assénés par l'outil de travail principal de mon rendez-vous.

— Debout, mon gaillard !

— C'est malin ! lui dis-je, agacé.

Nous nous plaçons derrière le saule qui nous cache à la vue de tous, grâce à sa frondaison abondante. Ce qui nous permet de réaliser nos tractations en toute tranquillité. Il compte les billets dans l'enveloppe que je lui ai tendue.

— Y'a que la moitié de ce qu'on avait dit.

— La suite, ce sera après, si tes informations me conviennent.

— On faisait pas comme ça, avant !

— Ouais, ben on va dire que j'ai changé de mode de fonctionnement. Fais voir ce que tu as. Ces derniers temps, tu t'es un peu fichu de moi, c'était léger les infos. Ça a failli me coûter cher.

— À ce point-là ? Tu te fous de moi.

— Pas du tout. J'ai même raté de peu un aller simple pour Newgate[6] ! C'est toi qui m'aurais sorti de là ?

Il fait la moue et ne répond rien.

— Allez, envoie !

Je prends le temps d'examiner tout ce qu'il m'a apporté.

— Dépêche, Finch ! Si je retourne pas à mon poste, je vais me faire repérer. Et là, ce sera moins drôle pour nous deux.

— J'assure mes arrières, mon grand.

Je termine mon examen.

— OK, c'est bon.

Je vais vers le saule pour récupérer une autre enveloppe, nichée dans une entaille du tronc.

— Tiens, v'là le reste. Et maintenant, fiche le camp.

Pour moi c'est bon, tout est là. Je vais déposer tout ça chez Hazel.

Elle prend d'ailleurs ça pour une marque de confiance entre nous. En fait, il n'est juste pas question pour moi de courir le risque qu'on trouve ces documents chez moi !

Elle va être aux anges, la mégère. Et une fois de plus, prête à me tomber dans les bras. Et d'ailleurs, si j'en profitais pour lui faire comprendre que son corps de femme mature m'intéresse et me fait de l'effet ? Pourquoi pas, je pourrais m'amuser un peu... Et puis, la jeune Daniela est partie pour quelques jours *prendre l'air* au bord de l'océan, à Worthing[7].

Je suis libre comme l'air ! À nous deux, ma chère Hazel...

CHAPITRE 8

- Al Sinclair -
28 juin

La cérémonie de baptême de mon neveu a été très émouvante. Un peu à l'écart, dans le fond de l'église, j'ai pu observer les membres de ma famille, que je n'avais pas revus depuis de nombreuses années pour certains. Mon oncle Bannister et ma tante Margaret ont certes vieilli, mais sont toujours en bonne forme, et je les retrouve avec émotion. Ils ont été là pour moi lorsque ma mère est morte. C'est dans les bras de ma tante que je me suis réfugié, pleurant comme l'enfant que j'étais encore. Sans elle, j'aurais grandi sans l'affection d'une mère, fût-elle de substitution.

Mon oncle Bannister m'accorda l'attention dont mon père me priva. J'ai passé quelques années auprès d'eux, avec mes cousins dont la présence me permit de surmonter la perte de ma mère. Grâce à eux, je peux dire que mon enfance, malgré ce drame, fut heureuse.

Mon cher cousin Brewster, que j'embarquais dans des jeux et escapades les plus folles, ma chère Eleanor, presque aussi intrépide que moi, qui est aujourd'hui une femme très belle, et une jeune mère…

C'est dans ces moments que je m'interroge sur ma vie, sur le chemin couvert d'embûches que j'ai choisi. Il n'y a pas de femme dans ma vie, du moins pas de celles que l'on épouse. Mes seuls amis sont Lewis et mon mécanicien, Horacio, qui m'aident à concevoir un moteur qui pourrait nous faire quitter le plancher des vaches. Je consacre tout mon temps et mon énergie à mes recherches. Et rien ne pourra m'empêcher de voler un jour. Je sais que cet objectif est dangereux, j'ai perdu beaucoup de proches qui partagent ma passion et dont les inventions ont été mortelles pour eux. Quelle femme accepterait cette vie, et qu'aurais-je à lui offrir ?

Mais quand je vois Eleanor et son mari, un homme de belle stature et visiblement fou d'amour pour sa femme, je me surprends à envier ce bonheur marital.

— Vous voilà bien songeur, mon cher Aloysius.

Je me retourne, identifiant immédiatement la belle voix grave de mon cher Professeur Goodheart, le seul avec mon père qui m'appelle par mon prénom complet.

— Professeur ! Quel plaisir de vous revoir !

Nous nous étreignons chaleureusement, insensibles aux regards

réprobateurs qui se posent sur nous, et qui semblent nous reprocher d'être trop bruyants dans une église.

— J'avais bon espoir de vous revoir à l'occasion de ce baptême, et je ne me suis pas trompé, me dit-il en me tenant pas les épaules.

— Vous êtes-vous seulement trompé une seule fois, Professeur ? dis-je avec un large sourire.

Le professeur Elmett Goodheart, un personnage haut en couleur, qui fut chargé de notre instruction à Brewster et moi, quand nous étions enfants. Grâce à lui, j'ai découvert les sciences, qui me sont aujourd'hui bien indispensables. Eleanor participait aux cours que le professeur était chargé de nous donner, et elle était bien plus brillante que son frère. Je dois bien avouer, à ma grande honte, que parfois elle était même meilleure que moi !

Tante Margaret refusait que sa fille suive les cours que le professeur nous donnait, mais je crois qu'elle se doutait qu'Eleanor faisait ce que bon lui semblait. Déjà à l'époque, personne ne pouvait lui tenir tête bien longtemps, et surtout pas notre Professeur.

Tandis que nous sortons de l'église, la chaleur nous frappe de plein fouet.

— J'ai lu que vous aviez participé à une course hippomobile en Écosse, me dit le Professeur en épongeant son front avant de remettre son haut-de-forme.

— Oui, mon classement a été honorable, mais guère fabuleux.

— Vous avez toujours détesté perdre ! s'esclaffe le Professeur. Mais dites-moi, seriez-vous de ces jeunes fous qui travaillent à la construction de véhicules sans chevaux ?

— Cela m'intéresse, c'est vrai, d'autant que Benz vient de créer son Tricycle à moteur à explosion ! Vous imaginez, Professeur ? Je vous fiche mon billet que dans moins de vingt ans, nous roulerons dans des véhicules à moteur et non plus tirés par des chevaux. Mais je dois vous avouer que l'objet de mes recherches est encore plus audacieux !

— Il faut que vous me racontiez ça ! me dit-il, visiblement intéressé.

Mais nous sommes interrompus par ma tante qui sort de l'église.

— Al, mon cher petit !

Je me retourne et pose un long baiser affectueux sur sa joue.

— Ma chère Tante, quel bonheur de vous revoir !

— Je suis ravie que tu sois parmi nous, il y a si longtemps que nous ne t'avons vu ! Tu es toujours aux quatre coins du Royaume ou en France ! Finiras-tu par t'assagir ? me dit-elle en me serrant affectueusement contre elle.

— Je suis à Londres pour quelques semaines, je promets de venir vous voir souvent, ma Tante.

— J'y compte bien, et crois-moi, je ne suis pas la seule !

Je suis son regard et découvre derrière moi, Brewster qui me sourit et me tape violemment dans le dos.

— Enfin de retour mon cousin ! Dis-moi que tu n'es pas que de passage à Londres !

— Non, je suis ici pour plusieurs semaines.

— Parfait, viens que je te présente à Roy, l'époux d'Élie. Tu vas l'adorer, il est aussi farfelu que toi !

— Farfelu ? C'est donc ainsi que tu me vois ?

Brewster éclate de rire et m'entraîne vers ma cousine.

—Al ! Mon cher Al ! s'écrit-elle en se jetant dans mes bras ! J'ai eu peur que tu ne viennes pas.

— Je n'aurais manqué le baptême de ton fils pour rien au monde, ma chère Élie. Tu es toujours aussi belle.

Nous nous embrassons affectueusement puis elle se détourne et me présente à son époux.

— Roy, je te présente Aloysius Sinclair, qui déteste être appelé ainsi et que je te conseille d'appeler Al ! C'est mon cousin préféré.

— Son cousin de vingt-cinq ans préféré, je ne me fais pas d'illusion, dis-je en serrant la main que me tend Roy. Enchanté de vous rencontrer.

Sa poignée de main est franche et son regard chaleureux, je sens immédiatement que je pourrais m'entendre avec cet homme.

Entre civilités et plaisanteries, nous rejoignons ainsi tranquillement le domicile de ma tante et de mon oncle.

Comme à son habitude, ma tante a organisé une réception parfaite. De nombreux invités déambulent dans le jardin et le salon, piochant des verres ou des sandwiches sur les plateaux que promènent des serveurs impeccablement mis.

Je reconnais çà et là des membres de ma famille, dont mon père qu'il me faut aller saluer. En grande conversation avec mon oncle Bannister, son teint rougeaud m'interpelle. Est-ce la chaleur où les effets de l'alcool qu'il n'a plus l'habitude de boire ?

— Père, je suis heureux de vous revoir.

Il me toise quelques secondes, puis ses traits se détendent.

— Mon fils ! Je suis soulagé de te voir en bonne santé, quoiqu'un peu amaigri.

Je salue mon oncle dont l'accueil est plus chaleureux que celui de mon père.

— Nous devrons discuter, Aloysius, plus tard, me dit mon père. Reviens vers moi avant de t'éclipser, veux-tu ?

— Bien sûr, Père.

Je ne sais que trop ce qu'il va me dire, je me promets donc de quitter la réception sans le revoir.

Je balaie le salon du regard, et observe quelques secondes le Professeur en grande discussion avec une femme très élégante, d'environ cinquante ans, qu'il semble apprécier. Sentant mon regard sur lui, il lève les yeux sur moi, avant que je détourne les miens.

Je décide de retrouver mes cousins qui discutent dans le patio. Traversant le salon, je croise le regard d'une jeune fille dotée d'une chevelure d'un roux flamboyant, et que j'ai déjà remarquée à l'église. Petite, je dirai même menue, elle se tient un peu à l'écart d'un groupe de femmes formé de ma tante, d'une dame que l'on m'a présentée comme étant la mère de Roy, et d'une autre femme que je ne connais pas. Je ne peux détacher mon regard de cette jeune femme dont le visage parsemé de taches de rousseur a un charme fou.

Nos regards se croisent à nouveau et cette fois, elle le soutient, avec un air de défi.

Je ne sais pas qui elle est, mais elle me plaît déjà beaucoup…

CHAPITRE 9

- Margaret Sinclair -
28 juin

Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! Si on m'avait dit qu'à l'aube de mes cinquante ans j'organiserais sous mon toit un baptême, et qui plus est le baptême de *mon* petit-fils. Bannister n'a eu de cesse de me répéter que je devais me calmer et vaquer aux préparatifs de cette cérémonie en toute sérénité. Ceci dit, il m'avait laissé carte blanche, et cela était en soi très angoissant !

La décoration nous a pris un temps incroyable, à Edith et moi. Compositions florales, habillage des chaises et des tables, vaisselle, etc. Et puis, j'ai dû aussi recruter du personnel supplémentaire pour gérer le service aux invités. Trois extras, ce n'est pas rien ! Il a fallu leur dévoiler l'organisation de la maison et les arrières, cuisines incluses. Cela ne me plaît guère d'avoir sous mon toit des étrangers que je ne peux pas avoir tous à l'œil...

Allons allons, je dois me calmer. Les invités arrivent à la maison, au retour de l'église.

Cela représente un nombre de personnes que notre demeure n'a jamais abrité, même au moment des fêtes de Noël.

Je regarde mon Bannister, qui fait les cent pas, et ne parvient pas à s'occuper à quoi que ce soit d'autre, en attendant de se retrouver en tête-à-tête avec son frère Alistair. Ils ne se sont pas vus depuis des années et je ne garde pas de cette dernière rencontre un souvenir très agréable. Je laisse là mes derniers préparatifs et me dirige vers mon époux pour lui prendre la main.

— Mon cher, ne vous inquiétez pas. Votre frère a accepté de venir pour ce baptême, et sa réponse était même très enjouée. Vous l'avez remarqué, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est vrai. Je me suis surpris à espérer que nous pourrions, lui et moi, nous réconcilier.

— Les mariages et les baptêmes sont faits pour cela, non ?

Brewster nous interrompt comme la tempête qu'il sait être parfois.

— Père ! Oncle Alistair vous attend. Il semble impatient de vous voir. Et Al est déjà installé dans le jardin ! J'y retourne, ajoute-t-il en faisant demi-tour.

Je me tourne vers mon époux.

— L'heure de vérité a sonné, dirait-on.

— Vous avez raison, notre dernière rencontre, entre Alistair et moi,

a été pour le moins houleuse. Il est temps pour moi de savoir s'il est partant pour enterrer la hache de guerre.

— Allons, petit homme, allez donc au-devant de votre frère. Je suis certaine qu'il ne demande pas mieux que de renouer avec vous des liens forts.

Je le regarde s'éloigner et ne l'accompagne pas. Pour cette fois, ma place n'est pas à ses côtés. Je viendrai me renseigner plus tard. Pour ma part, je vais aller fureter du côté des cuisines.

— Mère !

Eleanor, ma pauvre enfant, est encore bien amaigrie par ce long accouchement. Elle porte Elijah dans ses bras et le berce doucement.

— Ma fille, vous êtes manifestement une mère attentionnée, mais vous devez aussi ménager votre santé ! Reposez donc ce jeune homme dans sa voiture et allez profiter de la fraîcheur de notre jardin. Je m'occupe de lui et vais de ce pas lui faire découvrir l'envers du décor.

— Mais enfin, mère...

— Allez, ouste ! Retrouvez tous ces jeunes gens et jeunes filles de votre âge. Regardez ! Voilà Al qui s'avance vers vous. Emmenez-le avec vous, tous les autres sont dans le jardin, à l'ombre de notre vieux noyer. Ces arbres ont la faculté de procurer l'ombre la plus fraîche qui soit.

Je ne lui laisse guère le choix, en me dirigeant avec un Elijah babillant vers les cuisines. Tout s'y déroule pour le mieux et les extras semblent tout à fait dégourdis. C'est parfait.

En ressortant de là, j'aperçois Edith en grande discussion avec madame Saint Andrews et sa nièce, cette pauvre enfant qui a perdu récemment ses parents. Edith a eu bien raison de les inviter pour le baptême, cela fera un peu d'animation dans la vie de cette jeune fille.

Je me dirige vers elles lorsque j'aperçois mon Bannister en grande discussion avec son frère. Ils en sont déjà à se taper dans le dos et au moins... à leur deuxième whisky... On dit que la musique adoucit les mœurs, mais elle n'est pas la seule ! Ah ces hommes ! Prompts à partir en guerre et aussi prompts à signer la paix.

— Maggy ! me hèle Edith, venez donc là avec ce jeune trésor ! Que madame Saint Andrews et sa nièce puissent le découvrir un peu plus.

Tous les visages se penchent alors au-dessus du jeune héros de la fête. Ce qui ne manque pas de faire éclater en sanglots le petit Elijah, face à trop de visages inconnus. Mais Pearl arrive et chante une berceuse à son filleul, ce qui le calme aussitôt. Cette jeune fille est décidément bien étonnante !

Je peux profiter de mes invitées à loisir.

Avant que je ne fasse plus ample connaissance avec celles-ci, j'aperçois Al qui est venu demander au serveur d'apporter des boissons

fraîches dans le jardin.

— Al ! Venez donc ici que je vous présente madame Saint Andrews et sa nièce, Millicent. Accompagnez donc cette jeune fille au jardin, qu'elle partage votre animation. J'entends d'ici les rires de toute cette jeunesse. Cela lui conviendra bien mieux que nos discussions de vieilles bigotes !

— Ma tante, vous êtes tout sauf une vieille bigote, dit-il en déposant un baiser sur ma joue.

— Ce jeune homme est un vil flatteur, dis-je en m'adressant à Edith et madame Saint Andrews.

Al se tourne vers Millicent et lui fait un baise-main très mondain.

— M'accompagnerez-vous, mademoiselle ? Visons le jardin, voulez-vous, et je me fais fort de vous défendre contre tous les importuns qui pourraient se dresser sur votre route !

La jeune Millicent lui sourit et demande d'un regard l'accord de sa tante, qui le lui donne bien volontiers.

— Ce jeune homme, dis-je, est le neveu de mon mari. Il est un brin fantasque, mais il est adorable et très brillant.

Nous nous mettons à papoter de choses et d'autres, et j'oriente bien vite la conversation vers la préparation du baptême, du plaisir d'être grand-mère, des turpitudes du statut de maman. Mais je vois que madame Saint Andrews ne participe pas à ces réflexions et Edith ne tarde pas à m'envoyer un signe qui me fait comprendre que je dois changer de sujet. Je propose aussitôt à madame Saint Andrews de venir voir mes orchidées, sujet qui me permet en général de me sortir d'une situation embarrassante. Et Dieu sait que je suis une spécialiste hors pair des maladresses en tous genres !

Lorsque nous arrivons dans le jardin d'hiver, où il fait bien trop chaud, les voix des jeunes gens nous parviennent. Ce ne sont que rires et exclamations. Nous nous dirigeons naturellement vers eux. Notre neveu Al est au centre du cercle qui s'est formé et il gesticule dans tous les sens, faisant mine d'avoir des ailes et de se déplacer comme un oiseau. Tous le regardent et l'écoutent, admiratifs et hilares.

Tout à coup il s'écrie :

— Icare en a rêvé, Clément Ader le fera ! Le plus lourd que l'air nous emportera dans les cieux !

Nous nous arrêtons, stupéfaites.

— Quelle audace ! me souffle madame Saint Andrews. Fantasque est un doux euphémisme !

— Certes, dis-je gênée.

— Toutefois, ma nièce semble hypnotisée par ses paroles.

Effectivement, il faut avouer qu'elle ne perd pas une syllabe de ce qu'il dit.

— Et peut-être pas uniquement par ses paroles, ajoute sa tante, un sourire aux lèvres.

Nous ne restons pas bien longtemps aux côtés de toute cette jeunesse, qui d'ailleurs s'égaille comme une envolée de moineaux, à l'arrivée de mon Bannister, qui vient avec son frère annoncer qu'il est grand temps de se préparer pour trinquer en l'honneur de notre jeune baptisé.

À mon arrivée dans le grand salon, je me heurte littéralement à un homme élancé aux cheveux en broussailles et à la moustache ressemblant étrangement à un guidon de vélocipède. Sa mise est pour le moins particulière, je ne vois aucune de ses pièces vestimentaires qui s'allie vraiment avec une autre. Pour autant, il attise nettement l'intérêt. On se sent l'envie d'aller vers lui ! Son air joyeux et son regard pétillant d'intelligence me le remettent aussitôt en mémoire.

— Monsieur Oliver Braveheart ! dis-je en allant vers lui.

— Goodheart, plus précisément. Et ayant pour prénom Elmett, et non Oliver. Mais ce n'est pas très grave. Déjà, lorsque vos enfants étaient tout jeunes, vous faisiez cette confusion.

— Oh ! Vous m'en voyez désolée !

— Aucune importance, chère madame Sinclair. Après tout, Braveheart, Goodheart, tant que nous restons dans les synonymes positifs...

— Tout de même, c'est bien gênant. Vous étiez professeur de littérature, c'est bien cela ?

— Que nenni ! J'enseignais les matières scientifiques.

J'en rougirais de contrition !

— Êtes-vous certaine, ajoute-t-il, de ne pas me confondre avec un autre ?

Cette fois-ci je me sens devenir blême de honte. Mais le sympathique personnage éclate de rire.

— Ne vous inquiétez pas. Au demeurant, j'étais l'enseignant de vos enfants et pas le vôtre.

Il me tapote le dos de la main et part vers Brewster tout en secouant la tête et en se parlant à lui-même, dans un rire discret.

— Monsieur Oliver Braveheart, professeur de littérature... Fichtre, je dois avoir un jumeau !

Pour ma part, je n'ai pas le temps de m'attarder sur mes bévues à répétition. Je me dis simplement que ces impairs auront le don de porter bonheur à notre petit Elijah.

Quant à mon cher Bannister, que je trouve excessivement joyeux, il vient de faire usage de notre gong pour annoncer l'ouverture du buffet.

CHAPITRE 10

- Minnie Crawford -
28 juin

Malgré la gentillesse d'Edith Wentworth et Margaret Sinclair, je ne parviens pas à me sentir totalement à l'aise parmi tous ces gens de la haute bourgeoisie. Virginia devine sans doute mon malaise et reste gentiment près de moi. Mais je sais qu'elle se doit de discuter avec les amis de son époux, pour ne pas paraître trop en retrait et je l'encourage à faire son devoir.

Laissée seule, je m'éloigne du centre de la pièce pour me retrancher dans un coin du salon, saisissant au passage quelques sandwiches décidément délicieux. J'observe discrètement l'assemblée des invités, prenant soin de ne pas me faire remarquer.

Je connais la plupart des dames présentes pour avoir été leur couturière du temps où je dirigeais encore mon atelier de couture. Je connais leurs petits secrets, le détail de leur anatomie. Je connais aussi certains aspects de leur vie maritale. Beaucoup de ces dames élégantes sont parfois hautaines, mais je sais qu'elles dissimulent des secrets pesants, subissant souvent un époux volage et pour certaines, violent.

La réalité derrière les crinolines est trop souvent sinistre pour ces dames, prisonnières d'un mariage sans amour.

Ce n'est heureusement pas le cas de ma petite Virginia, dont le couple est incontestablement solide et passionné.

Le mariage de Virginia et William a pourtant été une mésalliance que sa belle-famille a très généreusement acceptée. Il n'est en effet pas ordinaire que le fils aîné d'une famille riche et très en vue dans le milieu politico-financier de Londres, épouse une simple couturière, sans fortune ni éducation.

Heureusement, la découverte de la filiation de Virginia avec un gentilhomme français[8] dont la fortune était suffisamment importante a permis d'aplanir beaucoup de difficultés.

Mais c'est aujourd'hui de l'histoire ancienne, et j'ai pu constater, lors de mon arrivée à Londres, les immenses progrès de Virginia pour s'intégrer à cette société d'apparences et de superficialité. J'ai parfois peur que cela ne se fasse au détriment de sa joie de vivre et de sa spontanéité, mais je la retrouve telle que je l'ai toujours connue, quand elle rend visite à son grand-père en Normandie.

— Je crois que vous avez trouvé la meilleure place, dit une belle

voix grave au ton de baryton.

Je me retourne pour me trouver face à un homme de grande taille, dont la chevelure blanche semble pousser en dépit de toute symétrie. Sa tenue est tout autant de guingois que sa chevelure, et je me fais violence pour ne pas fixer sa cravate si mal ajustée. Et pourtant sa moustache est entretenue et parfaitement taillée.

— Je suis le Professeur Elmett Goodheart, j'ai été le précepteur des enfants Sinclair il y a plus de quinze ans avant d'être leur professeur de sciences au Collège.

Il prend ma main, qu'il garde dans la sienne, et lève un sourcil interrogateur.

— Oui, bien sûr… Je…

Je bafouille, ne sachant que dire pour me présenter. Je ferme une seconde les yeux avant de lancer :

— Je suis Minnie Crawford, une amie de la belle-sœur des parents du bébé baptisé.

Je ne peux m'empêcher de sourire devant les yeux ronds du Professeur. Pas mécontente de ma présentation finalement.

— J'ai compris, dit-il en souriant à pleines dents. Eh bien, je suis enchanté de vous connaître, Madame Crawford, amie de la belle-sœur des parents du bébé baptisé.

— Miss Crawford, je vous prie.

Il s'incline devant moi puis fait un signe au serveur qui déambule avec un plateau, signe qui ne semble pas émouvoir le jeune homme qui poursuit son chemin.

— Ces réunions de famille ou entre amis proches sont toujours passionnantes, dit-il.

— Ah oui ? Vous trouvez, vraiment ?

— Oui, bien entendu ! Voyez, ici, tout n'est qu'affichage, aucune de ces personnes ne dévoile qui elle est. Les dames rivalisent d'élégance pour prouver que leur époux ne leur refuse rien de ce qui est sans doute terriblement cher…

— Je vous le confirme.

— … et les messieurs discutent affaires, grossissant sans aucun doute leur réussite, à défaut de dévoiler leurs échecs.

— Sans parler de leur vie privée, noyée dans le mensonge et l'ennui.

Le professeur hoche la tête. Je sens son regard posé sur moi, mais il me semble plus prudent d'éviter de le croiser. *Eh bien, Minnie ! Que t'arrive-t-il ?*

— Connaissez-vous donc ces personnes, Miss Crawford ? Ou est-ce de la pure déduction ? Je vous ai vue, alors que vous observiez cette assemblée depuis quelque temps. Cela m'a surpris et je dois bien le dire, amusé.

— Mon Dieu ! Vous voulez dire que mon attitude a été à ce point

transparente ?

— Rassurez-vous, Miss Crawford. Je suis moi aussi un fin observateur, c'est pour cela que je vous ai repérée.

Je me sens un peu piquée au vif. Je pensais avoir été discrète, mais il semble que mon attitude m'ait trahie. J'espère que cela ne passera pas pour de l'irrévérence, voire de l'irrespect, aux yeux de ceux qui ont aussi remarqué mon manège.

— Vous m'avez repérée ! C'est fâcheux, il n'est pas dans mes intentions de paraître distante ou de sembler juger mon prochain.

— Balivernes !Tous,autant que nous sommes, nous jugeons nos prochains, avec plus ou moins de réussite.

Je lève les yeux vers mon interlocuteur, un bien étrange personnage, assez intéressant toutefois. Et malgré son élégance discutable, assez séduisant. Je détourne les yeux quand il pose les siens sur moi.

—Quelle est donc la matière que vous enseignez, Professeur ?

— Les sciences, avec une prédilection pour les mathématiques. Mais j'enseigne aussi les sciences physiques, et celles de la nature. D'où ma propension à observer.

— Je vois.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, Miss Crawford. Connaissez-vous les personnes ici présentes ?

— Beaucoup de ces dames étaient de mes clientes quand je travaillais encore. Et même si elles ne se confiaient pas à moi, il est des choses, des signes, des attitudes, qui renseignent bien plus qu'un long discours.

Il hoche la tête et cette fois, je ne peux éviter son regard sombre. Je suis la première à baisser les yeux, troublée malgré moi par son regard.

— J'ai essayé de savoir qui vous étiez alors que je vous observais… reprend-il de sa voix de baryton.

— Ah oui ? dis-je amusée. Et quelles sont vos conclusions ?

Le professeur pousse un long soupir.

— Je ne voudrais pour rien au monde que mes conclusions vous froissent, ou vous gênent.

— N'ayez crainte, quoi que vous déduisiez, j'aurai probablement entendu pire dans ma vie.

Ses yeux s'allument étrangement, comme s'il riait tout en gardant un visage grave. Il devait être un professeur passionnant.

— Tout chez vous tend à me laisser penser que vous êtes une femme indépendante et sans conteste riche, la qualité de vos vêtements le prouve. Peut-être par héritage, certainement pas par le mariage puisque vous m'avez précisé être une demoiselle. Je n'ai vu personne autour de vous, aucun homme, qui aurait sur vous une emprise, un

pouvoir, bref, peut-être êtes-vous une héritière, mais en ce cas, pourquoi ne tourne-t-il pas autour de vous un cortège de coureurs de dot, avides de mettre main basse sur une fortune laissée entre des mains féminines ? Compte tenu de votre… vous êtes une femme extrêmement charmante… enfin bref, c'est incompréhensible, sauf à en déduire que vous n'êtes pas une héritière.

Je hoche la tête, médusée par ce discours. Et n'a-t-il pas dit que j'étais une femme *extrêmement charmante* ?

— Il me reste une autre explication : vous avez vous-même bâti votre fortune. Mais quelle est donc aujourd'hui, dans notre société si sclérosante pour la gent féminine, la profession qui vous permettrait de construire une telle réussite ?

J'ouvre de grands yeux, attendant la conclusion d'un raisonnement que je ne peux m'empêcher de trouver brillant.

— Et là, c'est vous qui m'avez donné un élément de réponse… Vous dites que beaucoup de ces femmes étaient vos clientes. Que vous avez pu observer des signes, des attitudes qui vous auraient renseignée !

Il garde le silence, m'observant tandis que j'attends sa conclusion.

— Eh bien Professeur ? Quelle est votre conclusion ?

— Ah vous voilà, Professeur Goodyear ! s'écrie Margaret Sinclair en surgissant entre nous.

Professeur Goodyear ?

— Je vois que vous avez fait la connaissance de notre chère Miss Crawford ! Savez-vous qu'elle a été la couturière la plus prisée à Londres ? Quel malheur que vous vous soyez retirée ! Il n'y a pas plus douée que cette femme pour nous transformer en Reine du bal ! Mais je dois vous laisser, je cherche mon époux, ne l'auriez-vous pas vu ? Ah je l'aperçois ! Je vous laisse !

Je regarde le Professeur et nous échangeons un sourire amusé.

— Je suis sûre que vous n'aviez pas deviné.

— Je ne devine pas, Miss Crawford, je déduis. Et vous émettez là une déduction bien hasardeuse.

— Vous n'aviez pas deviné !

Sans un mot, il me regarde et éclate d'un rire tonitruant.

CHAPITRE 11

- Professeur Elmett Goodheart -
28 juin

Je remarque très vite que je ne suis pas le seul à observer cette faune bourgeoise. Une femme d'une élégance rare se livre au même passe-temps que moi.

Elle observe, détaille, jauge, tout cela en toute discrétion, en sirotant un verre d'alcool et en grignotant des sandwiches. Parfois, je la vois pencher la tête de façon charmante, sans doute en proie à quelque questionnement.

L'attitude de cette femme me fascine, et je ne peux m'empêcher de l'observer. Elle a sans doute une quarantaine d'années, peut-être plus à bien y regarder. De taille moyenne, ses cheveux blonds me semblent striés de mèches blanches. Ses yeux sont clairs, probablement bleus, peut-être verts. Est-elle jolie ? Je dirais qu'elle est plus que cela, elle est lumineuse. Bien que j'ignore encore tout de cette femme, pour la première fois depuis des siècles, je sens des fourmillements au plus profond de moi. Jamais depuis la mort brutale de ma chère Coralie, moins de dix ans après notre mariage, jamais je n'avais ressenti une émotion comme celle qui m'envahit à l'observation de cette inconnue.

J'hésite à me rapprocher, craignant que la magie du moment ne disparaisse, peut-être est-elle d'une sottise crasse. Je n'en crois rien évidemment, comment pourrait-elle être stupide avec ce regard perçant et analytique qu'elle promène dans ce salon ?

Mais que m'arrive-t-il ? Voyons Elmett ! Un homme à l'aube de la vieillesse ! Et pourtant, cette femme m'attire au point que je ne peux m'empêcher d'aller finalement l'aborder, et de faire le malin. Mais c'est si bon de se sentir rajeunir en badinant comme un jeune homme.

Notre premier contact est à la hauteur de mes espérances. Et j'ai envie de me distinguer, de l'intriguer au point qu'elle aura envie de me revoir. Je me lance dans une hasardeuse analyse de sa vie en fonction des éléments que je remarque chez elle. Je sais que cette manie qui est la mienne étonne favorablement mes interlocuteurs. Ma chère Coralie s'en agaçait parfois. Elle me reprochait de jouer avec ce qu'elle considérait être un don pour l'observation, comme un jongleur qui jouerait avec ses balles, pour amuser la galerie et non pour améliorer son adresse.

Cette faculté est en réalité plus une malédiction qu'un don. Peu de personnes trouvent en effet grâce à mes yeux, leurs mensonges ou défauts me les rendant rapidement inintéressants. Mais cette femme

ne me déçoit pas. L'irruption de Madame Sinclair dans notre conversation ne fait que confirmer mes conclusions. Je n'aurais certainement pas découvert la véritable profession de Miss Crawford. Je me reproche d'ailleurs de ne pas avoir accordé une importance suffisante à l'élégance de ses vêtements, éléments qui auraient pu m'aider dans mes déductions.

— Comme vous, je me plais souvent à observer mes contemporains pour deviner ce qu'ils sont, dit-elle. Je n'ai pas votre talent, mais il m'arrive de tomber juste.

— Je n'en doute pas. Que pensez-vous de cet homme qui se tient à l'écart, tout comme nous, près de la cheminée ?

J'observe ma compagne de jeu tandis qu'elle plisse adorablement son nez et ses yeux en regardant intensément notre cible.

— C'est un homme d'une cinquantaine d'années, probablement riche si j'en crois la qualité de ses vêtements. Bien peu d'hommes sont célibataires à cet âge. Je ne pense pas qu'il le soit, je dirais en revanche qu'il est veuf.

Je hoche la tête, en signe d'assentiment.

— Sa façon de dévisager les jeunes femmes de l'assemblée me laisse penser qu'il est à la recherche d'une nouvelle épouse. Il la désire jeune, probablement pour avoir des enfants. Sans doute n'a-t-il pas de progéniture, ou bien ses enfants sont des filles, et il souhaite avoir un héritier mâle comme tous les hommes de la haute société.

— Votre raisonnement est brillant, ma chère amie.

Miss Crawford me sourit, son visage s'illumine et je ne peux détourner les yeux. Elle rougit, probablement gênée par mon impudence. Je relance notre petit jeu pour que cette gêne ne s'installe pas entre nous. Nous nous amusons alors comme des adolescents, riant de nos conclusions parfois osées.

Aloysius nous rejoint soudain. Je lis dans son regard malicieux qu'il est curieux de connaître la femme avec qui je semble tant m'amuser.

Après les présentations, nous poursuivons notre jeu à trois, quand je remarque le comportement étrange de l'un des serveurs.

— Pour être sérieux quelques minutes, il me semble qu'il y a dans cette maison une personne dont le comportement est pour le moins étrange.

— Vous pensez au serveur qui a une cicatrice ? me demande Miss Crawford.

Je la regarde, surpris et impressionné.

— Vous l'avez remarqué vous aussi ?

— De quoi parlez-vous ? demande Aloysius.

— Pour un serveur, je le trouve curieux, poursuit-elle. Il me semble beaucoup tourner autour de la jeune Millicent Saint Andrews. La jeune

fille avec qui vous étiez, Aloysius.

— Je vous en prie, Miss Crawford, appelez-moi Al. Seuls mon père et le Professeur utilisent ce prénom ridicule.

— Mais enfin, Aloysius, votre prénom n'est pas ridicule. J'ignorais que cela vous gênait. Mais ne comptez pas sur moi pour utiliser ce diminutif encore plus ridicule.

Mon ancien élève secoue la tête, dubitatif.

— S'il vous plaît, Miss Crawford… Al.

— Ce serveur ne se comporte pas avec le détachement qui sied à ce genre de fonction, reprend Miss Crawford.

— Remarquez, Elmett n'est pas non plus un prénom facile, Professeur. Votre jeunesse amoureuse a probablement été pavée d'embûches.

— Parfois je le surprends à prêter attention à une conversation, ce qui est très indélicat et fortement déconseillé dans ces professions. Et sa cicatrice me semble artificielle.

— Probablement moins que la vôtre, jeune insolent !

— Pour moi, il serait un imposteur que cela ne m'étonnerait pas.

— Un imposteur ? Mais de quoi parlez-vous ma chère Miss Crawford ?

— Mais du serveur à la cicatrice, voyons ! Observez bien son manège. Cet homme est tout sauf un serveur. Il semble surveiller le groupe de jeunes gens avec qui vous étiez, Aloy…pardon, Al, et notamment la jeune Millicent.

Cette fois, nous sommes attentifs et observons les faits et gestes du serveur. Celui-ci, bien qu'interpelé par certains invités, fait mine de ne pas les entendre pour se concentrer sur le groupe des amis de Brewster et Eleanor. Nous le voyons souvent observer la jeune fille rousse, se rapprochant d'elle pour écouter les conversations.

Je suis du même avis que Miss Crawford, ce comportement est pour le moins étonnant, pour ne pas dire inquiétant. Concernant la réalité de la cicatrice du serveur, je partage également les conclusions de Miss Crawford.

— Mais pourquoi tournerait-il autour de Millicent ? demande Aloysius, visiblement agacé. J'ai bien envie d'aller lui poser la question !

Je le retiens par la manche.

— Que croyez-vous qu'il vous dise ? Il va nier dans un premier temps, et comme il se saura démasqué, il disparaîtra. Je vous conseille plutôt de garder une avance sur lui en ne lui dévoilant pas que nous l'avons repéré. Continuons à l'observer, peut-être apprendrons-nous ce qu'il en retourne.

— Vous avez raison, Professeur. Je vais le suivre à la fin de son service.

— Ne prenez pas de risque, mon jeune ami. Il ne s'agit probablement de rien d'autre que d'un homme qui aura été séduit par une très jolie jeune femme. Mais son attitude cache peut-être quelques projets plus inquiétants, il vous faut être très prudent.

— N'ayez crainte, Professeur. Je vais le suivre discrètement. En revanche, il serait judicieux de garder un œil sur Millicent, le temps de savoir ce qu'il en retourne.

— Je peux m'arranger pour revoir cette jeune fille et sa tante, sous un prétexte quelconque. Je la surveillerai ainsi discrètement.

— Vous feriez ça, Miss Crawford ? Vous êtes formidable.

— Oh, vous savez, Al, je suis ravie de me sentir utile à nouveau. Et mon retour en France n'est pas prévu avant plusieurs jours.

L'implication de Miss Crawford dans cette histoire que je pressens plus complexe qu'il n'y paraît ne me rassure pas. Et je suis contrarié d'apprendre son prochain départ pour la France.

La réception autour du baptême touche à sa fin, et nous nous séparons, en convenant de nous revoir le lendemain dans un salon de thé près de Hyde Park.

Entre-temps, Aloysius aura certainement obtenu quelques informations sur notre mystérieux serveur.

Cette journée, qui s'était révélée si positive, se termine sur un sentiment mitigé : à peine connue, vais-je perdre la seule femme qui m'ait plu depuis des années ?

CHAPITRE 12

- Millicent -
28 juin

Que faisons-nous donc ici ?

Ma chère tante Lisbeth évolue au milieu de ces personnes, dont elle ne connaît pas la moitié, avec pourtant une aisance sans doute due à la pratique sur de nombreuses années.

Mon frère Arthur m'a accompagnée, car je ne voulais pas le laisser seul et je désirais aussi lui permettre de rencontrer un peu de monde, autre que son cercle scolaire ou familial, au demeurant fort restreint. Mais je me rends compte que nous ne connaissons personne, hormis Tante Lisbeth.

J'ai tout de même pu apprécier la cérémonie à l'église. J'adore ce genre de célébration. Ce sont des moments emplis de joie et de bienveillance, où de plus des gens qui s'aiment, mais ne se voient pas souvent, peuvent enfin se retrouver. Tout cela déborde d'émotion. Ce sont des moments où les gens parlent fort, rient à gorge déployée pour des petites choses qui en temps normal les auraient à peine fait sourire. C'est vraiment étonnant, et moi j'adore me poser en observatrice pour déchiffrer ce que chacun pense réellement de telle ou telle autre personne.

Et puis, il y a toujours quelqu'un qui n'est pas comme les autres. Ici, il s'agit de cet étrange personnage qui reste en retrait. Je dirais qu'il n'est pas de la famille, mais que, je ne sais pour quelle raison, il a dû avoir de l'importance dans la vie d'un des deux parents. Sa paire de moustaches est incroyable. On pourrait presque y accrocher son parapluie ! Et puis, je ne sais pas qui le conseille pour ses tenues vestimentaires, mais je pense qu'il n'a pas de femme dans sa vie, c'est impossible !

Cette ambiance et tous ces échanges me font du bien. Je crois bien que j'ai réussi à rester deux minutes sans penser à l'horrible mort de mes parents.

Tiens ! Un jeune homme vient d'arriver près du monsieur mal fagoté. Ils entament aussitôt une discussion animée et pleine de joie. Une réelle connivence. Vu de loin, c'est une évidence : ils sont sacrément heureux de se retrouver. Et pourtant quelle différence entre leurs deux mondes !

Le jeune homme est fort bien mis, d'une élégance naturelle, que sa tenue ne fait que confirmer. Ses cheveux, bruns et soyeux, sont mi-longs. Il les porte passés derrière ses oreilles et ils retombent jusqu'au

creux de sa nuque. La raie au milieu lui va terriblement bien !

Oh mon dieu ! Il a dû ressentir mon examen détaillé et il tourne la tête vers moi. Nos regards se croisent, mais voilà que son interlocuteur éclate de rire, et le jeune homme se retourne vers lui. J'ai pourtant eu le temps de sentir une vague me parcourir et venir me couper le souffle un court instant. Quel regard intense !

Force est de constater que lui aussi a pu me faire penser à autre chose que mes parents. Ce qui me rassure, mais en même temps me met en colère. Je n'ai pas le droit de rester sans penser à eux, pas le droit !

Fort heureusement, je dois très prochainement participer à cette séance de spiritisme en compagnie de cette médium dont m'a parlé tante Lisbeth. J'espère pouvoir aussi régler avec elle mon problème nocturne : je ne cesse de faire d'atroces cauchemars, où Arthur et moi-même sommes également en danger. J'y vois un corbeau aux ailes d'un noir brillant et hypnotique. Pourquoi donc ?

Je continue pourtant à détailler ce jeune homme. Je sens en lui beaucoup d'intelligence et un tempérament délicieusement intrépide.

Mais voilà que la cérémonie se termine. Tante Lisbeth nous encourage Arthur et moi à l'accompagner pour féliciter les parents et grands-parents du jeune Elijah. Il a une bouille à croquer, ce petit bonhomme ! Lorsque nous nous éloignons afin de laisser les familles entre elles, je croise le jeune homme brun et encore cette fois nos regards se croisent. Et... encore cette fois, je ressens une déferlante qui agite mon intérieur.

Chez la famille Sinclair, je suis bien vite happée dans une conversation entre ma tante et les deux grands-mères du bébé. Ce sont des femmes charmantes qui, si j'ai bien compris, sont amies de longue date.

Je cherche mon frère du regard et le trouve enfin. Ce garnement est d'un naturel beaucoup plus grégaire que moi ! Il a déjà trouvé à qui parler, je le vois en discussion animée avec la jeune marraine d'Elijah, qui s'occupe d'ailleurs du bébé. Pearl, m'a-t-on dit. Ma tante m'a expliqué qu'elle est encore une enfant dans sa tête et le restera toujours. C'est bien triste, elle est si jolie. En tout cas, Arthur prend manifestement grand plaisir à échanger avec elle.

Je suis extraite de mes rêveries par ma tante qui pose sa main sur mon avant-bras. Le beau jeune homme de l'église se tient en face de moi et il a reçu la mission de m'emmener au loin, près des autres personnes de notre âge. Son baise-main est... parfait, juste... parfait.

— Je vous emmène vers un Eden, mademoiselle Millicent. Un jardin aux couleurs et aux senteurs innombrables, où toute la jeunesse de la

réception a élu domicile ! L'avenir nous appartient.

Je souris. Vitalité, insouciance et malgré tout un soupçon de sérieux. Que vais-je découvrir d'autre ?

— Je n'ai pas retenu votre nom, j'étais perdue dans mes pensées.

Il se penche dans un salut théâtral.

— Al, pour vous servir. Vous pensiez à vos parents, c'est cela ?

— Oui, je dois avouer qu'ils occupent beaucoup mes pensées.

— Eh bien, je ne vais certainement pas prétendre avoir l'arme secrète pour vous consoler. Par contre, je peux essayer de vous montrer que la vie a en elle bien des attraits malgré les épreuves qu'elle peut nous apporter.

— Je ne peux que vous encourager à essayer cela, Al. Et je vais également prier pour que vous y parveniez !

— Dans ce cas, suivez le guide !

Nous passons après cela de délicieux moments où les discussions vont dans un sens puis dans un autre. Mais Al est très sollicité par ses cousins et cousines, afin qu'il fasse le récit de ses rencontres et de ses projets. Il parle beaucoup du plus lourd que l'air et va même jusqu'à affirmer que sous peu de tels engins pourront emporter des hommes parmi les oiseaux.

— Mais tout cela n'est-il pas dangereux ? lui demandé-je.

— Bien sûr que c'est dangereux ! Et c'est bien cela qui met du piment dans la vie.

— La vie ne peut-elle pas être d'un piquant délicieux sans pour autant risquer de la perdre ?

Il me regarde, manifestement embarrassé pour trouver la réponse adéquate. Mais il opte finalement pour une pirouette de langage, qui le dégage de toute considération sérieuse.

— Je ne sais pas ! Je n'ai pas essayé !

Tout le monde éclate de rire, mais je reste silencieuse et dans le questionnement. Al me regarde furtivement. Il sait que je sais que cela n'est qu'une pirouette... Mais j'ai une autre question à lui poser.

— Et puis, toutes ces expérimentations doivent nécessiter de grosses sommes d'argent, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, nous devons souvent stopper nos avancées en attendant de réunir les fonds nécessaires pour poursuivre.

— Eh bien, lâche son cousin Brewster, avec tous ces enfantillages, je te mets au défit de trouver la perle rare qui acceptera de devenir l'épouse d'un homme qui risque de mourir chaque jour et de croquer l'argent du ménage pour ses passions, au risque de voir ses propres enfants manquer de tout, culs nus et le ventre vide !

Alors que tous éclatent de rire de nouveau, Al lance à son cousin un regard furibond. Puis il se tourne vers moi, mais je m'éloigne déjà à la

recherche de mon frère. Comme ce Brewster a raison !

Arthur est toujours en plein papotage avec Pearl. Il me fait signe de les rejoindre. Mais à cet instant, la maman du jeune baptisé arrive près d'eux et repart avec Pearl vers l'étage.

— Alors, Arthur ? Comment te sens-tu, ici, parmi tous ces gens ?

— Je ne sais pas trop. Père et Mère étaient très casaniers, je n'ai pas l'habitude de ce genre de réunion.

— Mais tu as trouvé à qui parler, pourtant.

— Oui ! Cette jeune fille est étonnante. On m'avait parlé d'elle, et je m'attendais à une personne tout à fait attardée. Mais elle parle très bien et de plus, elle est passionnée par tout un tas de choses. La cuisine, le jardinage, la couture. Et même la photographie ! Et plus récemment, par ce petit bonhomme dont elle est la marraine. Et ce qui est vraiment agréable, c'est son naturel. Elle aime, elle le dit, elle n'aime pas, elle le dit aussi. Mais... elle ne juge pas ! Jamais. Une belle leçon d'humilité dont certains auraient bien besoin !

— Voilà qui est parfait, mon cher petit frère, lui dis-je en ne pouvant m'empêcher de lui ébouriffer les cheveux.

— Millie ! Arrête ça ! Je n'ai plus dix ans !

— Exact, tu en as onze !

Et nous voilà partis, faisant fi des regards posés sur nous, à nous chamailler à coups de chatouilles comme lorsque j'avais quelques années de moins.

Al passe alors tout prêt de nous et me lâche quelques mots au passage, dans le creux de l'oreille.

— Eh bien, me voilà rassuré. Je ne suis donc pas le seul à me comporter comme un gamin !

Piquée au vif, je le regarde s'éloigner, tout en serrant les lèvres et en fronçant les sourcils. Comme une gamine ! Je le réalise trop tard. Ce qui bien sûr a le don de le faire sourire...

CHAPITRE 13

- Minnie -
28 juin

Je salue le Professeur avant qu'il ne nous quitte pour rejoindre la ville d'Oxford, où il continue à enseigner. Bien que ses élèves soient actuellement en vacances, le Professeur dispose d'un logement et d'un bureau au sein même de l'Université d'Oxford, et m'a fait promettre d'aller lui rendre visite avant de repartir en France. Excité par notre *enquête,* il rentre à Oxford pour récupérer quelques affaires avant de venir s'installer quelques jours chez Al.

Les deux hommes semblent prendre cette affaire de serveur très au sérieux, j'espère au fond de moi qu'il ne s'agit que d'un simple comportement déplacé d'un homme tombé sous le charme d'une très jolie demoiselle. Al a proposé à son ancien professeur de le faire raccompagner à la gare de Saint Pancras par son homme à tout faire, un certain Lewis.

Elmett Goodheart est un homme étonnant et passionnant. Je dois bien avouer qu'il est aussi un homme séduisant… Peut-être aurais-je pu aimer quelqu'un comme lui si je l'avais rencontré dans ma jeunesse. Aujourd'hui, c'est bien trop tard pour moi. Une vieille fille de mon âge ne se marie plus, sauf à être ridicule. Et pourtant, quand je croise le regard d'Elmett Goodheart, je sens mon cœur battre plus vite et plus fort. Une partie de moi a envie de se laisser aller à ces sentiments réservés à la jeunesse.

— Vous êtes bien songeuse, Miss Crawford.

Je me retourne vers Virginia et lui sourit.

— La vie peut encore être surprenante, même pour une vieille femme comme moi !

— Mais que dites-vous là ! Vous n'êtes pas une vieille femme, Miss. Je ne veux plus vous entendre dire une chose pareille ! Regardez comme vous êtes encore belle. Et ce n'est pas cet homme fagoté sens dessus dessous qui vous dira le contraire.

Virginia me regarde en souriant, avec un petit air moqueur.

— Garde tes sarcasmes pour toi, vilaine, dis-je en enserrant affectueusement son visage entre mes mains. Sais-tu si Madame Saint Andrews est toujours ici ?

— Oui, Margaret a insisté pour la garder pour le dîner, avec sa nièce et le jeune Arthur. Et je sais qu'elle souhaite ardemment que vous restiez vous aussi. J'ai préféré décliner cette invitation et rentrer avec William, nous prendrons congé après le thé. Vous rentrerez avec mes

beaux-parents si cela ne vous ennuie pas. J'ai hâte d'aller retrouver ma petite Amélia à la nurserie. Un peu de calme nous fera à tous le plus grand bien. Venez, allons les rejoindre dans le patio.

Nous retrouvons les Sinclair et les Wentworth dans la douce fraîcheur du patio. Ce grand jardin intérieur offre un bel espace décoré de nombreuses plantes et statues, ainsi que d'un bassin dans lequel nagent quelques belles carpes. Les rayons du soleil sont à présent moins chauds, dardant une belle lueur orangée sur notre petite assemblée.

Madame Saint Andrews est effectivement restée avec ses neveu et nièce. Un homme d'une soixantaine d'années est encore présent. Compte tenu de sa ressemblance avec Bannister, il s'agit sans doute de l'un de ses frères, probablement le père d'Aloysius, qui lui aussi est encore présent. Il me désigne discrètement de la tête le serveur balafré, toujours en service chez les Sinclair.

Cette idée de le suivre après son service me paraît à présent inutile et dangereuse. Nos esprits étaient échauffés, et probablement embrumés par les verres d'alcool que nous avons bu trop généreusement.

Alors que cette tension est retombée, il ne m'apparait plus très judicieux de faire une filature que le gredin pourrait repérer. Qui sait ce qu'il arriverait alors au jeune Aloysius si le balafré se méprenait sur ses intentions ?

Nos conclusions quant à son sujet sont probablement très exagérées, et ne justifient pas une telle prise de risque. Je me rapproche d'Al et lui fais signe de me rejoindre dans un coin du patio, près un énorme ficus dont le sommet atteint presque le premier étage de la maison.

— Je comprends vos réticences, Miss Crawford, murmure Al après que je lui aie enjoint d'abandonner son projet. Mais j'ai continué à observer cet individu, et il me semble que nos craintes ne sont pas dénuées de fondement. Regardez-le encore en ce moment même : il est debout derrière Millicent et semble écouter ce qu'elle dit à son frère. Non, croyez-moi, ce type n'est pas clair du tout.

— Je suis inquiète, et s'il vous repérait et que vous soyez amenés à vous battre ?

— Alors je le rosserais ! dit-il en éclatant de rire. Votre moue dubitative est un véritable affront, Miss Crawford, ajoute-t-il avec un large sourire.

— Bien, puisque je ne vous ferai pas changer d'avis, je vous en prie, soyez très prudent.

— N'ayez crainte, ma chère Miss Crawford. Et je serai avec mon majordome. Il sera rentré de Saint Pancras avant que ce gredin ne quitte son service. Nous le suivrons discrètement à deux.

Mécontente de n'avoir pu ramener ce jeune batailleur à la raison, je rejoins mes hôtes tandis que d'appétissantes pâtisseries sont disposées sur les tables basses du patio. Je m'installe auprès de Madame Saint Andrews, ravie de m'accueillir.

— Ma chère Miss Crawford ! Nous n'avons pas encore eu le temps de discuter toutes les deux, pourtant je sais que vous fourmillez d'anecdotes passionnantes.

Je me plie à ces mondanités, racontant quelques histoires sans dévoiler l'identité de mes clientes malgré l'insistance de mon auditoire.

— Je suis sûre de connaître la cliente qui s'est retrouvée avec la même robe que la maitresse de son mari au théâtre ! dit Edith en riant.

— Je comprends que depuis elle ait exigé de son mari qu'il lui finance une nouvelle garde-robe chez Miss Crawford, pouffe Margaret.

— J'espère que ça lui a coûté très cher, renchérit Lisbeth Saint Andrews.

— Vous pouvez me faire confiance, il n'a eu droit à aucune réduction.

— J'aurais rêvé être une de vos clientes quand vous travailliez encore, Miss Crawford.

Je hoche la tête, j'aurais certainement pris plaisir à travailler pour Madame Saint Andrews, qui me semble être une sympathique et gentille personne. J'aurais pris plaisir aussi à confectionner des tenues pour la jeune Millicent, dont la mélancolie me touche.

Sa tante a probablement remarqué mon intérêt pour cette enfant, car elle se penche vers moi et me dit à voix basse :

— Malgré les apparences, croyez-moi, cette journée a été des plus amusantes pour elle. Je l'ai même vue chahuter avec son frère, ce qu'il n'était pas arrivé depuis la mort de ses parents.

— C'est une excellente chose, peut-être n'aura-t-elle pas besoin de recourir aux services de la médium dont vous m'avez parlé, pour surmonter son chagrin. Cela me semble plus… naturel.

— Malheureusement, depuis que je lui en ai parlé… je sais, Miss Crawford, je me rends compte que c'était sans doute une erreur, mais depuis qu'elle me sait en relation avec cette spirite, elle n'a qu'une envie, c'est de faire une séance avec elle.

— C'est désolant. Et pourriez-vous me dire qui est cette spirite ?

Madame Saint Andrews me regarde en fronçant les sourcils. Elle secoue la tête, l'air désolé.

— J'ai promis de ne rien dire. Vous savez, dans ce milieu, les choses se déroulent dans le plus grand secret, pour éviter que des personnes sceptiques, voire totalement opposées à ces pratiques, ne viennent les perturber.

Je pose une main rassurante sur son bras.

— Cela n'est pas mon cas, je peux vous l'assurer. Je souhaite tout autant que vous que votre nièce et votre neveu se remettent au plus vite de ce terrible drame. Parfois il suffit d'un entourage bienveillant et attentif pour que le chagrin soit plus supportable.

Nous regardons Millicent et Arthur rire devant les gesticulations d'Al, qui semble leur raconter une anecdote très amusante.

— Vous avez raison, me sourit Lisbeth Saint Andrews.

— N'hésitez pas à faire appel à moi si le besoin s'en fait sentir. Je pourrais vous accompagner lors de ces séances, cela m'intéresse beaucoup.

— C'est vrai ? Vous ne jugez pas cela stupide ?

— Certainement pas ! Mais parfois dangereux, c'est pourquoi je vous demande de me faire confiance.

Cette fois, je sens que j'ai convaincu mon interlocutrice. Elle secoue la tête et glisse dans un murmure :

— Elle s'appelle Daniela.

CHAPITRE 14

- Aloysius Sinclair -
28 juin

Alors que nous sommes attablés pour dîner, j'attends avec impatience le retour de Lewis de la gare où il a déposé le Professeur. Même si la filature du balafré ne m'inquiète pas outre mesure, je préfèrerais avoir Lewis non loin de moi.

Contrairement à Miss Crawford, je ne doute pas de l'ambiguïté du comportement du bonhomme. Je l'ai observé cet après-midi encore, et il est évident qu'il tourne dangereusement autour de Millicent. Elle ne semble pas l'avoir remarqué, et garde une attitude réservée.

Plus je la regarde, plus je me sens attiré par cette jeune femme. Sa chevelure épaisse et d'un roux profond lui donne un air de sensuelle sauvagerie. Sa proximité me trouble et comme à mon habitude, je cache ma gêne derrière une volubilité et une excentricité exagérée.

Je ne sais pas ce que ce Finch lui veut, mais il n'est pas question que je le laisse faire. Je ne supporte pas de le voir si près de Millicent. J'adorerais lui coller mon poing dans la figure et le bloquer dans un coin pour le faire parler, mais le Professeur a raison, il nierait tout comportement déplacé et s'évaporerait dans la nature. J'ai donc décidé de rester près de Millicent et son frère, le jeune Arthur, afin de garder un œil sur le balafré.

Je reconnais la silhouette de Lewis qui s'encadre dans la porte de la salle à manger. Il me fait un signe m'indiquant que tout s'est bien passé avec le Professeur, et qu'il attend dans les cuisines. Ou peut-être me dit-il qu'il va manger, connaissant son bel appétit, cela ne serait pas étonnant.

Je suis assis entre Millicent et Madame Wentworth et les conversations vont bon train entre les convives autour de la table à manger. Concentré, j'entends à peine la question de Millicent, l'obligeant à la répéter.

— Est-ce votre conducteur ? me demande-t-elle en se penchant vers moi pour se faire entendre.

Je peux ainsi sentir l'odeur parfumée de ses cheveux, un mélange fleuri, si agréable. Je me fais violence pour ne pas me rapprocher encore et humer son parfum jusque dans son cou…

— Entre autres, dis-je en me raclant la gorge nerveusement.

— Il me semble très familier avec vous pour un domestique, ça n'est pas très courant.

— Lewis est plus un ami qu'un domestique. Nous avons grandi

ensemble et il se charge de tout chez moi, sauf de la nourriture.

— Je vois. Vous êtes un homme étonnant, Al. Peu de jeunes gens ont une attitude aussi moderne.

Je lui souris sans rien dire, il paraît que cette façon de faire séduit beaucoup les jeunes femmes, qui s'imaginent que j'ai alors quelques pensées profondes. C'est un conseil de Lewis, qui applique cette technique avec, paraît-il, un certain succès.

— Vous ne dites rien, vous avez perdu votre langue ?

Merci, Lewis, la demoiselle ne semble absolument pas séduite ! Je te revaudrais ça !

— La vôtre est plutôt bien pendue, jeune insolente.

Elle me sourit et son visage s'illumine. J'adore son sourire, avec son petit nez qui se retrousse, et lui donne un air mutin. Je me dis que je ferais n'importe quoi pour que ce sourire reste sur ces lèvres… je détourne les yeux de cette bouche que j'aimerais tant embrasser. Dieu que cette femme me plaît !

Je croise alors le regard du balafré, regard où je peux lire de la sournoiserie. J'ai une furieuse et brusque envie de le frapper, mais il détourne rapidement les yeux. Je me reproche alors de trop me dévoiler. Je vais devoir le suivre quand il quittera la maison de mon oncle Bannister, il serait souhaitable de ne pas éveiller ses soupçons dès à présent. Je passe donc le reste du repas à l'ignorer.

Vers vingt et une heures, Madame Saint Andrews annonce qu'il lui faut rentrer chez elle avec Millie et Arthur. Millie et moi nous saluons et je garde sa main plus longuement qu'il ne le faudrait dans la mienne. Je plonge mon regard dans le sien, sentant monter en moi pour la seconde fois dans la soirée, une terrible envie d'embrasser ses délicates lèvres si joliment ourlées. Devinant peut-être mes pensées, elle retire sa main en rougissant.

— J'espère avoir le plaisir de vous revoir, Miss Millicent.

— Mais bien sûr que vous pourrez vous revoir ! lance Madame Saint Andrews. N'est-ce pas Millie ? Vous êtes bien évidemment le bienvenu chez nous, mon cher Al.

Je les suis des yeux tandis qu'ils prennent congé, envoyant un signe de connivence au jeune Arthur.

Lewis, qui est chargé de surveiller le balafré quand il quittera la salle à manger me fait signe de le rejoindre.

— Notre bonhomme vient d'annoncer qu'il arrêtait son service. Ça râle un peu en cuisine, mais il semble s'en moquer.

— Il va sans doute suivre les Saint Andrews, ce qui confirme que tout ça est louche. Va préparer la voiture, je le file à pied et tu me suis de loin avec la voiture.

— Vous ne préférez pas que l'on fasse l'inverse ? Il ne m'a pas

identifié alors que vous…

Je réfléchis quelques secondes, Lewis a raison, il ne faudrait pas qu'il me repère et que cela fasse échouer notre filature. Je sens la pression monter, comme l'adrénaline avant une compétition.

— Je vais saluer nos hôtes, ne le perds pas de vue !

Je salue mes cousins et le reste de ma famille, promettant de revenir les voir, ce que j'ai réellement l'intention de faire. Mon père a bu plus que de raison avec mon oncle, ce qui me permet d'échapper à la conversation qu'il souhaitait avoir avec moi.

Miss Crawford me suit du regard et semble avoir deviné que nous nous apprêtions à suivre le balafré.

— Soyez très prudent, me glisse-t-elle avant que je quitte la maison de mon oncle.

L'air est beaucoup plus frais que dans la maison, et je respire profondément. Lewis m'attend cinquante mètres plus loin, à l'avant de la voiture, et me tend les rênes quand je le rejoins.

— Il est parti à pied, mais ne semble pas suivre les Saint Andrews. Il va vers le quartier de la gare, et marche vite. Nous pouvons le suivre en voiture, il ne s'est pas retourné une seule fois depuis qu'il a quitté la maison.

— Il me semble pourtant bien pressé.

— Le majordome est tellement en colère qu'il soit parti avant la fin du service qu'il a refusé de le payer.

— Comment le balafré a-t-il réagi ?

— Il est parti en haussant les épaules, pas un cri, pas une récrimination.

— Avoue que c'est bizarre. Mais cela confirme ce que nous pensons : il était là pour surveiller Millicent, et non pour le service.

— Oui. Mais pourquoi le suivons-nous ce soir, Monsieur ?

— Mais pour savoir à qui il va rendre compte de sa soirée ! Accélère, il a tourné à droite, je le suivrai à pied à partir de ce carrefour.

Notre filature n'a pas duré très longtemps. Le balafré a attrapé une voiture après quinze minutes de marche, et nous l'avons suivi sans être apparemment repérés. Le cocher a déposé le personnage devant une maison à deux étages, dans un quartier cossu de Londres dont je note l'adresse. En sortant de la voiture, il tourne un instant la tête vers nous, nous obligeant à nous baisser rapidement.

L'espace d'une seconde, alors qu'il passe sous une lampe à gaz, nous pouvons voir clairement son visage.

La balafre a disparu…

CHAPITRE 15

- Arthur -
29 juin

Un peu de mouvement dans ma vie ! Tout est si terne et triste depuis le décès de mes parents. Loin de moi l'idée de le reprocher à ma sœur, mais nous sommes tous les deux perdus sans cesse dans nos souvenirs et nous ne parlons finalement que très peu.

Ce soir je dois aller chez les Wentworth, où je vais passer deux nuits. Millie et tante Lisbeth doivent s'absenter deux jours pour je ne sais quel rendez-vous concernant la reprise des affaires de notre père.

La cloche de fin des cours vient de sonner et je me hâte vers la sortie de l'école. Je suis attendu par Al, le cousin des Sinclair. Voilà bien quelqu'un d'intéressant ! Il doit me déposer chez les Wentworth. Mais les hommes de la famille sont tous occupés à cette heure par leurs obligations professionnelles.

Quant à ces dames, inutile de préciser qu'elles passent leur temps, collées au berceau du jeune Elijah. Comment expliquer l'intérêt que suscitent toujours ces nouveau-nés, avec lesquels il n'y a guère d'échange possible ? Encore un de ces mystères de la vie...

Al est dans le hall de l'école et nous nous retrouvons chaleureusement, comme si nous nous connaissions depuis toujours. Cet homme est vraiment fascinant. Je rêve de lui ressembler un jour.

— Mon cher Arthur, me dit-il tout en m'entraînant vers le fiacre qui nous attend, je vais vous emmener dans un endroit dont vous ne pourrez plus vous passer !

— Ah bon ? Et qu'est-ce donc ? Un lieu de départ pour les montgolfières ?

Il éclate de rire.

— Arthur ! Vous savez que je m'intéresse à d'autres choses que les engins volants ? En particulier tous les petits plaisirs de la vie. Cette fois-ci, c'est toute autre chose. Et c'est une surprise.

— Fort bien. Mais alors, pouvons-nous tout d'abord passer chez moi ? J'ai préparé hier soir avec soin mon sac de voyage pour mon séjour de deux nuits chez les Wentworth, mais je l'ai oublié ce matin dans ma chambre. Je suis vraiment désolé...

— Qu'à cela ne tienne ! Nous passerons chez vous et... cela me donnera peut-être l'occasion de voir quelques instants votre adorable sœur ?

— Si elle est là, pourquoi pas. Mais vous me laisserez entrer seul tout d'abord pour voir si c'est possible. Elle est parfois si mélancolique qu'elle ne veut voir personne.

— Je comprends. Faisons donc ainsi.

Le fiacre s'arrête non loin de notre maison, mais pas devant. Je préfère me montrer discret, pour éviter les rodomontades de Millie. Elle a décidé, semble-t-il, de m'élever *à la dure*.

J'entre discrètement. Si je peux éviter de croiser Millie, ce sera parfait. Tant pis pour Al, il aura d'autres occasions.

Si je la vois, je lui parlerai d'Al, cela détournera un temps sa colère. Je monte les marches vers ma chambre et me saisis de mon sac. Au moment où je m'apprête à descendre l'escalier, j'entends la porte s'ouvrir et je reconnais la voix de tante Lisbeth. Je les laisse s'installer dans le salon.

Je descends les marches avec précaution. Flûte ! La porte du salon est entrouverte. Je me glisse avec précaution le long des murs. J'attends près de la porte, pour être sûr que leur attention se porte ailleurs, avant de passer devant l'entrebâillement.

La conversation est animée et je l'écoute pour savoir si l'on parle de moi ou de nos parents.

Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Millie et tante Lisbeth vont assister à une séance de spiritisme ? C'est incroyable, elle ne m'en a pas touché un mot !

Je décide de filer sans me faire remarquer.

Une fois dans le fiacre, je précise à Al que voir ma sœur sera impossible pour cette fois, car notre tante vient d'arriver.

— Oui, je l'ai vue entrer, dit-il. Elle semblait pressée.

Je ne réponds rien.

— Arthur, vous allez bien ?

— Al, puis-je espérer trouver auprès de vous quelques conseils ?

— Mais bien sûr ! Dans la mesure de mon possible. Nous allons avoir le temps de parler, là où nous allons.

— Je vous remercie, Al.

Le fiacre s'arrête non loin de Picadilly Circus et Al m'emmène vers un salon de thé, qui est plein de monde.

— Vous allez voir, Arthur, cet endroit est magique !

Nous entrons, et là je suis avant tout assailli par la fraîcheur qui règne entre ces murs. Puis, mes yeux ne peuvent quitter les douceurs qui trônent sur les tables, dans les assiettes des clients. C'est une avalanche de couleurs et de formes de toutes sortes. Et ces parfums ! Tous les clients semblent être sous le charme de ce qu'ils mangent. Ils

ne parlent presque pas ! On entend surtout des *Hum*, des bruits de cuillers, des *Comme c'est bon* ! Fichtre, un palais dédié au goût !

— Où sommes-nous, Al ?

— Je vous présente La Maison de la glace. Toutes ces merveilles sont des entremets glacés, aux goûts les plus incroyables[9].

— Et ces formes !

— Oui, les créateurs des moules rivalisent d'imagination.

Une jeune serveuse nous demande de la suivre pour nous installer à une table.

Je vois les assiettes de nos voisins.

— Oh Al ! Vous avez vu ce soleil ? Il est magnifique ! D'un jaune pastel bien appétissant.

— Ah, voilà un *jaunmange*[10] ! Il s'agit d'un blanc-manger pour lequel on a gardé le jaune de l'œuf. Et vous savez quoi ? Ce mets existe exclusivement en Angleterre !

— Oh ! Et toutes ces choses sont à base de glace ?

— Absolument ! Et en été, quel bonheur de venir dans ces établissements rafraîchir l'intérieur de notre corps !

— Effectivement... Je crois que je vais tout goûter !

— Limitez donc votre choix à une des recettes. Vous aurez tout le loisir de revenir.

Il me regarde.

— Mais parlez-moi plutôt de ce qui vous chagrine.

— Eh bien, du haut de mes onze ans, je ne peux pas m'opposer aux décisions de ma sœur. Mais cela ne m'empêche pas d'être inquiet. J'ai entendu une conversation entre elle et tante Lisbeth. Figurez-vous que celle-ci et ma sœur vont assister à une séance de spiritisme ! Et ce, pour essayer de s'adresser aux esprits de mes parents ! Que faut-il en penser, Al ?

Il me regarde, interdit.

— Oh ! Voilà qui demande à être creusé, jeune homme. Savez-vous quand et où se tiendra cette séance ?

— Demain soir. Mais je ne sais pas qui l'organise. J'ai juste entendu le nom de la médium. Je crois que c'est Daniela...

— Hum... cela ne me dit rien... Mais j'ai une idée ! Nous allons en parler à madame Wentworth tout à l'heure. Elle connaît tout Londres, ce serait bien le diable si elle n'avait pas quelques informations.

— Je vous remercie, Al ! Effectivement, c'est une excellente idée. Je ne voudrais pas que Millie se retrouve la proie de gens mal intentionnés. Je lis beaucoup de ces livrets bon marché, les *Penny Dreadful*[11], et on y trouve plusieurs histoires de ce genre.

— Vous lisez des *Penny Dreadful* ? dit-il en riant.

— Oui ! Mais, par pitié, n'en parlez pas à Millie, elle me tuerait !

Pour elle, il s'agit là de sous culture !

— Promis, jeune homme, ce sera notre secret.

— UN de nos secrets, plus exactement, dis-je en souriant, alors que j'attaque à la cuiller la magnifique glace en forme de grappe de raisin qui vient d'être déposée devant moi.

— Décidément, jeune garçon, vous me plaisez bien !

CHAPITRE 16

- Al Sinclair -
29 juin

Attablé seul dans le salon de thé, où Miss Crawford nous a donné rendez-vous, je me sens mal à l'aise, observé par toutes ces dames qui se demandent certainement ce qu'un jeune homme peut bien attendre, seul, dans cet endroit. Les décorations fleuries et les multitudes de pâtisseries ornées de crèmes roses ou vertes en font un endroit très prisé des femmes et mères de famille, mais assez peu des hommes, de surcroît jeunes et célibataires.

Agacé d'entendre à nouveau glousser non loin de moi, je ne vois pas arriver dans mon dos cette chère Miss Crawford. Ses yeux pétillants de malice me laissent penser que cette situation l'amuse beaucoup. Aurait-elle fait exprès de me rejoindre avec du retard pour me mettre dans l'embarras ? Je n'ose y croire.

— Allez-vous bien, mon cher enfant ? me demande-t-elle après avoir pris place près de moi.

— Je vous attendais avec impatience.

— Le professeur va-t-il nous rejoindre ?

— Oui, Lewis est parti le chercher à Saint Pancras, son train est arrivé il y a une quinzaine de minutes, ils ne devraient pas tarder à être là.

— Vous allez donc le loger quelques jours chez vous ? Cette cohabitation va vous rappeler vos jeunes années.

— Vous avez raison, Miss Crawford ! Nous nous connaissons depuis que j'ai dix ans. Après la mort de ma mère, il a été un pilier pour moi. Son enseignement a toujours été passionnant. Sa fantaisie et sa personnalité si attachante m'ont permis de m'extirper de cette tristesse qui m'envahissait. Il a souvent été là pour sécher mes larmes et pour me secouer.

Miss Crawford m'observe avec des yeux pleins de bienveillance, agitant devant son visage un éventail aux motifs asiatiques.

— La vie a été bien cruelle pour vous aussi. Ce qui explique sans doute votre envie de protéger notre jeune orpheline.

Je la regarde, étonné, je n'avais pas pensé à cela. Miss Crawford n'a pas tort, je comprends parfaitement la souffrance de Millicent et Arthur. Mais mon intérêt pour cette jolie rousse dépasse son histoire personnelle. Son chagrin m'émeut, c'est évident, mais mes sentiments pour elle ne sont en aucun cas guidés par la compassion ou la pitié. Cette jeune femme m'a envoûté, et mes nuits sont peuplées depuis que

je l'ai vue, de *scénarios* que je ne peux raconter à personne.

L'arrivée du Professeur et de Lewis dissipe ces images troublantes.

— Quel plaisir de vous revoir, ma chère Miss Crawford, dit-il en portant la main gantée de dentelle à ses lèvres.

Je souris, je ne dois pas être le seul dont les nuits sont agitées…

Enfin réunis, nous commandons quelques pâtisseries et du thé glacé et pouvons alors commencer à aborder l'objet de notre réunion.

— Lewis et moi avons l'adresse de notre malandrin. Lewis le surveille depuis hier, il n'a pas quitté son domicile.

— Et en ce moment, qui le surveille puisque vous êtes là tous les deux ?

— Un ami de mes amis, répond Lewis. Nous irons le relever ce soir.

— Peut-être pourrais-je être des vôtres ce soir, dit le Professeur, enthousiaste.

— Mais qu'espérez-vous découvrir ? Je crains que vous n'accordiez trop d'importance à cet individu, rétorque Miss Crawford. Je suis beaucoup plus inquiète à propos des séances de spiritisme auxquelles Millicent va participer.

— Vous dites cela parce que vous ne savez pas ce que nous avons découvert, Miss.

Je me redresse et dévore un chou à la crème, entretenant un suspense qui agace rapidement mes interlocuteurs.

— Aloysius ! Allez-vous parler ! tonne le Professeur, provoquant la surprise de nos voisines de table qui nous regardent avec une curiosité offusquée.

— Allez-vous nous révéler ce que vous avez découvert ? reprend-il à voix basse.

Je me penche vers eux et chuchote :

— Nous l'avons suivi depuis la maison de mon oncle. Quand il a pensé être suffisamment loin, il a hélé un fiacre qui l'a déposé chez lui. Et quand il est descendu… sa balafre avait disparu !

Le Professeur et Miss Crawford échangent un regard étonné.

— Alors ? Qu'en dites-vous ? Avouez que c'est particulièrement louche, non ?

—— Oui… bien sûr, mais cela ne nous apporte pas grand-chose. Il peut s'être grimé pour de multiples raisons, dit le Professeur en lissant sa moustache.

— C'est tout de même troublant, concède Miss Crawford devant ma mine désappointée.

— Nous savons aussi qu'il s'appelle Eliot Finch, et qu'il a été condamné pour escroquerie, ajoute Lewis.

— Ah eh bien ça c'est intéressant ! s'écrit le Professeur. Alors résumons, voulez-vous ? Un individu condamné pour escroquerie se fait embaucher comme journalier chez Monsieur Sinclair. Il se grime,

pour ne pas être reconnu plus tard, et surveille de façon inquiétante Miss Saint Andrews. Que savons-nous sur cette jeune personne ?

— Je peux vous renseigner, dit Miss Crawford avec un air de conspirateur. C'est une jeune femme de vingt-et-un ans, à la tête d'une petite fortune depuis le décès de ses parents. Elle entrera en possession de sa part d'héritage dans quelques semaines. C'est maître Bellamy qui gère les affaires de la famille Saint Andrews.

— Sa fortune est donc si importante ?

— Plusieurs milliers de livres, mon cher Al.

— Cela fait d'elle une proie de choix pour un escroc.

— Oui, reprend Miss Crawford. D'autant que cette petite surmonte difficilement la disparition brutale de ses parents. Sa tante, Lisbeth Saint Andrews, a pris contact avec une soi-disant spirite, une certaine Daniela, afin de l'aider à faire son deuil.

— Bravo, Miss Crawford, vos informations sont très bien exposées, et nous ouvrent de nombreuses possibilités.

— Mais de quelles possibilités parlez-vous, Professeur ? dis-je un peu désappointé par le peu de cas que mon mentor fait de mes propres découvertes.

— D'une manipulation, mon cher Aloysius. Peut-être faisons-nous fausse route en nous concentrant sur ce Finch. Peut-être que la piste d'une manipulation des esprits est-elle aussi, voire plus, probable qu'une tentative d'escroquerie.

Il échange un sourire de connivence avec Miss Crawford, qui rougit en baissant les yeux.

— J'ai obtenu de Madame Saint Andrews qu'elle me parle de ces séances. Je lui ai laissé penser que cela m'intéressait aussi, peut-être pourrais-je assister à une séance pour me rendre compte de ce qu'il s'y passe.

— Est-ce bien prudent Miss Crawford ? Et si vous tombiez dans le piège de cette spirite !

— N'ayez crainte mon cher Professeur, ce risque est très limité.

— Le jeune Arthur, le frère de Millie, m'a aussi parlé de ces séances. Je crains que Millicent ne les appréhende avec un esprit beaucoup trop ouvert. Ce qui laisse craindre qu'elle ne soit pas en mesure de déceler la manipulation. Elle doit assister à une séance demain soir, d'après Arthur. J'ai déposé le gamin chez Madame Wentworth, que je pensais pouvoir interroger sur cette spirite, mais elle ne sait rien du projet de Madame Saint Andrews.

— Cela ne m'étonne pas. Ce genre de séance se déroule dans le plus grand secret. Les spirites travaillent dans l'ombre, et les clients sont choisis par cooptation. C'est pour cette raison que je compte sur Lisbeth pour m'introduire dans le cercle des clients potentiels.

— Savez-vous où se déroulent ces séances, Miss Crawford ?

— Non, Professeur. Lisbeth ne me l'a pas dit, et je n'ai pas souhaité paraître trop intéressée.

— Vous avez eu parfaitement raison, mais je vous en prie, appelez-moi Elmett.

Je rêve ! Mon professeur qui fait sa cour pendant notre enquête !

CHAPITRE 17

- Hazel -
29 juin fin de journée

Bien. J'ai juste croisé Eliot, qui m'a lâché le principal, à savoir que du côté de la jeune Millicent, il n'y a pas de souci à se faire. Mais je lui ai demandé d'attendre mon retour. Nous discuterons après mon entretien avec madame Saint Andrews.

Lorsqu'elle arrive, elle ne peut résister à son impulsion de me prendre dans ses bras. Cela, c'est quelque chose que je n'apprécie pas. Je n'aime pas me laisser aller à des élans amicaux avec des personnes dont j'utilise la crédulité pour mon activité. Pour autant, je la laisse faire et je la questionne à propos de sa nièce.

— Vous comprenez, il y a certaines questions que je ne veux pas lui poser. Mon rôle n'est pas de raviver ses douleurs.

— Je comprends, ma chère ! Je comprends tout à fait.

— Était-elle en de bons termes avec ses deux parents ? Ou avait-elle un lien plus fort avec l'un des deux ?

— Je crois que leur père était très proche de ses enfants. Il aimait jouer avec ses enfants à tout un tas de choses.

— Et comment se sent-elle par rapport à son frère ?

— Il me semble qu'elle a surtout le désir de le protéger. Mais ils sont aussi une belle relation frère – sœur. Il ne sera pas présent demain soir, Millicent le pense trop jeune. Il vient d'avoir onze ans.

— Elle a entièrement raison. D'autant plus qu'à cet âge-là il est encore protégé par l'énergie maternelle. Si l'esprit de cette dernière se manifeste au cours de notre séance, cela peut être très difficile à vivre pour le jeune garçon.

— Oh ! Vous faites bien de me le dire ! Si Millicent change d'avis, je saurai quoi lui répondre.

— Et surtout, décrivez-lui bien le contexte. La pièce quasiment dans le noir. Les règles à suivre pour l'usage de la planche Oui-Ja. Le fait qu'un photographe est là pour essayer de saisir le plus infime ectoplasme. Mais, tenez, je vous laisse une petite liste des comportements qu'il convient de respecter ou de proscrire. Ainsi, votre nièce pourra la consulter pour ne rien oublier.

— Oh ! Je vous remercie. Je vais de ce pas la voir et lui expliquer tout cela. Son jeune frère sera en cours et il doit être ce soir et demain pris en charge par la famille qui vient de fêter un baptême, les Wentworth. Nous serons donc tranquilles, sans oreilles indiscrètes pour nous entendre.

— Parfait. Et insistez bien auprès de la jeune fille sur le fait qu'il est primordial qu'elle ne parle pas de tout cela avec qui que ce soit, surtout des sceptiques. Les esprits sentent ces choses et peuvent refuser de se manifester. Ce serait dommage.

— Bien sûr, oui.

— Surtout que dans ce cas, le décès des personnes est encore récent. Nous avons toutes les chances de les contacter demain soir !

— Je suis si impatiente, ma chère ! Et Millie attend tellement de ces échanges avec ses parents.

— Eh bien, je vous dis à demain soir, chère madame Saint Andrews.

— Oh ! Appelez-moi Lisbeth ! Vous pouvez.

Je prends sa main entre les miennes et la sers doucement.

— Alors à demain soir, ma chère Lisbeth, lui asséné-je dans un sourire complice.

J'accompagne mon invitée à la porte et vais aussitôt rejoindre Eliot dans le fumoir, pièce où il aime s'accorder un des cigares qu'il me reste de l'époque où mon mari fréquentait encore cet endroit.

Je me laisse tomber dans la seconde place du fauteuil confident où il est installé et lâche un profond soupir.

— Pfffouuu ! dis-je en portant le dos de ma main sur le haut de mon front. Ces entretiens préliminaires sont toujours d'un fatigant ! Je ne dois rien oublier et surtout finir d'asseoir la confiance que la personne a déjà en moi.

— Tout cela demande bien de l'énergie, ma chère. Pour ma part, j'ai de bonnes nouvelles. La jeune Millicent dispose de belles sommes auxquelles elle peut accéder quand elle le désire. Certes, par le biais de son notaire, mais au vu de sa majorité et dans la mesure où ses parents n'ont pas désigné de tuteur dans l'hypothèse de leur décès, elle est libre d'en disposer à sa guise. Même si ce notaire a un devoir de conseil.

— Il faudrait essayer de le décrédibiliser un minimum.

— Je pense que ce sera compliqué. Et peut-être même risqué.

— Dans ce cas, oublions cela.

— Mais n'ayez crainte, ma chère. Comme toujours, nous trouverons un moyen d'accéder à ses deniers. Tenez, voici le dossier. Parcourez-le et vous verrez qu'il est rassurant. Mais l'idéal serait qu'il ait regagné sa place dès demain. Prenez des notes et j'irai le rendre à mon informateur demain matin.

Il me tend la liasse, tout en faisant lascivement glisser le bout de ses doigts sur l'intérieur de mon poignet. Il plante ses yeux dans les miens et reste ainsi un long moment, continuant à jouer de ses doigts avec mon épiderme. Je ne peux pas bouger non plus ni prononcer la moindre parole. Il finit par retirer le dossier de ma main pour le jeter au sol. Puis il se lève lentement tout en enserrant maintenant ma main

de la sienne. Il m'invite ainsi à me lever et à le suivre.

C'est en silence que nous pénétrons dans ma chambre, dont il laisse la porte ouverte, au risque d'être découverts par mon personnel. Il chasse d'un sourire mon regard vers la porte ouverte, et prend fermement mon menton entre ses doigts. Puis il rejette celui-ci du plat de la main, me faisant basculer sur mon lit. Pour mon plus grand plaisir.

Je le laisse prendre toutes les initiatives. Resté debout devant moi, il défait peu à peu les boutons de ma robe, retrousse mes jupes, m'observe en détails, délicieusement dominant. Il me dénude peu à peu. Moins je suis vêtue, plus ma respiration est courte et difficile. Lui, toujours habillé, finit par s'allonger près de moi et commence à jouer avec mon corps...

Lorsque je me réveille, seule dans mon lit, la nuit commence à tomber. Je suis si désorientée que je ne sais pas si mes souvenirs sont rêves ou réalité. Mais voilà que la porte de mon cabinet de toilette s'ouvre brusquement. Eliot en sort, dans la tenue d'Adam, très à l'aise malgré cette intimité soudaine. Il s'allonge près de moi, mêlant sa chaleur à la mienne, et approche sa bouche de mon oreille.

— Je pense, ma chère, qu'il n'est pas nécessaire que cette chère Daniela soit au courant de notre... rapprochement. Qu'en pensez-vous ?

— J'en pense que c'est une excellente idée. D'autant qu'elle semble en pincer pour vous. Il ne faudrait pas courir le risque de la perdre. Nous avons besoin d'elle.

— C'est vrai, ajoute-t-il tout en posant le bout de ses doigts sur mon sein.

Je me tourne vers lui et l'embrasse goulûment.

— Hum... Gourmande, avec ça...

Il roule son corps sur le mien. Et en cette heure, la seule chose dont je suis sûre c'est que la nuit va être courte...

CHAPITRE 18

- Al Sinclair -
29 juin fin de journée

Bien que le Professeur ne semble pas très convaincu par la piste de l'escroquerie, il a insisté pour nous accompagner, Lewis et moi, dans la surveillance de notre suspect. Nous partons donc relever l'ami de Lewis dans la filature de Finch.

— Notre lascar n'a pas quitté son logement de la journée, je suis certain qu'il va sortir ce soir.

— Vous semblez bien sûr de vous, Aloysius. Compte tenu de l'endroit où vit notre bonhomme, il ne semble pas être dans le besoin. Il peut être de ces jeunes gens oisifs qui ne font rien de productif de leur vie.

— Il n'a pas de revenu fixe, même s'il paye son loyer régulièrement, d'après sa logeuse. S'il est aussi riche que vous le pensez, pourquoi aurait-il joué les serveurs chez mon oncle ?

— Peut-être par jeu. N'a-t-il pas refusé d'être rémunéré pour son travail ?

— Mais il a quitté précipitamment ce travail quand Millie est partie.

— Oui, évidemment. C'est un élément troublant, dit pensivement le Professeur en lissant sa moustache.

Bien que nous soyons en été, la soirée est fraîche, et nous avons relevé la capote de la calèche pour nous protéger du vent frais. En arrivant non loin de la maison où réside Finch, nous repérons l'ami de Lewis, qui s'avance précipitamment vers nous avant de grimper dans notre véhicule.

— Monsieur Sinclair ! Vous arrivez au bon moment !

— Que se passe-t-il, mon ami ?

— Un fiacre vient d'arriver, il stationne devant chez Finch.

— Es-tu sûr que ce fiacre attend Finch ?

— Je pense que oui, Monsieur. Mais vous ne tarderez pas à le savoir.

— Finch n'a pas bougé de la journée ?

— Non, et personne n'est entré ou sorti de cette maison, Monsieur. Sauf la logeuse, c'est un sacré beau morceau, si vous voulez mon avis.

— Très bien, nous allons prendre le relais. Tu peux rentrer chez toi.

Je glisse quelques pièces dans la main du jeune homme, qui me salue et s'éloigne rapidement.

Lewis, qui est sur le siège du conducteur, tape doucement contre la

paroi du fiacre pour attirer notre attention.

— Finch vient de sortir, dit-il en se penchant vers nous.

— Parfait, file-le sans nous faire remarquer, Lewis !

— Cette soirée est des plus amusantes ! s'exclame le Professeur, un grand sourire aux lèvres.

— C'est pour cela que vous êtes venus avec nous, Professeur ? Pour vous amuser ?

— Mais parfaitement, mon jeune ami. Vous n'imaginez pas comme ma vie est terne et monotone depuis des années. À mon âge, il ne faut pas rater une occasion de s'amuser ! Et cette filature est des plus distrayantes ! J'ai l'impression de rajeunir !

— Cette soirée n'est sans doute pas la seule chose qui vous aide à vous sentir plus jeune, Professeur, dis-je en lui lançant un regard malicieux.

Il me lance un regard torve, mais ne me contredit pas.

Nous suivons le fiacre de Finch, qui quitte rapidement les faubourgs de Londres.

— Sais-tu où nous allons, Lewis ?

— Non, Monsieur, mais nous nous dirigeons vers l'ouest de Londres.

— Mais où nous emmène-t-il donc ?

— En tout cas, ce n'est pas dans les quartiers sombres et dangereux de Londres.

— Vous en déduisez quoi, Professeur ?

— Attendons de savoir où nous allons précisément.

La filature dure depuis plus de trente minutes quand le fiacre quitte la route principale pour s'enfoncer dans un chemin de traverse plus étroit. Nous sommes dans la région d'Ascot, que je connais un peu.

Lewis arrête notre véhicule et se penche vers nous.

— Qu'est-ce que je fais, Monsieur ? Je le suis ?

Je consulte du regard le Professeur.

— Ce genre de chemin mène à des relais de chasse isolés dans la plupart des cas. Il serait risqué de nous y engager s'il fait demi-tour. Nous ne pourrions pas l'éviter et nous serions repérés.

— Vous avez raison, Professeur. Lewis, cache le fiacre un peu après ce chemin, je vais prendre ce sentier à pied. Si notre bonhomme a un rendez-vous dans un relais de chasse, cela ne doit pas être très loin. Sans doute doit-il retrouver ses complices. Nous pourrions apprendre qui est derrière ce Finch, et ce qu'ils comptent faire. Pourriez-vous nous attendre ici, Professeur ? Nous allons faire une petite course à pied qui va nous faire le plus grand bien, Lewis et moi.

— Je ne voudrais pas être un poids pour cette partie de notre soirée. Je vous attends.

Après avoir dissimulé au mieux notre calèche, nous nous élançons,

Lewis et moi, sur le sentier, qu'heureusement pour nous, une quasi pleine lune éclaire généreusement.

Nous courons depuis presque dix minutes quand nous apercevons enfin une bâtisse très élégante, construite dans la tradition des relais de chasse, ce qui confirme l'hypothèse du Professeur.

Deux fiacres stationnent dans la cour pavée. Nous nous approchons doucement, conscients que la lumière de la lune ne joue pas en notre faveur.

Soudain, la porte d'entrée s'ouvre, et nous nous aplatissons sur le sol.

— Pourvu qu'il n'y ait pas de chien de chasse, souffle Lewis.

Je lève doucement la tête pour voir qui sort de la maison, et j'ouvre alors de grands yeux. Je reconnais Madame Saint Andrews, qui s'engouffre dans un des fiacres. Rapidement, le véhicule s'engage sur le petit chemin, passant tout près de nous.

— Qu'avez-vous vu ? chuchote Lewis.

— C'était Madame Saint Andrews ! Qu'est-ce qu'elle pouvait bien faire là, avec Finch ?

— Finch était avec elle ?

— Je ne l'ai pas vu, mais son fiacre est ici, elle l'a forcément rencontré.

— Ça repositionne notre lascar en première position dans notre liste des méchants.

— Tu as raison… mais je ne comprends pas ce qu'ils font ensemble.

Nous reprenons notre avance prudente vers le relais de chasse, et atteignons une porte-fenêtre entrouverte. D'un signe de tête, nous décidons d'entrer dans ce qui semble être un salon. De nombreuses têtes de gibier sont exhibées sur les différents murs, semblant nous observer de leurs pupilles de verre. Les sons d'une conversation nous parviennent, étouffés. Sans un bruit, nous sortons dans un couloir sombre. Lewis place une main devant moi et nous nous cachons dans l'embrasure d'une porte quand deux jeunes femmes sortent d'une pièce.

— Madame est à l'étage, je vais voir si elle a besoin de moi.

— Quelle nigaude tu fais ! Viens plutôt manger dans les cuisines, elle n'aura pas besoin de toi avant une bonne heure.

Les deux femmes passent devant nous sans nous voir, riant de bon cœur.

Plaqué contre le mur, dans le renfoncement du couloir, mon cœur bat à cent à l'heure, mais cette soirée est des plus excitantes. J'indique l'escalier du menton à Lewis qui secoue vigoureusement la tête.

— Non ! chuchote-t-il en tentant de m'arrêter.

Je le regarde avec un grand sourire et m'élance dans l'escalier. Lewis me jette un regard noir et finit par me suivre.

Arrivés en haut de l'escalier, nous entendons des rires et murmures étouffés. Une voix de femme et celle d'un homme. Peut-être allons-nous surprendre une conversation qui nous renseignera enfin sur le lien entre Finch et Madame Saint Andrews.

Nous avançons lentement dans le couloir du premier étage, nous figeant dès que le parquet craque sous nos pieds.

Les voix se font plus claires et nous échangeons alors un regard stupéfait Lewis et moi ! Parcourant le dernier mètre qui nous sépare d'une chambre dont la porte est restée ouverte, nous découvrons un spectacle qui nous laisse bouche bée ! Finch, les fesses à l'air, s'activant entre les jambes dénudées d'une femme dont nous ne voyons pas le visage.

Médusés, nous rebroussons chemin, évitant de nous regarder pour ne pas éclater de rire.

Nous quittons le relais de chasse, et rejoignons à petites foulées le Professeur qui s'était assoupi, et ronflait bruyamment dans notre calèche.

— Alors, dit-il en bâillant. Qu'avez-vous vu ?

Nous éclatons de rire et je m'installe auprès de lui pour lui raconter notre expédition, tandis que Lewis nous ramène à la maison.

CHAPITRE 19

- Lisbeth Saint Andrews -
30 juin en fin de journée

Alors que j'attendais cette séance de spiritisme avec impatience, je sens une vague d'appréhension m'envahir. Mon beau-frère ou ma belle-sœur auraient-ils approuvé que j'entraîne leur fille dans cette expérience très particulière ? Sans parler de mon époux qui ne manquera pas de me tancer en apprenant cela en revenant des Indes. Heureusement, son retour n'est pas annoncé avant cinq mois.

J'en viens à regretter d'avoir cédé aux injonctions de mes amies, Mesdames Ferrars et Steele. Ce sont elles qui ont insisté pour me faire connaître cette fameuse Daniela.

Heureusement Lady Hazel m'a rassurée lors de notre rencontre hier soir, et une Lady ne se compromettrait certainement pas avec un personnage qui se comporterait mal.

Ma petite Millie est tellement impatiente de vivre cette expérience que je n'ai pas le cœur de l'annuler. Lady Hazel m'a appris que cette première séance ne serait pas trop longue, et que Daniela se contenterait d'observer les réactions de Millie, afin d'être sûre qu'elle est réceptive.

J'aurais bien aimé être accompagnée par une personne qui me rassurerait, comme Miss Crawford qui m'inspire confiance et m'apaise.

Elle est de ces femmes qui semblent dominer les évènements. J'ai la sensation que rien de négatif ne pourrait nous arriver en sa présence. Je vais demander à Lady Hazel d'accepter la présence de Miss Crawford, lors de nos prochaines rencontres. Ma nouvelle amie semble être, elle aussi, intéressée par ces séances de spiritisme.

Et je lui dois bien cela, j'ai reçu ce matin un message de sa main, m'annonçant que la maison de couture qui était la sienne acceptait de me recevoir et de me compter parmi sa clientèle. En lisant ce message, je me suis sentie comme une enfant à qui on offrait un formidable cadeau à Noël. Pour peu, je battrais des mains ! Mon premier rendez-vous est prévu pour demain matin, Miss Crawford sera avec moi et passera la matinée en ma compagnie.

Voici au moins un rendez-vous que j'attends avec une saine impatience.

Mais pour le moment, c'est notre rencontre avec Lady Hazel et Daniela qui me préoccupe.

Il est à présent temps de partir, et Millicent m'attend déjà devant le salon. Nous embarquons dans la calèche et prenons le chemin du

relais de chasse de Lady Hazel.

Le soleil est caché par de nombreux nuages clairs et le fond de l'air est agréablement frais. Le trajet se déroule en silence. Nous sommes toutes les deux plongées dans nos pensées.

— Voici enfin votre chère nièce !

Lady Hazel nous accueille elle-même chaleureusement, saisissant les mains de Millie entre les siennes.

— N'ayez crainte, mon enfant. Vous ne risquez rien, sinon de ressentir de belles et intenses émotions.

Nous la suivons le long d'un couloir sombre, décorés de têtes de cerfs et de sangliers. Les tentures d'un vert sombre sentent la poussière et le moisi. Je me sens moins enjouée et excitée que lors de ma première séance. J'ai aujourd'hui la responsabilité de ma nièce, que j'ai l'étrange sensation de mener au bûcher…

Puis, nous entrons dans la petite salle couverte de soieries et de tapis chatoyants accrochés aux murs. Une odeur d'encens flotte dans la pièce, comme lors de ma première venue. La pièce est sombre, simplement éclairée par de nombreux cierges et bougies. Je jette un regard à ma nièce qui ouvre de grands yeux en observant la pièce.

— Nous sommes seules ?

— Oui, Daniela se sent fatiguée. Cette séance sera plus courte et donc moins éprouvante pour elle.

— Éprouvante ? reprend Millie.

— Oui, ma chère enfant. Daniela sera le lien entre vous et vos parents, et cela lui demande une énergie considérable. Elle recevra les messages qui vous seront destinés, elle ressentira les émotions de vos parents, et tout cela ne sera pas sans conséquence pour elle.

— Mais alors, pourquoi accepte-t-elle de subir un tel fardeau ?

— Mais par compassion, ma chère petite. Pour aider les morts et les vivants. C'est un don qu'elle possède, elle ne peut refuser de le partager. Elle est un genre de messager, et cela fait tellement de bien autour d'elle. Mais ne vous inquiétez pas, nous prenons bien soin d'elle.

Millie hoche la tête, doucement. Les soieries s'écartent un peu, dévoilant une porte que nous n'avions pas vue. Je ne me souviens pas que cette porte ait été dissimulée de la sorte la première fois.

Daniela s'avance vers nous, le visage masqué par une voilette et les mains gantées de noir. Vêtue d'une robe pourpre très ajustée, elle est enveloppée de plusieurs châles, noir, rouge et safran, dont l'un entoure sa taille. Ses bras sont couverts de bracelets, ressemblant plus à des breloques qu'à des bijoux.

— Bonjour Mesdames, Mademoiselle. Prenez place autour de la table. Lady Hazel, joignez-vous à nous, je vous prie, nous aurons

besoin de votre énergie aussi.

Nous prenons place autour d'une table ronde, couverte d'une nappe noire. Une tablette de Oui-Ja est posée en son centre.

Assises toutes les quatre, je regarde Millie qui ne quitte pas Daniela des yeux. Son accoutrement semble l'impressionner et je la vois cligner des yeux nerveusement.

— Nous allons nous tenir la main, pour former un cercle d'énergie. Ne le rompez sous aucun prétexte, vous m'entendez ! Quoiqu'il se passe, vous ne devez pas quitter ce cercle d'énergie, cela serait extrêmement dangereux et pourrait enfermer nos visiteurs hors de leur dimension spirituelle. C'est très important. Maintenant, vous allez toutes fermer les yeux et penser aux êtres que vous aimeriez retrouver.

J'aurais préféré tenir la main de ma nièce, mais nous sommes l'une en face de l'autre, et je tiens les mains de Lady Hazel et Daniela. Millie ferme les yeux, et prend un air concentré. Je ferme aussi les miens, enveloppée par l'odeur entêtante de l'encens.

— Quelqu'un est-il présent parmi nous ce soir ? demande Daniela d'une voix douce.

Je sens soudain un courant d'air froid courir dans mon dos. Je frissonne malgré moi.

— Gardez les yeux fermés, reprend Daniela doucement.

Sa main serre plus fortement la mienne.

— Je sens une présence dans la pièce, tenez-vous les mains encore quelques instants en gardant les yeux fermés…

L'odeur d'encens se fait encore plus forte, au point d'en être écœurante. La température de la pièce s'est rafraîchie et il me semble sentir des gouttes humides m'effleurer.

— Ouvrez les yeux à présent, nous allons toutes poser délicatement l'index sur cette pièce en bois.

Après avoir gardé les yeux fermés, je me sens désarçonnée en les ouvrant, comme en perte d'équilibre. Millie garde les yeux fixés sur la pièce en bois qui est posée sur la tablette de Oui-Ja, et je sens qu'elle est nerveuse.

— Je demande à la présence qui est avec nous, de nous dire qui elle est…

La pièce en bois se dirige doucement vers la lettre H, puis le E… Je retiens mon souffle. Il s'agit sans doute de mon beau-frère, Henri. Après que chaque lettre ait été désignée, Daniela se tourne vers Millie.

— Connaissez-vous une personne du nom de Henri ?

— Oui, souffle Millie, mon père s'appelait Henri.

Elle me regarde, les yeux brillants.

Daniela se cambre soudain, la tête rejetée en arrière.

— Son départ a été tellement subit ! Il est encore en colère d'avoir quitté si brutalement ce monde !

La table se soulève soudain pour retomber, comme si quelqu'un l'avait soulevée puis relâchée immédiatement. Nous sursautons violemment.

— Ne lâchez pas la pièce en bois ! tonne Daniela d'une voix grave. Restez concentrées, nous ne devons pas perdre le contact.

Millie ouvre des yeux ronds, apeurés. Mon Dieu ! Pourquoi l'ai-je amenée ici ?

— Mais il y a tellement d'amour aussi… je sens beaucoup, beaucoup d'amour pour vous, Mademoiselle. Mais aussi pour une autre personne. Je vois un enfant, aux cheveux clairs… un garçon.

Millie hoche la tête, sans un mot.

— Mais votre père semble inquiet… Il y a près de vous un homme, jeune, il est brun. Il est autour de vous et du jeune garçon blond… Cet homme n'est pas convenable…

— Pas convenable ? dis-je étonnée.

—Votre père, il a peur pour vous, et pour l'enfant blond…

—Que voulez-vous dire ? gémit Millie.

— Je ne sais pas… je ne fais que vous donner mon ressenti. Je vous traduis les sentiments qu'éprouve votre père, à vous de les interpréter.

— Et que vous dit-il d'autre ?

Daniela baisse brusquement la tête, et semble chanceler sur sa chaise.

— Daniela ! s'écrie Lady Hazel. Elle est épuisée. Je vous ai prévenues, ces séances sont très éprouvantes pour elles.

La spirite lève doucement sa main gantée.

— Ce n'est rien Lady Hazel… souffle-t-elle. Cela va aller… je sens une autre présence parmi nous.

— C'est vous qui décidez, ma chère amie.

Un courant d'air frais nous effleure à nouveau, faisant vaciller les mèches des bougies.

— Une autre présence est parmi nous, elle veut nous parler… elle est près de vous, Millie, vous pouvez la sentir ?

Une lumière vive nous éblouit presque.

— Ne bougez pas ! dit Hazel, c'est le photographe qui prend un cliché pour tenter de capter cette présence qui flotte autour de vous

Ma nièce regarde autour d'elle, les yeux pleins de larmes.

— C'est ma mère ?

Daniela s'effondre brutalement vers moi. Je dois l'aider à se remettre droite.

— Maintenant ça suffit, Daniela ! Vous ne pouvez pas continuer en toute sécurité, vous devez clôturer cette séance !

La spirite hoche doucement la tête, et saisissant nos mains, procède aux rituels de clôture de la séance. Puis elle se lève avec difficulté, passant près de Millie. Elle pose la main sur son bras, et le presse

longuement.

— Vous n'êtes pas seule, ils sont autour de vous… Mais prenez garde…

— Prenez garde à quoi ? Que voulez-vous dire ?

Lady Hazel repousse doucement ma nièce et emmène Daniela vers la porte dissimulée derrière les soieries. Puis elle revient vers nous et nous entraîne dans le couloir.

— Je suis désolée, mais mon amie est épuisée, elle doit absolument prendre du repos.

— Pourrons-nous la revoir ? demande Millie les yeux encore pleins de larmes.

— Bien sûr, ma chère enfant ! Mais vous avez bien compris que cela lui demande une énergie considérable.

Je me tourne alors vers elle.

— Je souhaiterais vous proposer d'accepter la présence de Miss Minnie Crawford, avec nous, elle…

— Miss Crawford ? Ne serait-ce pas cette couturière dont les femmes de la haute société raffolent ? Je croyais qu'elle avait cessé ses activités ?

— C'est bien le cas, mais elle est de retour à Londres, et c'est une de mes amies. Elle est, elle aussi, très intéressée par le spiritisme, et j'espérais que…

— Mais bien sûr ! Cela serait un honneur pour moi ! Venez donc avec elle la prochaine fois ! Je vous contacterai quand Daniela sera prête pour une nouvelle séance.

Je hoche la tête, confuse et consciente de mettre le pied dans un engrenage.

— Et je vous ferai parvenir chez vous le cliché qui a été pris ce soir. Peut-être y distinguerons-nous quelque chose. J'y glisserai aussi la note, me chuchote-t-elle alors que nous quittons le relais de chasse.

Un engrenage onéreux…

CHAPITRE 20

- Millicent -
1er juillet au matin

Mes rêves ont été habités toute la nuit par ce qu'il s'est passé au cours de notre séance. Je n'avais jamais assisté à ce genre de soirée, et j'imaginais les choses à travers ce que j'avais pu lire ici ou là.

J'ai eu du mal à sortir des limbes de mon sommeil agité. Fort heureusement, Arthur n'est pas là et je peux déambuler à ma guise dans la maison ou au cœur de notre jardin.

Tante Betty n'est pas encore levée. Elle aussi a été très impressionnée par la prestation de Daniela, et elle doit je pense récupérer un peu d'énergie par le biais d'un repos bien mérité. Elle a été si présente depuis le décès de nos parents, qu'elle a bien droit à un peu de répit !

J'ai eu le sentiment que cette séance était pour elle une épreuve et qu'elle se souciait de l'effet que cela aurait sur moi. Pour ma part, je ressens le besoin de souffler un peu et de m'adonner à une journée de vacuité ! Profiter de la vie, m'emplir les narines du parfum des roses, me comporter en lézard au soleil.

En bref, ne rien faire, mais le faire bien !

Et cela va commencer par : prendre soin de ma tante Betty. Notre chère tante, substitut parental malgré elle, et pourtant si épanouie dans ce rôle. La vie est souvent surprenante...

Comment lui faire plaisir ?

Je sais ! La cuisinière sera mon alliée, tante Betty a un sacré coup de fourchette ! Je file vers l'office.

— Bonjour Felicity !

— Oh ! Mademoiselle aurait dû me sonner pour que je lui prépare son petit déjeuner !

— Ne vous inquiétez pas, il ne s'agit pas de moi ! Mais par contre, pourriez-vous me renseigner sur ce que ma tante préfère au petit déjeuner ?

Elle me regarde, interdite.

— Votre... tante ? Eh bien je... enfin, je crois que...

— Felicity ! Ne vous croyez surtout pas prise en défaut. Je voudrais juste faire la surprise à ma tante de lui apporter son petit déjeuner au lit, avec ce qu'elle affectionne. Pouvez-vous m'aider ?

La pauvre semble rassurée et me répond alors bien volontiers.

— Dans ce cas, je dirais...

— Des crêpes ! intervient notre majordome, qui entre à ce moment précis dans l'office. Des crêpes dégoulinantes de sirop d'érable. Elle a découvert cet étrange liquide par une amie qui revenait du Canada, et depuis elle ne jure plus que par cela !

— Alors, va pour les crêpes au... sirop d'érable ? C'est bien cela ?

— Oui, mademoiselle, c'est bien cela.

— Et la boisson ?

— Un café fumant. Aussi chaud qu'un volcan.

— Et rien d'autre ?

— Si... un pot à lait pour son café. Madame aime boire la première moitié de son café, bien noir et très chaud, et elle y verse ensuite un nuage de lait froid pour déguster le reste tiède. Et puis je mets aussi une minuscule saucière emplie de crème aigre, qu'elle fait couler lentement sur ses crêpes avant de les couper.

— De la crème aigre ?

— Oui, votre tante adore cela. Ne me demandez pas pourquoi !

— Mais... moi aussi, j'adore la crème aigre !

— Alors, ce doit être familial.

— Peut-être. Mais pas héréditaire ! Je ne suis que sa nièce par alliance.

Felicity va et vient, posant sur le plateau un objet après un autre.

— Voilà, dit-elle enfin, c'est prêt !

Elle lève vers moi son visage poupin et plein de malice.

— Merci beaucoup ! Je vais de ce pas le monter à ma tante. Nous avons à parler. Mais... pouvez-vous ajouter une tasse de ce café si odorant ? Je vais accompagner ma tante dans son réveil.

Tante Betty se montre ravie d'être tirée de son sommeil par sa nièce. Ni elle ni moi n'évoquons la séance de la veille. Nous parlons plutôt avenir.

Père était un homme étonnant. Il commercialisait des graines ! Des semences de légumes, mais aussi de fleurs. Il était, lors du naufrage, en partance vers la France, pensant y trouver aussi bien un lieu pour faire des plantations à l'appui de ses travaux de recherche, que des investisseurs pour ses projets.

Il avait fait des études scientifiques et avait entretenu une correspondance incroyable avec un moine de je ne sais quel pays d'Europe[12], qui soutenait contre vents et marées que l'on pourrait un jour agir sur la reproduction des légumes et en faire ce que l'on voulait, défiant ainsi les lois de dame Nature.

Ainsi, Père voyait en Arthur celui qui pourrait reprendre le flambeau familial et poursuivre son travail. Il l'avait déjà à plusieurs reprises sollicité pour décortiquer les résultats de ses travaux. Mère lui reprochait de *mettre la charrue avant les bœufs*. « Laisse-le donc faire

ses études, et nous verrons ensuite pour la pratique », disait-elle.

Pour ma part, devais-je faire tout ce qui était en mon pouvoir pour pousser Arthur à réaliser le dessein de notre père ? Je ne sais pas. Et devrais-je avouer, même, que je ne le souhaite pas ?

Il me semble bien que notre père avait pour son fils des *projets par procuration*...

Arthur aimait partager ces moments avec Père, c'est certain. Mais davantage pour le plaisir d'avoir son père pour lui seul que pour celui de plus ou moins probables découvertes scientifiques dans le domaine des semences !

Il aime beaucoup les sciences, mais surtout le versant mathématique. Son héros à lui serait plutôt Pythagore...

Ma tante et moi parlons donc de mon frère et de notre avenir à lui et moi. Arthur doit revenir ce soir de chez les Wentworth, où il a dû échanger avec Pearl. Il se faisait un plaisir d'admirer ses photo-collages, pour lesquels elle semble avoir un don inné. C'est très bien ainsi, cela lui fait découvrir d'autres horizons.

— Eh bien, maintenant, ma chère enfant, je vais vous demander de me laisser, car je dois me hâter. J'ai un rendez-vous de la plus haute importance !

— Oh ! Que ne le disiez-vous ? Je vous libère, ma tante, dis-je en me levant.

Alors que je m'éloigne, elle reprend la parole.

— Et... vous ne me demandez pas de quelle nature est ce rendez-vous ?

— Ma Tante ! Certainement pas. Je me pose certes la question, mais je ne me permettrais pas...

— Je reconnais bien là l'éducation parfaite des Saint Andrews ! Eh bien, moi, je vais vous dire quel est ce rendez-vous, car il pourrait bien être suivi par un autre pour vous-même, jeune fille.

— Ah bon ?

— Oui ! Imaginez-vous que j'ai pu obtenir de figurer parmi les rarissimes nouvelles clientes de l'atelier de couture où officiait la charmante Virginia. Et cela, c'est grâce à l'intervention de cette chère madame Crawford.

— Oh ! Effectivement, voilà un rendez-vous digne d'une reine, dis-je en riant.

Ma tante attrape un oreiller et me le jette à travers la pièce.

— Filez donc d'ici, vilaine fille ! Moquez-vous tant que vous le voulez, mais vous comprendrez bien trop tôt qu'à mon âge on prend les plaisirs que l'on peut trouver. Et Dieu sait s'ils se font de plus en plus rares !

Ma tante n'en donne pas l'impression de prime abord, mais c'est un

sacré personnage. En ce sens, bien que née Fairbanks, elle ne déteint en rien par rapport au *clan Saint Andrews*.

Je vais moi aussi me préparer pour sortir. Une promenade dans Hyde Park me fera le plus grand bien. Je suis amoureuse de la Serpentine[13] et j'adore marcher le long de sa berge, suivant ses sinuosités qui ressemblent à s'y méprendre à celles de mes pensées. La fraîcheur de cette eau, toute citadine qu'elle est, me fera le plus grand bien !

Je sors de ma chambre alors que tante Lisbeth s'en va.

— À plus tard, ma Tante !

— Oui ! À ce soir, ma belle enfant. Je sens que je vais m'offrir un déjeuner au Criterion[14].

— Rien que cela ! Alors, bonne journée, ma Tante.

En peu de temps, je suis prête à sortir.

Je passe pourtant à l'office pour remercier la jeune Felicity.

— Ce petit déjeuner était parfait ! J'ai trouvé ma tante pleine d'entrain après l'avoir englouti ! dis-je en riant.

— Je vous remercie, mademoiselle !

— Ma tante est partie et je m'absente également. Un petit tour dans Hyde Park.

— Dans ce cas, je vous souhaite une bonne promenade, mademoiselle.

Et voilà. Nous vivons non loin du parc et je fais le chemin à pieds, en essayant de ne pas me laisser aller à ces pensées noires et tristes qui m'assaillent chaque jour depuis...

Allez, Millicent Saint Andrews ! Ne te laisse pas abattre et profite de ces instants agréables sous le soleil !

Arrivée près d'une des entrées du parc, j'entends un fiacre qui s'arrête derrière moi, puis des pas précipités qui se rapprochent ! Je pose ma main sur mon aiguille à chapeau, prête à en découdre avec un assaillant éventuel.

— Mademoiselle Millicent !

Cette voix, mais... Je me retourne.

— Al ! Mais que faites-vous ici ?

— Je suis allé chez vous, pour prendre de vos nouvelles. Votre majordome m'a dit que vous seriez au parc et que vous étiez partie depuis peu de temps. Et me voilà !

— Et c'est une agréable surprise.

— Puis-je vous accompagner dans votre promenade ?

— Bien sûr, Al. Ce sera avec grand plaisir.

— Que je sois seul avec vous ne vous gêne pas ? Les conventions...

— Je crois que les conventions sont des petits êtres bien fragiles, qui se délitent au fil du temps...

— Je vois que nous sommes du même avis au moins sur ce point ! Je libère mon fiacre et je suis à vous !

— À moi ? Oh, mais je n'en demande pas tant...

Al hausse les sourcils, surpris par ma remarque, part vers son fiacre et revient bien vite.

— J'ai fait aussi vite que possible. Je craignais que vous n'ayez disparu.

— Cela ne pouvait se produire. Une promesse faite par un Saint Andrews sera tenue, c'est ainsi. Mais de mon côté, je dois avouer qu'en entendant vos pas derrière moi, j'ai craint un instant de me faire agresser.

— Vous m'en voyez désolé.

— Ne le soyez pas, toute la faute me revient, Al. Mon imagination galope un peu trop vite. Sans doute à cause de mes lectures.

— Vos lectures ?

— Oui, je dois vous avouer une chose. J'adore lire ces petits livrets à un penny, les *Penny Dreadful*.

— Vous lisez des *Penny Dreadful* ? Vous ?

— Oui ! Les histoires en sont parfois assez horribles, mais j'avoue que c'est efficacement dépaysant.

— J'essaierai donc de découvrir cela. Vous êtes la deuxième personne qui m'en parle en peu de temps.

— Ah ? Oh, mais, au fait, n'en touchez surtout pas un mot à mon jeune frère. Voyez-vous, je lui interdis ces lectures.

Al mime un tour de clé sur ses lèvres.

— Ve ferai une ombe, prononce-t-il bouche fermée.

— Pardon ?

Et j'éclate de rire.

— Je serai une tombe, ma chère.

Cet homme est incroyable. Il a le don de laver mon cerveau, au moins pour un temps, de toutes mes réflexions négatives et de les transformer en une nostalgie beaucoup plus supportable. Et puis, cette façon qu'il a de faire bouger ses cheveux de soie à chaque mouvement de tête, c'est tout simplement charmant.

Nous sommes assis maintenant sur un banc en forme de *confident*.

Je l'observe, examinant chaque parcelle de son visage, les mouvements de ses mains, la tenue de sa nuque, le caractère de son menton, ses pommettes saillantes, ses sourcils qui se rejoignent presque, sa bouche volubile, ses oreilles adorablement symétriques, son... Mais, qu'est-ce qui me prend ? Comment peut-on trouver *adorable* une symétrie ? Serais-je en train de tomber... ?

— Millie ?

Je réalise tout à coup que je n'entendais plus aucun son depuis... une minute ? Deux ? Davantage ?

— Oh, Al ! Excusez-moi, j'étais un peu perdue.

— Des pensées agréables, au moins ?

— Oh oui ! dis-je en rougissant.

Je vois qu'il m'observe en souriant.

— Avez-vous chaud ?

— On peut dire cela, oui, je crois.

— Nous pourrions trouver un endroit à l'ombre, Millie ? D'ailleurs, acceptez-vous que je vous appelle ainsi ?

— Mais bien sûr. Euh... bien sûr pour le prénom ! Pour l'ombre aussi, d'ailleurs.

Et voilà que je ris bêtement comme une... Non ! Comme une jeune ahurie en train de tomber...

— Venez, dit-il en se levant d'un bond et en me tendant sa main. Allons donc près de l'eau !

— C'est l'endroit que je préfère, dis-je. Et vous savez quoi ?

— Non, mais je ne vais pas tarder à le savoir, me dit mon petit doigt.

— J'aime alors m'asseoir dans l'herbe au lieu de me caler sur un banc. C'est tellement plus rafraîchissant !

— Alors, va pour l'herbe.

Alors que je m'installe près de l'eau et pose ma main sur l'herbe, je sens les doigts d'Al qui viennent toucher les miens, en même temps qu'il plonge son regard dans le mien. Cette communion silencieuse dure et je sens maintenant sa main sur la mienne, ses doigts qui serrent les miens. Son autre main saisit mon menton alors qu'il m'envoie le sourire le plus désarmant de la création.

Il avance son visage vers le mien, près à m'embrasser et je n'ai pas le moins du monde l'intention de l'en empêcher. Mais...

— Al ?

Il s'arrête net dans son élan.

— Millie ?

— Cet homme, là-bas. Son visage me dit quelque chose.

— Quel homme ?

— Derrière vous, au pied du saule, avec ce policeman.

Al se retourne.

— Nom d'un chien ! Finch ! Mais qu'est-ce qu'il trafique avec ce policeman ?

— Finch ? Vous le connaissez ?

— Eh bien, je...

— Al ! Vous le connaissez, oui ou non ?

Il se tourne à nouveau vers moi.

— Je vous expliquerai, Millie, pour ce que je sais. Et manifestement, il y a encore bien des choses à découvrir.

Je le regarde.

Al, que me cachez-vous donc ?

CHAPITRE 21

- Lisbeth -
1er juillet au matin

Je n'ai quasiment pas pu fermer l'œil de la nuit. La séance d'hier a été très difficile, et je ne sais qu'en penser. Je ne peux m'empêcher de ressentir un profond malaise. J'ai tourné et retourné le problème mille fois, et je ne trouve pas de solution.

Ce matin, ma petite Millie est venue m'apporter mon petit déjeuner dans ma chambre. C'était inattendu et tellement gentil de sa part que je me suis sentie émue aux larmes. À la voir si joyeuse, je n'ai pas eu le cœur d'aborder cette séance si bouleversante.

J'aime cette enfant comme si elle était la mienne. James et moi n'avons pas eu le bonheur d'avoir des enfants, et je me suis beaucoup attachée à ma nièce et mon neveu, cela depuis leur naissance.

La mort brutale de ma belle-sœur et de mon beau-frère a été un choc épouvantable. James ne s'est toujours pas remis de la perte du frère qu'il admirait tant.

Malgré son deuil, il a dû reprendre très vite son activité. Henri et lui travaillaient ensemble, et James se retrouve maintenant seul pour diriger l'entreprise familiale.

Mon mari a dû rapidement se rendre aux Indes pour rencontrer leurs partenaires commerciaux et renouveler les contrats avec les fournisseurs. Henri était un expert en botanique, laissant à James la partie commerciale de leurs activités. Je sais que James est très inquiet quant à l'avenir de la partie consacrée à la recherche, dans leur entreprise. Arthur est bien trop jeune pour reprendre le travail de son père.

Je me sers un autre café et quitte enfin mon lit. Je sors sur le balcon qui surplombe la terrasse, inspirant une longue bouffée d'air frais et parfumé. J'entends Millie chantonner sur la terrasse.

Je suis loin d'être soulagée de la voir d'humeur si joyeuse.

Quand nous étions dans la calèche, de retour du relais de chasse de Lady Hazel, Millie était très émue et enthousiaste à l'idée d'assister à une prochaine séance avec Daniela. Elle a pris mes mains entre les siennes, les yeux brillants d'excitation.

— Vous rendez-vous compte, ma Tante ? Grâce à cette femme extraordinaire, je vais pouvoir communiquer avec mes parents ! Nous nous étions quittés sur une horrible dispute. C'est comme s'ils n'étaient pas morts ! Je pourrai m'excuser, leur expliquer… Merci, merci infiniment ma très chère Tante.

Et elle m'avait enlacée…

Si seulement James avait été là, je ne me serais sans doute jamais laissée influencer par mes amies, et je n'aurais pas embarqué ma chère nièce dans cette histoire de spiritisme.

J'ai grand besoin de me confier à quelqu'un.

Certainement pas à mes amies, qui ne comprendraient pas mes inquiétudes.

Miss Crawford, bien sûr ! Et j'ai rendez-vous avec elle dans une heure, dans son ancien salon de couture. Elle saura me rassurer.

Laissant Millie et Arthur aux bons soins de mes domestiques, je pars en calèche rejoindre Miss Crawford. Mon cocher a pour consigne de venir me chercher dans deux heures.

Dès que je rentre dans l'atelier de couture, Miss Crawford m'accueille très chaleureusement, me présentant une jeune femme ravissante, Mary, qui s'occupera personnellement de moi après que nous ayons pris un thé dans le salon.

J'entends des voix de femmes, qui discutent et rient sans retenue.

— Nos jeunes cousettes, me précise Miss Crawford. Elles apprennent un métier difficile et exigeant. Nous préférons que cet apprentissage se déroule dans une ambiance studieuse et néanmoins joyeuse.

— Je suis tellement heureuse d'être avec vous ce matin, ma chère Miss Crawford.

Sans doute en raison d'une tension trop forte, je ne peux retenir quelques larmes.

— Mais que vous arrive-t-il ma chère amie ? Venez prendre place près de moi, et racontez-moi ce qui vous chagrine.

Nous attendons qu'une jeune femme prénommée Rose ait quitté le salon après avoir déposé devant nous un plateau sur lequel sont disposés une théière, deux jolies tasses fleuries, un sucrier ravissant, ainsi que des *scones*, un beurrier et une petite soucoupe contenant de la confiture.

Tandis que Miss Crawford me sert un thé tout en tartinant quelques *scones*, je lui raconte en détail la séance de spiritisme.

— Cette séance s'est donc déroulée dans un relais de chasse appartenant à une certaine Lady Hazel Price, dit-elle pensivement en soufflant sur sa tasse de thé.

— Oui, c'est une femme charmante, que vous devez sans doute connaître.

— Non, je n'ai pas cet honneur. Et je n'ai même jamais entendu parler de Lady Hazel Price.

— Oh, c'est étonnant. Elle semble vous connaître en revanche, Miss Crawford.

— Vraiment ?

— Oui, quand je lui ai demandé d'accepter votre venue lors de notre prochaine séance, elle a semblé enchantée d'accueillir une dame aussi célèbre que vous.

— Vous me flattez, Madame Saint Andrews.

— Je vous assure qu'il n'en est rien ! Et c'est sans doute votre célébrité qui vous a ouvert les portes de ce cercle qui me semble très fermé.

— Croyez-vous ?

— Bien sûr ! Voyez-vous, ma candidature a été présentée par mes amies il y a plusieurs mois, mais refusée par Lady Hazel. Ce n'est que dernièrement qu'elle a proposé à mes amies de m'inclure finalement dans leur cercle de spiritisme.

— Je vois… c'est très intéressant. Et pourquoi cette séance vous a-t-elle mise si mal à l'aise ?

Je soupire, et repose ma tasse de thé.

— J'aimais beaucoup ma belle-sœur, la mère de Millie. C'était une femme très intelligente et d'une grande bonté. Je sais, au fond de moi, qu'elle aurait désapprouvé que sa fille participe à ces séances. Elle savait que ma candidature avait été refusée et avait plaisanté à ce sujet, disant que cela était un milieu de charlatans qui exploitent le malheur et le chagrin des faibles d'esprit. Et voilà que j'emmène sa propre fille… oh je m'en veux, Miss Crawford ! C'est comme si je l'avais trahie.

— Ne vous flagellez pas pour cela. Vous pensiez bien agir, je le sais. Et votre nièce est probablement suffisamment intelligente pour ne pas se laisser duper.

— J'ignore s'il s'agit d'une duperie, Daniela nous a assuré que nous allions recevoir un cliché attestant de la présence d'un… d'un fantôme, parmi nous hier. J'ai pu observer lors de la première séance à laquelle j'ai assisté, que cette présence est avérée. Il y avait bien sur le cliché que j'ai pu voir, une silhouette transparente qui se tenait debout, derrière mon amie.

— Comme c'est intéressant… et vous pensez que cela s'est reproduit lors de votre séance avec votre nièce ?

— J'en suis persuadée. Nous avons été prises en photo. Lady Hazel doit me faire parvenir ce cliché.

— Ce genre de chose ne prouve rien… Millie est une jeune femme intelligente.

— Je crains malheureusement qu'elle n'ait pris goût à ces séances. Elle attend la prochaine avec beaucoup d'impatience !

— Rien que de très normal. Elle vient d'assister à un genre de spectacle très bien présenté. Il suffira de démonter un par un les rouages de cette manipulation pour lui ouvrir les yeux. Il me semble que si cela vient de ce jeune homme qui est sous le charme de votre

nièce, le jeune Aloysius Sinclair, ce pourrait être d'autant plus facile à accepter pour elle.

À l'évocation de ce jeune homme, j'ouvre des grands yeux, me rappelant soudain un détail.

— Que se passe-t-il, Madame Saint Andrews ?

— Cet homme ! Il s'agit bien de ce jeune homme aux cheveux bruns qui était encore avec nous lors du repas qui suivait le baptême ?

— Oui, c'est bien lui. Mais qu'est-ce qui vous perturbe donc ?

— Daniela… la spirite, elle a dit avoir peur pour Arthur et Millie, à cause d'un homme aux cheveux bruns qui tourne autour d'eux. Elle a même dit qu'il n'était pas… convenable, oui, c'est ça, il n'était pas convenable.

— Voilà qui est bien intrigant, en effet, dit Miss Crawford en fronçant les sourcils. C'est même très intéressant. Je vous accompagnerai avec plaisir lors de votre prochaine séance chez cette Daniela. Ne vous tracassez plus.

Je me sens soudain allégée d'un énorme poids qui pesait sur ma poitrine, et je la remercie chaleureusement, prête pour profiter pleinement de ma séance d'essayage.

Tout se déroule ensuite dans une ambiance chaleureuse et bienveillante. Virginia Wentworth a la gentillesse de nous rejoindre et propose d'aider Mary pour me confectionner quelques robes. Je suis enchantée, jamais je n'aurais pu rêver passer une matinée aussi amusante et réconfortante. Je regrette de n'être pas venue avec ma petite Millie.

Je surprends Miss Crawford alors qu'elle demande à Mary et Virginia d'accepter de recevoir Millicent pour un essayage, si je suis d'accord.

— Mais bien sûr ! dis-je en tapant des mains, interrompant leur conversation. Je n'osais pas vous le demander, je sais comme vous êtes surchargée de travail.

— Je m'occuperai moi-même de vous et de Millicent, si Mary m'y autorise, dit Virginia.

— Si cela implique que tu travailles ici avec nous, comme au bon vieux temps, j'en serai enchantée !

— Alors c'est parfait ! Et cela me permettra de m'échapper un peu de la maison, et de ne pas perdre la main.

— Ton mari et ta belle-famille n'y verront pas d'inconvénient, tu es sûre ? demande Miss Crawford, l'air un peu soucieux.

— Si cela reste entre nous, je peux vous assurer que non. Ma belle-mère sera même enchantée de m'accompagner à l'occasion. Mais il vous faudra garder cela entre nous, Madame Saint Andrews.

— Cela va sans dire, dis-je en pressant ses mains.

Cette femme est un ange, Edith a beaucoup de chance de l'avoir pour belle-fille.

Je rentre chez moi, rassérénée après ces quelques heures passées dans cet atelier de couture en compagnie de Miss Crawford, Virginia et toutes les couturières. Le déjeuner au Criterion m'a lui aussi fait le plus grand bien.

Mon majordome m'apporte un pli qui attendait sur le plateau. Il s'agit d'une enveloppe provenant sans aucun doute de Lady Hazel. Elle m'envoie une facture dont le montant exorbitant me fait frissonner, puis une note me proposant une deuxième séance en compagnie de Millie et de Miss Crawford, si cela convenait, le lendemain soir sinon la semaine suivante. Un cliché est aussi dans cette enveloppe. Il nous représente, Millie et moi alors que nous sommes assises, concentrées et observant la tablette de Oui-Ja. On distingue très clairement une silhouette transparente qui se tient derrière Millie. Cela me donne la chair de poule.

J'écris rapidement un mot à Miss Crawford, lui demandant de me confirmer sa disponibilité pour le lendemain soir, et lui confirmant avoir reçu un cliché similaire à ce que je lui avais décrit. Et fais porter rapidement le pli chez les Wentworth.

Miss Crawford me répond immédiatement qu'elle participera à cette séance avec moi. Je m'empresse donc de répondre à Lady Hazel que nous serons au relais de chasse comme convenu demain soir à 21 heures.

Je sens de nouveau une sombre angoisse m'étreindre, annihilant en un instant les bénéfices de ma rencontre avec Miss Crawford.

CHAPITRE 22

- Gerda[15] -
1er juillet fin de matinée

Je suis agacée. D'autant plus que je n'ose pas avouer à monsieur Andrew ce qui me chagrine. Pas avant d'avoir trouvé l'explication.

J'ai demandé à la jeune stagiaire, Mélina, de m'aider à trouver ce qui peut expliquer tous ces dossiers qui ne sont pas précisément à leur place. Je les mets toujours en place de la même façon, et je vois bien qu'ils ont été déplacés. Je suis d'ailleurs la seule à sortir ou replacer les dossiers, car je dois avouer que l'idée d'un tel *désordre* me fait attraper des sueurs froides. Je sais que ce n'est guère normal et avouer à monsieur Andrew que j'ai remarqué ce détail reviendrait à avouer ma maniaquerie exagérée, que certains pourraient trouver étrange.

Je ne soupçonne pas Mélina le moins du monde, d'autant plus qu'elle n'a pas la clé de la salle des archives. Je suis la seule à l'avoir. Que ce soit le clerc, John, ou notre garçon de courses, Matthew, personne ne l'a. Et puis, John est irréprochable, il est même question qu'il devienne un jour l'associé de monsieur Andrew, dès qu'il aura le diplôme lui permettant d'y prétendre. Devrais-je me méfier de Matthew ?

Par contre, pour Mélina j'ai tout de même un grief. À chaque fois que je m'absente pour les besoins du travail, je suis certaine qu'elle reçoit une amie pour prendre un thé et papoter. Je le sais, car la dernière fois, à mon retour, j'ai trouvé deux tasses à thé dans l'évier. Elle a dû être dérangée et a oublié ensuite de les laver et les ranger. Et si cela avait un rapport avec les dossiers déplacés ?

Loin de moi l'idée de me métamorphoser en détective, mais je vais essayer de la piéger.

— Mélina ! Je dois aller poster du courrier important et passer récupérer des tampons que nous avons commandés. J'en ai bien pour une heure. Si qui que ce soit passe à l'étude...

— … je lui dis de revenir lorsque vous serez là et je prends le nom de la personne et la raison de sa venue.

— Exactement ! À tout à l'heure, Mélina.

— Ne vous inquiétez pas, madame Gerda, la maison est bien gardée.

— Faites tout de même attention. Vous savez que l'étude est vide à part nous deux. Matthew ne reviendra que d'ici une heure.

— Oui, madame Gerda. Je ferai attention.

Je sors et me poste un peu plus loin, dans l'ombre d'une porte

cochère. J'ai une vue idéale sur l'entrée principale de l'étude, mais aussi sur la ruelle qui mène à la porte du personnel.

Je vois alors ma petite Mélina sortir par la ruelle et faire de grands signes à je ne sais qui au loin. Puis elle revient sur ses pas et rentre sans doute dans l'étude.

Et voilà qu'arrive la personne à qui elle faisait de grands signes ! Mais oui, forcément, ce personnage reste planté au bout de la rue pendant toute la durée de son service. Si je m'attendais à cela !

Bien, il me faut de l'aide. Je ne peux pas entrer seule dans le ce guet-apens ! Vite, une idée !

Je sais !

— Barnaby ! Vous devez m'accompagner avec votre collègue. J'ai une affaire urgente et dangereuse à gérer !

— Dangereuse ? Je suis votre homme ! Oliver, viens ici ! Nous devons aider une gente dame qui est en danger !

Un homme rougeaud aux mains larges comme le battoir d'une lavandière surgit de l'arrière de la boucherie.

— Madame Gerda ! rugit-il. Qui vous veut du mal ?

— Personne pour l'heure. Mais nous devons confondre un voleur.

— Un voleur ? Sale race ! Où est-il ?

— Dans l'étude de mon patron.

— Fichtre, il n'a peur de rien !

— Notre commis va garder la boutique, nous vous suivons.

Nous voilà partis vers la ruelle. L'entrée principale possède une cloche qui prévient de l'ouverture de la porte.

— Je dois vous avertir, messieurs. La nature du malandrin va vous surprendre, mais ne vous laissez pas intimider. Il profite de son statut pour abuser de la candeur de ma stagiaire.

Je leur précise face à qui ils vont se trouver, afin d'éviter que le personnage nous échappe sous l'effet de la surprise.

— Double fichtre ! Il mérite une sacrée correction, le bonhomme.

Lorsque nous entrons discrètement, ce qui avec mes deux acolytes encombrants ne se fait pas sans peine, nous constatons que Mélina est absente et que la salle des archives, sans doute crochetée par le personnage, est grande ouverte ! Et l'affreux bonhomme est là, qui s'active dans les tiroirs !

Il n'y reste pas plus longtemps. Oliver l'a attrapé par le col et le fait sortir de là d'un geste rapide, mais pas très précis. L'homme a cogné de la tête le chambranle de la porte et est à moitié assommé.

Barnaby l'attrape et le plaque au mur.

— Alors, mon gaillard, on profite de son métier pour faire ses petites affaires ? Dis-nous pour qui tu travailles !

L'homme ne peut répondre, quasi inconscient qu'il est.

Avec tout de raffut, Mélina est revenue. À la vue de la scène, la voilà qui tourne de l'œil et s'effondre. Oliver la réceptionne dans ses bras et se tourne vers nous en nous adressant un sourire satisfait.

— Légère comme une plume, la demoiselle.

Forcément, avec de tels bras !

Lorsque monsieur Andrew arrive, il y a plusieurs policemen devant l'étude et le super intendant est là, qui attend mon patron.

— Mais enfin, Gerda, que se passe-t-il ?

— Oh, monsieur ! Je n'ai jamais vécu une chose pareille.

— Eh bien, moi non plus. Ce remue-ménage est une grande première dans cette étude...

Je lui fais le récit des faits avant que le super intendant ne s'entretienne avec lui.

— Gerda ! Quelle initiative ! Jamais je ne vous aurais crue capable de jouer ainsi les détectives.

— Moi non plus, monsieur.

— Et vous, dit-il en se tournant vers Oliver et Barnaby, je vous remercie infiniment ! Et je peux vous garantir une chose : en plus de ces remerciements, plus jamais je ne me fournirai en viande ailleurs que dans votre boucherie !

— Monsieur Bellamy ! Vous nous verrez ravis de vous fournir les meilleurs morceaux.

Monsieur Andrew se tourne alors vers le super intendant.

— Je suis à vous ! Où est le triste personnage qui nous vaut d'avoir mis l'étude sens dessus dessous ?

— Ici même, Maître.

Maître Bellamy se tourne vers le fond de la pièce et découvre notre voleur, ligoté sur une chaise.

— Il a essayé de se sauver, précise Oliver.

Monsieur Andrew est effaré.

— Un policeman ! Incroyable !

— Oui, dis-je, il a séduit peu à peu notre Mélina. Elle passait devant lui chaque jour pour venir travailler. Et voilà...

— Pour qui travaille-t-il, super intendant ?

— Il refuse de la dire pour le moment.

— Je peux vous aider, lance Barnaby en retroussant ses manches.

— Eh bien, ajoute le super intendant, si cela ne vous dérange pas, je préfère rester dans les limites de la loi.

— C'est vous qui voyez.

— Disons cela, alors.

La pauvre Mélina est encore toute secouée et n'en finit plus de pleurer et de présenter ses excuses à monsieur Andrew.

Oliver lui tient la main et la tapote pour la rassurer. Mon Dieu, quel

couple improbable !

— Eh bien, me dit monsieur Andrew en venant vers moi, quand mon père va apprendre cela…

— Devons-nous vraiment l'informer ?

— Disons que nous pouvons attendre un peu, dit-il en souriant.

CHAPITRE 23

- Minnie -
1er juillet après-midi

Je dois bien avouer que je ne prenais pas cette histoire très au sérieux. Je considérais qu'il s'agissait des exagérations d'un jeune homme fantasque. Mais les confidences de Lisbeth Saint Andrews ont fini de me convaincre que je faisais erreur.

Dès notre retour chez les Wentworth, je laisse Virginia rejoindre la nurserie et je m'isole dans ma chambre pour écrire un billet, destiné au jeune Sinclair. Je lui demande d'organiser une réunion afin de lui faire part de mes dernières informations. J'espère aussi, secrètement, revoir le Professeur, mais ne l'avouerai pour rien au monde.

Je reçois moins d'une heure après une réponse apportée par son majordome, Lewis, un jeune homme charmant, qui me propose de m'emmener directement chez Aloysius. N'ayant pas anticipé la rapidité de la réponse, je change rapidement mon corsage et vérifie en hâte ma coiffure et mon maquillage. J'aurais préféré avoir plus de temps pour me préparer, mais qu'à cela ne tienne.

Arrivé à destination, Lewis m'introduit dans un salon où règne une fraîcheur bienvenue. Mais la pagaille est telle, que je dois ranger les livres et repousser un tas de revues qui encombrent tous les fauteuils avant de pouvoir m'asseoir.

— Ah ! Vous êtes arrivée ! Quel plaisir de vous revoir ma très chère Miss Crawford.

Je me retourne et découvre le Professeur, toujours aussi mal fagoté, mais toujours aussi séduisant. Je lisse nerveusement ma robe avant qu'il ne s'approche de moi et saisisse ma main entre les siennes.

— Je désespérais de vous revoir, ma chère amie, dit-il en plongeant son regard dans le mien, et en caressant doucement ma main gantée.

— Je suis, moi aussi, très heureuse de vous revoir, Professeur, dis-je en balbutiant.

— Que dois-je faire pour que vous consentiez à m'appeler Elmett ? murmure-t-il.

— Que nous soyons plus… familiers, sans doute. Je ne suis pas une femme qui se livre très facilement.

— Cela n'en est que plus intrigant. Vous êtes telle une déesse, inaccessible et…

— Je vous en prie Professeur !

— Loin de moi l'envie de vous indisposer ! Pardonnez mon enthousiasme, ma chère Miss Crawford. Mais, avec mon expérience, je

sais quand une rencontre est exceptionnelle, et mon âge m'interdit de perdre du temps. Mais si mon attitude et mon empressement vous gênent, je ne le supporterais pas et préfère me retirer.

Je rougis de plus belle, peu habituée à susciter des sentiments aussi vifs.

— N'en faites rien, Professeur. Mais j'avoue préférer une cour plus… moins empressée.

Il me regarde longuement, je ne peux soutenir l'intensité que je lis dans ses yeux et détourne la tête, rougissant encore.

— Alors, pour vous, je serai le plus charmant et le plus délicat des courtisans, dit-il en s'inclinant.

— Un courtisan ? Vous, Professeur ? s'esclaffe Al que nous n'avons pas entendu entrer dans le salon. Pardonnez-moi d'interrompre un moment…

— Aloysius, tonne le Professeur. Nous pouvons peut-être commencer !

— Vous avez raison. Lewis, peux-tu nous apporter quelques sandwiches ? Je n'ai pas pris le temps de déjeuner et je meurs de faim. Vous aussi Professeur ! Vous joindrez-vous à nous, Miss Crawford ?

Je secoue la tête, mais précise que je prendrais bien une tasse de thé.

— Bien entendu, Miss. Maintenant, prenons place, nous avons beaucoup de choses à nous dire.

Lewis revient avec un grand plateau chargé de victuailles et d'une bouteille de vin rouge. Puis il retourne en cuisine pour en revenir rapidement avec un second plateau qui m'est destiné.

— Miss Crawford, votre billet a éveillé notre curiosité, je ne vous le cache pas. Qu'avez-vous donc à nous dire de si pressant ?

— J'avais rendez-vous ce matin avec Madame Saint Andrews, dans mon ancien atelier de couture. Je l'ai trouvée très tendue, et quand elle s'est confiée à moi, j'ai compris que vos craintes, mon cher Al, n'étaient pas dénuées de sens.

Les deux hommes se regardent en hochant la tête.

— Lewis ! Viens avec nous ! Tu dois entendre ce que Miss Crawford va nous raconter. Lewis participe à notre enquête, Miss Crawford.

Je hoche la tête et me sers une tasse de thé.

— Lisbeth, Madame Saint Andrews, m'a confié avoir participé à une séance de spiritisme avec sa jeune nièce, Millicent. Cela s'est déroulé hier soir, dans une propriété appartenant à une Lady. Lady Hazel Price.

— J'ai vu Millicent ce matin, elle ne m'en a pas parlé… dit Al en fronçant les sourcils.

— Cela n'a rien d'étonnant. Ce genre de réunion se déroule dans le secret. Lady Hazel Price les organise d'ailleurs, non pas chez elle à

Londres, mais dans un relais de chasse qui lui appartient sans doute, dans la région d'Ascot.

— Un relais de chasse ? Lewis, n'est-ce pas là où notre filature nous a conduits ?

— Tout à fait, Monsieur.

— Mais de quelle filature parlez-vous ?

— Mais de Finch, Miss Crawford!

— Ne nous dispersons pas, intervient le Professeur. Miss Crawford, terminez de nous raconter ce que vous avez appris.

— Je disais donc que Madame Saint Andrews et sa nièce ont participé à une séance de spiritisme dans un relais de chasse. La spirite était une certaine Daniela, et Lady Hazel Price était aussi de la partie. Lors de cette séance, le fantôme du père de Millicent serait apparu. Une photo aurait été prise d'ailleurs, et on y distinguerait une silhouette derrière Millicent.

— C'est incroyable ! s'exclame Al.

— Sans doute parce que c'est une imposture, rétorque le Professeur. Continuez, je vous prie, Miss Crawford.

— Millicent a été très perturbée par cette séance, et ce qui a attiré mon attention, c'est qu'à la fin de la séance, Daniela a mis en garde la jeune femme contre un jeune homme brun, qui ne serait pas… convenable.

Al se rejette contre le dossier de son fauteuil et éclate de rire.

— *Pas convenable* ? Il me semble que ce qualificatif s'applique parfaitement à moi.

— Je ne prendrais pas les choses avec autant de légèreté si j'étais à votre place. Qui sait l'influence que cette spirite peut avoir sur ses clientes, dis-je un peu vexée que mon récit ne suscite pas plus d'intérêt.

— Miss Crawford a raison, Aloysius. Et grâce à vous, dit le Professeur en se tournant vers moi, nous avons appris des choses d'une importance fondamentale.

Flattée, je me redresse un peu et lui sourit par-dessus ma tasse de thé, provoquant chez lui, un léger rosissement, ce qui n'est pas pour me déplaire.

— Vous avez raison, mon cher Professeur. Et quand je vous aurai raconté ce que nous avons découvert, le Professeur, Lewis et moi, nous serez, vous aussi, épatée !

Il est vrai que le récit qu'il me fait de la filature du dénommé Finch est des plus étonnants.

— Ce Finch serait donc l'amant de Daniela ?

— Ou de Lady Hazel Price, dit Lewis.

— Il serait judicieux d'en savoir plus sur cette dame. Vous connaissez la presque totalité de la haute société londonienne, le fait

que vous n'ayez jamais entendu parler de cette Lady est anormal, Miss Crawford.

— Je peux vous assurer, Professeur, que je n'ai jamais entendu prononcer le nom de cette Lady.

— Je n'en ai pas le moindre doute, Miss Crawford. Il est donc évident que ce Finch est un complice des deux femmes, et qu'il les renseigne afin qu'elles aient des éléments pour manipuler leurs clientes. Cette escroquerie me semble bien organisée. Il serait intéressant d'en savoir plus sur cette Daniela et sa complice.

— Je pourrais me renseigner auprès des quelques amis que j'ai dans la police, propose Lewis.

— Tu as des amis dans la police ! Toi !

— Oui Monsieur, et cela nous a été bien utile à quelques occasions…

— Oui, je vois, tousse nerveusement Al. C'est une excellente idée mon ami !

— Je suis invitée à participer à la prochaine séance de spiritisme de Madame Saint Andrews et de Millicent.

— Minnie! Euh… Miss Crawford! Il n'en est pas question, s'écrie le Professeur.

Nous tournons tous la tête vers lui, l'air étonné. Il se lève alors, et parcourt le salon, les mains dans le dos.

— Ce que vous allez faire est très dangereux, Miss Crawford. Nous avons sans aucun doute affaire avec une bande d'imposteurs. Nous ignorons qui ils sont et ce dont ils sont capables. Qui sait comment ils pourraient réagir ? Ils pourraient être dangereux, et vous agresser, ils pourraient…

— C'est pourquoi nous allons nous rendre nous aussi à cette séance, Professeur, dit Al. Nous sommes déjà entrés dans cette maison, Lewis et moi, et nous pourrons y retourner sans aucun problème. N'est-ce pas Lewis ?

— Sans aucun doute, Monsieur, dit Lewis avec un sourire radieux.

CHAPITRE 24

- Millicent -
2 juillet matinée

La journée d'hier s'est terminée étrangement.

Al, qui était prêt à m'embrasser, s'est éclipsé à la vitesse de l'éclair dès qu'il a vu cet homme, que je pensais avoir déjà rencontré quelque part ! Un certain, Clinch ou Flinch, je ne sais plus.

Quelle mouche l'a piqué ?

Après cela, je n'avais plus goût à profiter de la fraîcheur du parc et de ses eaux. Al m'a enjointe à rejoindre mon domicile et à vérifier que je ne serais pas suivie. Puis il est parti, semblant suivre l'homme qui parlait avec ce... Flinch...

Le jour du baptême du petit Elijah, j'ai plusieurs fois entendu dire qu'Al était vu comme un jeune homme fantasque et inconstant. Serait-ce là la vérité ? Je crains de m'être fourvoyée sur le sérieux des sentiments qu'il a fugacement exprimés à mon égard.

Pour autant, il m'a fait parvenir un pli tôt ce matin, où il se confond en excuses et me prie de bien vouloir lui faire confiance, malgré son départ soudain de la veille. « Je vous expliquerai tout cela très prochainement, en compagnie de Miss Crawford et du Professeur Goodheart. »

Mais enfin ! Qu'est-ce ces deux personnes viennent faire dans cette histoire ?

Et il ajoute pour conclure que la journée d'hier lui a apporté d'autres éléments importants, confirmant que je dois rester sur mes gardes. Tout en sous-entendant que ces attentions sont guidées par les sentiments qu'il éprouve pour moi...

Je me pose réellement des questions. J'ai lu des articles faisant état de certaines maladies mentales, étudiées par des médecins de renom, et qui se traduiraient entre autres par une sorte de propension aux élucubrations, que la personne elle-même tient pour vraies... En bref, les personnes touchées par ces maux ne sauraient plus faire la différence entre mensonge et réalité.

Serait-ce le cas de ce pauvre Al ?

Après tout, son enfance n'a pas été facile, et il a très bien pu se réfugier dans une vie de mensonges pour échapper à la réalité. Dieu fasse que ce ne soit pas le cas !

Ce matin, Arthur n'est pas allé en cours. Nous avons dû faire prévenir son école qu'il était souffrant. À mon sens, il s'agit plus d'un

accès de mélancolie qu'autre chose. Ou tout simplement l'envie d'être avec moi après ces deux jours sans nous voir. En me voyant venir vers lui, il s'amuse à me soulever de terre, chose aisée pour lui malgré son jeune âge. Ce qui me confirme qu'il n'est pas plus soufrant que moi.

— Ma sœur chérie ! Vous m'avez manqué pendant ces deux jours.

— Que sont deux jours sur toute une vie ? lui dis-je en riant.

— Tout dépend du temps qu'il nous reste à vivre.

Cette dernière phrase impose un silence soudain, que je finis par rompre.

— Parlez-moi donc de votre séjour chez les Wentworth. Ils ont été si gentils de proposer de vous héberger !

— Je crois qu'ils avaient compris que la surveillance de nos domestiques ne pourrait suffire à endiguer mes envies de liberté. En tout état de cause, c'était un agréable séjour. Pearl m'a montré comment procéder pour les photo-collages. J'ai bien envie de m'y mettre, moi aussi. Et Roy m'a longuement parlé de photographie. Il me dit que cet art est avant tout une question de physique et de chimie.

— Voyez-vous cela !

— Et je me suis renseigné sur le coût d'un appareil photographique.

— Ah ! Je me demandais quand vous y viendriez.

— Millie ! Il faut bien que je m'occupe !

— Certes...

Arthur, assis face à moi, s'avance un peu et penche son buste vers moi. Il me regarde étrangement, comme s'il essayait de lire en moi.

— Et vous, ma sœur ? Comment s'est déroulé ce rendez-vous à propos des affaires de Père ?

Il vient de lâcher cette seconde question en l'accompagnant d'un sourire moqueur plein de sous-entendus.

— Oh ! Bien, lui dis-je, très bien. Rien de passionnant, au demeurant.

— Racontez-moi, malgré tout. Je jugerai par moi-même si cela me passionne ou pas, voulez-vous ?

Mais, à quel jeu joue-t-il ? Et que sait-il exactement ?

— Arthur, vous...

La cloche de l'entrée ! Ouf ! Sauvée par le gong, comme on dit.

Notre majordome entre dans la pièce, avec une carte posée sur un plateau d'argent. *Aloysius Sinclair*. Si j'avais cru que je serais ravie de le revoir aussi tôt ! Il vient de m'épargner une fausse explication à l'attention d'Arthur.

Celui-ci se précipite vers notre visiteur.

— Al ! Vous m'emmenez manger un délice glacé ?

— Euh... non, pas aujourd'hui, Arthur. Cette fois-ci, je suis venu voir votre sœur. Nous discuterons un peu tout à l'heure, si vous vous sentez capable d'attendre, jeune garçon.

Arthur nous regarde tous les deux, à tour de rôle, puis nous lâche un sourire.

— Je viens de me souvenir que j'ai un devoir important à rendre demain et j'ai à peine commencé à plancher dessus. Je dois vous laisser !

Et il file vers l'office. Comme il sait si bien le faire, il va faire les yeux doux à la cuisinière pour pouvoir piller le garde-manger en toute impunité, avant de rejoindre sa chambre.

C'est un âge, disait Père, où l'on ne pousse pas sans engrais...

— Pouvons-nous profiter de votre jardin, chère Millicent ?

— Bien sûr. Je vais demander à notre Felicity de nous servir un thé glacé. Cela vous convient ?

— Absolument !

J'arrive à l'office alors qu'Arthur en sort, les mains pleines d'une serviette gonflée de fruits, de pain et de fromage. Il m'apostrophe au passage.

— Si ma voix devait compter pour le choix d'un beau-frère, je voterais pour Al.

Je le regarde s'éloigner, stupéfaite. Il ne se retourne même pas. Felicity me sourit, puis se précipite pour préparer le thé glacé tout en gloussant. C'est un comble ! Je ne suis plus maîtresse en ma maison !

À peine suis-je assise dans le jardin, sous mon saule pleureur préféré, qu'Al prend mes mains dans les siennes. Il est silencieux et il patiente. Il attend que je prenne la parole. Je me demande à ce moment-là comment j'ai pu imaginer qu'il soit touché par une maladie mentale.

Je ne sais plus que penser.

Devant mon silence, il prend la parole.

— Millie, je vous en conjure, faites-moi confiance. Nous ne savons pas encore exactement de quoi il retourne, mais nous ne saurions tarder à en savoir plus.

— Nous ? Comment cela, nous ?

— Je vous l'ai dit, avec Miss Crawford et le Professeur Goodheart, nous avons été interpelés par l'attitude d'un personnage, et en le suivant, nous...

— En le suivant ? Mais enfin, Al, je croyais que votre passion c'était l'aéronautique. Vous êtes détective en plus de cela.

— Non Millie ! Diantre, non ! Mais... je m'inquiétais pour vous. Cet homme n'a eu de cesse de vous observer au cours du baptême.

— Mais enfin, Al, quel homme ?

Tout à coup, je me rappelle notre courte promenade dans Hyde Park.

— Mais c'est donc là que je l'avais vu ! Au cours du baptême. Et que

veut-il, cet homme ?

— Nous ne savons pas exactement. Mais l'inquiétude que j'éprouvais n'était pas inutile.

Il n'a pas une seconde lâché mes mains. Il est à cet instant très touchant et sincèrement inquiet pour moi. Je me surprends à lui caresser les mains du bout de mes doigts. Ce contact est si agréable. Al se rapproche de moi, se préparant à déposer sur mes lèvres un baiser que j'attends et dont j'ai rêvé à plusieurs reprises. J'en tremble d'émotion et respire tout juste. À peine ses lèvres ont-elles rejoint les miennes que nous entendons un « Oh ! Désolé ! » venant de la porte-fenêtre restée ouverte.

Arthur ! Ce jeune homme a beau être mon frère, j'ai parfois envie de le clouer au pilori !

— Venez donc ici, lui dit Al.

— Je craignais de rater votre départ...

— Et ce travail à rendre ?

— Je l'ai mis en attente.

— Hum hum... Voilà qui n'est guère sérieux.

— J'avais du mal à me concentrer, en vous sachant sous notre toit. Voulez-vous me parler des montgolfières ? Je rêve vraiment de pouvoir un jour voler, comme vous !

— Voyons, dis-je à mon frère, vous avez d'autres choses à accomplir avant cela, non ?

— Comme quoi, par exemple ? Planter des graines ?

— Arthur !

— Et si, moi, je veux voler au lieu de rester cloué au sol à écouter pousser les haricots ? Je n'ai pas le droit d'avoir mes propres ambitions ?

— Arthur ! Comment osez-vous parler de Père de cette façon ? Je vous interdis de manquer ainsi de respect à sa mémoire et...

Je n'ai pas le temps de terminer ma phrase, Arthur s'est engouffré dans la maison en claquant la porte-fenêtre derrière lui. Un des carreaux en est parti en morceaux sous la violence de son geste. Je reste interdite, ne sachant plus que dire ou faire.

Je sens alors les bras d'Al qui m'englobent et me serrent doucement. La main qu'il passe dans mes cheveux, lentement, avec toute la tendresse que l'on peut faire passer dans un tel geste, me rassure et m'encourage à exprimer ce que je ressens.

— Millie, ne prenez pas ses paroles pour argent comptant. C'est sa tristesse qui parle. Lui non plus, il ne sait plus où il en est.

Il finit par se taire et continue à caresser mes cheveux.

Trop d'émotions, ce sont trop d'émotions contradictoires !

Partagée entre le plaisir des échanges avec Al, les difficultés à

mettre en place cette vie sans Père et Mère, ce conflit soudain avec mon frère, j'éclate en sanglots, qui secouent mes épaules et tout mon corps.

Je me love dans les bras d'Al, qui m'accueille et tâche de me consoler. Sa douceur et sa chaleur sont tellement rassurantes.

Al pourra-t-il être cet allié dont j'ai tant besoin ?

Malgré tout, je repense à ce que Daniela m'a dit à propos de cet homme aux cheveux noirs qui menacerait Arthur et à ce rêve où revient sans cesse un corbeau aux ailes noires d'ébène.

Et de nouveau, je ne sais que penser.

— Millie ?

— Oui, Al ?

— J'ai appris par Miss Crawford que vous iriez ce soir assister à une nouvelle séance spirite, c'est bien cela ?

— Tout à fait. Mais dites-moi, vous en savez des choses à mon sujet !

— Je m'inquiète pour vous, Millie. Je m'inquiète vraiment. Ces séances, n'avez jamais envisagé qu'elles soient de la poudre aux yeux ?

— Al ! Mais enfin, c'est ma tante que vous insultez en disant de pareilles choses !

— Ce n'était pas là mon intention. Je voulais juste vous mettre en garde. J'ai cru comprendre que la moindre de ces séances était facturée pour des montants impressionnants. Si vous devenez une coutumière de ce genre de choses, cela va vite entamer votre héritage. Pensez-y, Millie.

— Mais enfin, vous me prenez pour une gamine ! Et pas très futée, avec ça !

— Non, Millie, pas du tout ! Mais gardez en tête qu'il s'agit peut-être d'une escroquerie.

— Écoutez, Al, je pense que vous ne savez pas tout. Et surtout, vous ignorez totalement que la médium en question m'a apporté des preuves.

— Des preuves ?

— Oui ! Et même une preuve tout ce qu'il y a de plus concrète.

— Que voulez-vous dire ?

— Ne bougez pas, je vais vous montrer.

Lorsque je reviens, Al est dans la serre où Père faisait ses plantations.

— La botanique vous intéresse ?

Il se tourne vers moi avec un sourire enjôleur, qui en cet instant précis, a le don de m'agacer !

— Tenez ! dis-je, en lui tendant une enveloppe épaisse.

Il ouvre l'enveloppe et en sort la photographie faite par le

photographe qui assiste aux séances chez Lady Price.

— Vous y reconnaîtrez sans peine une forme humaine, n'est-ce pas ? Daniela appelle cela un ectoplasme. Une représentation de l'énergie du défunt, dont l'âme est encore parmi nous. Alors ? Forme humaine ou pas ?

— Cela y ressemble, oui.

— Eh bien, maintenant, regardez cette photographie de mon père. Troublant, non ?

— C'est le moins qu'on puisse dire. Si ce n'est que la posture est inversée. Mais, Millie, cette ressemblance exagérée, n'est-ce pas la preuve qu'il y a là maquillage d'un cliché existant ?

— Mais enfin, Al ! Comment pourrait-on maquiller une photographie ? C'est impossible !

— Eh bien, moi, je me fais fort de vous prouver le contraire !

— Et nous y voilà ! Monsieur Aloysius Sinclair connaît tout mieux que tout le monde.

Je vois bien qu'il a utilisé toutes ses armes. J'aurai le dernier mot ! Je ne vais tout de même pas me laisser diriger par un homme que je connais à peine !

— Me confieriez-vous malgré tout cette photographie de votre père ? Je tenterai de vous montrer qu'il est possible de faire tout aussi bien que le photographe de votre médium.

— Soit. Vous pouvez la prendre. Mais vous ne me ferez pas changer d'avis. De toute façon il est trop tard.

Il se permet de prendre mes mains dans les siennes, et malgré la raideur que j'y mets, je le laisse faire.

— Millie, s'il-vous plaît, méfiez-vous. Je vous en conjure. Je m'inquiète vraiment pour vous.

— Eh bien, inquiétez-vous autant qu'il vous plaira, mais moi j'irai à cette séance et à d'autres encore si cela me sied. Et je n'ai pas besoin de votre aval pour cela !

Il s'éloigne de moi et me salue lentement.

— Dans ce cas, je vais disposer et il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une agréable et instructive soirée.

— Effectivement, je pense que nous allons faire ainsi. Je vous souhaite une bonne journée et une agréable soirée à vous aussi, Al.

Il croise Arthur en partant et ils se saluent en silence. Mon frère vient vers moi tout en restant à distance.

— J'entends encore Père dire de vous que votre caractère était votre force, mais pourrait aussi vous conduire à votre perte. La scène à laquelle je viens d'assister en est le meilleur exemple.

— Arthur !

— Vous avez tout gâché, ma sœur. Et pas que pour vous. Et cela me rend bien triste.

Et il repart vers sa chambre. Posément cette fois, froid, et sans claquer la moindre porte. Et c'est sans doute cela qui est le plus terrible…

CHAPITRE 25

- Eliot Finch -
2 juillet après-midi

Cette sale gamine et son bellâtre m'ont reconnu, hier matin ! Fort heureusement, ce crétin de Sinclair a choisi de suivre mon complice. Et moi, j'ai pu rentrer tranquillement à mon appartement.

Maintenant, je suis en train de rouler vers le haut lieu du spiritisme londonien... Ces combines me rapportent certes pas mal d'argent, et c'est bien pour cela que je continue mes petits travaux photographiques pour le compte d'Hazel. Sinon, j'aurais arrêté depuis longtemps. Tout cela est répétitif et lassant.

Et puis Hazel, maintenant que je l'ai mise dans mon lit, est aussi collante qu'une pâte de guimauve. Et aussi mielleuse et mièvre.

Daniela est beaucoup plus excitante, surtout lorsqu'elle lâche ses cheveux de feu. Elle a un charme indéniable. En plus de cela, elle fait preuve d'une certaine forme de liberté dans sa vie qui est fort agréable. Je ne lui dois rien, elle ne me doit rien. Je ne sais pas si toutes les femmes de la planète vivront un jour ainsi, mais pour moi c'est parfait, pas d'entraves.

Par contre, depuis quelque temps, je trouve qu'elle déraille un peu. Elle m'a parlé à plusieurs reprises de son don, comme si elle était vraiment médium. Elle sait bien pourtant, et pour cause, que c'est Hazel qui a créé de toutes pièces le personnage de Daniela ! Elle me dit que parfois elle entend réellement des voix...

Le fiacre vient de s'arrêter devant le relais. Je descends et paie le cocher, avant de m'engouffrer à l'intérieur. Quel plaisir de venir ici ! On y échappe à la fournaise du Londres estival. Et puis, ce relais est très ancien et possède au sous-sol une immense glacière[16], près de laquelle j'apprécie de venir me poser pour évacuer la fatigue de la chaleur citadine.

Hazel a entendu le fiacre et elle m'attend, quasiment collée à la porte. Et maintenant collée à moi !

— Bonjour, mon cher Eliot, dit-elle en me caressant le poitrail.

— Hazel ! Nous étions d'accord, Daniela ne doit pas être au courant de notre relation. Ne courons pas le risque qu'elle nous aperçoive.

— Ne vous inquiétez pas, mon ami, elle est occupée à se préparer. C'est toujours assez long !

— Méfions-nous tout de même. Restons discrets pour le moment.

Je parviens à me détacher d'Hazel.

— Dites-moi plutôt quels seront nos hôtes de ce soir.

— Eh bien, les mêmes qu'hier et une invitée supplémentaire que madame Saint Andrews voulait convier à cette deuxième séance. Et de votre côté, tout est prêt ?

— Oui oui, bien sûr. Quelques dernières vérifications. Mais, qui est cette invitée ? Vous ne m'en avez pas parlé.

— Une amie de la tante de la jeune Millicent. Une personne renommée dans tout Londres !

— Ah bon ! Et quel est son nom ? Nous étions d'accord sur le fait que je devais mener une enquête avant de faire venir qui que ce soit ici.

— Oh ! Pas besoin d'enquête ! Tout le monde la connaît. Il s'agit de Miss Minnie Crawford. Une couturière exceptionnelle. Je suis... honorée de l'avoir sous mon toit. Je n'ai jamais pu obtenir de me faire habiller par elle. Mais là, j'aurai peut-être enfin cette chance !

Je la regarde, ébahi.

— Hazel ! Mais enfin ! N'avez-vous pas pensé que cette femme, de fait, connaît beaucoup de monde dans la bourgeoisie et la noblesse londonienne ?

— Eh bien, c'est parfait ! De nouvelles séances juteuses en perspective !

— Hazel, je dois vous dire une chose. En dehors de...

— Oui, je sais ! Votre fichue histoire de royaume et d'empire.

— Oh non ! Une chose bien plus simple : Miss Crawford est une intime des Wentworth et connaît donc aussi très bien les Sinclair. Voyez-vous ce que cela implique ?

— Oh ! Ce jeune homme brun, c'est cela ?

— Exactement. Cette Minnie est pour nous très dangereuse.

— Oh Eliot ! Si j'avais su ! Mais que dois-je faire ?

— Rien, absolument rien.

— J'en suis bien consciente, je n'ai pas respecté notre façon de procéder habituellement.

— Et cela risque de nous mettre en péril. Nous risquons de ne plus avoir beaucoup de temps, avant d'être mis à mal... grâce à cette invitée ! Donc, je vous en prie, allez voir Daniela et demandez-lui de faire une séance *costaude* ce soir. Qu'elle enfonce le clou et pas qu'un peu. Nous devons partir du principe qu'il ne nous reste que bien peu de soirées pour faire nos choux gras.

— Je... oui, bien sûr. De toute façon, vous savez comme elle est. Dès qu'elle est lancée, elle se prend au jeu.

— Allez tout de même la voir, s'il vous plaît. Dites-lui de tout lâcher, ne surtout pas se retenir. Et n'oubliez pas, par pitié, le danger que représente Miss Crawford !

Hazel obtempère, mais de mon côté je commence à craindre le pire.

Je me demande si je ne vais pas installer mon matériel, puis faire mine de rester sur place et m'éclipser.

— Eliot chéri !

Daniela, à présent !

— Hazel vient de me dire que vous désirez que je développe mes ardeurs, ce soir. Est-ce vrai ?

— Effectivement, il y a une invitée qui ne me dit rien qui vaille.

— Oh ! Dans ce cas, je verrai ce que je peux faire.

— Merci. Je pense que c'est important. Et puis, évitez vraiment de m'appeler Chéri ou par je ne sais quel autre sobriquet. Votre... enfin, Lady Hazel ne doit pas être au courant. Nous sommes d'accord ?

— Ne craignez rien. Tout est sous contrôle !

— Disons cela, alors. Allez terminer votre préparation, j'installe mon matériel.

Il faudra que j'avise rapidement, si cette séance tourne mal.

Heureusement, mes revenus principaux viennent de toute autre chose. *Le chéri de ces dames*, disent certains. Et je peux affirmer une chose : ce *métier*, souvent agréable, parfois ennuyeux, plus rarement repoussant, est particulièrement rémunérateur...

CHAPITRE 26

- Aloysius -
2 juillet après-midi

— Qu'avez-vous, Professeur ? Vous tournez comme un lion en cage !

— Toute cette affaire prend une tournure qui ne me plait guère, Aloysius.

— Je vous promets que Miss Crawford et Miss Millicent ne risquent rien, nous serons là, Lewis et moi, prêts à intervenir.

— Il va sans dire que serai avec vous.

— Comme vous voudrez.

La réaction du Professeur ne laisse aucun doute sur la nature de ses sentiments pour Miss Crawford. Et, compte tenu de mes propres sentiments pour Millicent, je comprends parfaitement son désir d'être présent pour protéger lui-même sa dulcinée.

Miss Crawford nous a quittés quelques minutes plus tôt, de même que Lewis, qui, après avoir déposé la demoiselle chez les Wentworth, doit se rendre au poste de police où il a des amis. Je suis de l'avis du Professeur, cette affaire prend une tournure tout à fait inattendue.

— Cette Lady et son acolyte ne représentent pas un réel danger, Professeur. Millicent n'est ni stupide ni crédule au point de croire les affabulations de ces deux femmes.

Debout devant le *Bow Windows*, le Professeur se retourne vers moi.

— Je crains que vous n'ayez pas compris la finalité de cette manipulation, mon pauvre Aloysius.

— Que voulez-vous dire ?

— Il me semble évident qu'il ne s'agit pas uniquement pour ces imposteurs de soutirer quelques centaines de livres à leurs victimes.

— Mais de quoi s'agit-il donc alors ?

— D'une manipulation plus insidieuse, et si j'en crois ce que nous a révélé Miss Crawford, nous sommes à l'aube d'un scandale qui aura des répercutions retentissantes.

Je connais le Professeur depuis mon enfance, et bien que je retrouve bien là la propension à l'exagération de mon ancien maître d'école, cette prédiction m'inquiète tout de même, tant ma confiance en lui est grande.

À la mort de ma mère, mon père, ne parvenant pas à surmonter son chagrin, est parti pour une tournée en Europe. Je suis resté en Angleterre, où j'ai été recueilli par mon oncle et ma tante. C'est à cette

époque que j'ai rencontré pour la première fois, le Professeur. Il venait nous enseigner les sciences chez mon oncle.

Puis, sortant de l'enfance, Brewster et moi avons poursuivi notre scolarité en devenant internes dans la même école.

Quand j'ai eu douze ans, ma tante et mon oncle ayant décidé de partir vivre en Amérique, ma solitude était grande. Contrairement à mes camarades qui pouvaient retrouver leurs parents lors des vacances scolaires, je restais à l'internat.

Peu de temps après, le professeur a obtenu un poste dans mon école, et nous passions alors mes jours de congé ensemble.

Je garde un souvenir ému de ces années d'étude. Le Professeur me consola et canalisa ma colère quand j'ai appris que mon père avait refait sa vie en Espagne, et qu'il avait eu deux enfants de sa nouvelle femme.

Mon père continuait fort heureusement à payer ma scolarité en Angleterre, et n'exigea jamais que je le rejoigne en Espagne, ce dont je lui suis finalement reconnaissant. Le Professeur fut pour moi un père, un mentor, avec qui j'ai découvert les sciences, la mécanique, et qui est sans conteste à l'origine de ma passion pour les nouvelles technologies.

Diplôme en poche, je me suis installé dans la maison dans laquelle nous vivions avec ma mère, quand j'étais enfant.

Lewis, qui avait suivi son propre père en Espagne, auprès du mien, me rejoignit, et depuis, nous vivons dans cette grande maison.

— M'écoutez-vous, Aloysius ! m'interpelle le Professeur. Vous semblez perdu dans vos pensées !

— Oui, je vous écoute, dis-je en secouant la tête.

— Je vous demandais si vous aviez l'intention de prévenir les autorités.

— Mais pourquoi donc ?

— Vous ne m'avez pas écouté ! Cette Daniela opère depuis plusieurs mois, et ses clientes font partie de la haute société. Elle a sûrement des protections. Ce Finch est sans aucun doute mêlé à cette manipulation. Qui vous dit qu'il n'est pas dangereux ?

— Professeur, je comprends et partage vos craintes, et vous pouvez être sûr que je ne prends pas cela avec légèreté. Mais attendons les informations de Lewis avant de mettre au point notre plan d'action.

Ce n'est qu'à dix-neuf heures que j'entends enfin le claquement des sabots des chevaux sur les pavés. C'est Lewis, qui tend les rênes au palefrenier et se précipite dans la maison.

— Le voici qui arrive enfin !

— Alors, Lewis ? lance le Professeur dès qu'il entre dans le salon. Quelles informations avez-vous pour nous ?

— J'en ai profité pour me rencarder aussi sur les deux femmes, Monsieur, et c'est très intéressant !

— Nous t'écoutons ! dis-je, impatient.

— Rien de très concluant concernant la dénommée Daniela, Monsieur. Elle est effectivement connue pour mener quelques séances de spiritisme. Un Lord, dont l'épouse avait versé une somme très importante à cette femme, a demandé que la police intervienne discrètement. Il ne souhaitait pas que cela s'ébruite. La police est passée voir cette femme dans un hôtel particulier où elle exerçait alors, mais depuis, ils ont perdu sa trace.

— Nous allons pouvoir les renseigner ! dit le Professeur.

— Continue, Lewis.

— Pour celle qui se fait appeler Lady Hazel, c'est déjà plus lourd. Elle n'est pas une Lady. Madame Hazel Prescott, née Price, a quitté le domicile conjugal il y a de nombreuses années. Elle aurait eu une petite fille qui est malheureusement morte jeune. Son mari vit à Édimbourg, et ne semble pas pressé de la voir revenir auprès de lui. Elle a déjà été arrêtée pour escroquerie, mais la victime ne souhaitait pas que son nom soit dévoilé dans le cadre d'un procès, et a donc retiré sa plainte. Elle a aussi été embarquée il y a quelques années pour racolage, mais depuis plusieurs mois, rien.

— Eh bien, nos amies vont passer la soirée en charmante compagnie, grommelle le Professeur.

— Le pedigree du dénommé Finch est plus inquiétant, Monsieur.

— De mieux en mieux…

— Il est connu des services de police depuis son adolescence. Vol, agressions, tentatives de meurtre, agressions sexuelles, chantage et pour finir, escroquerie. Il est soupçonné d'être le complice d'un policier arrêté ce matin.

— Et pour quelle raison a-t-il été arrêté ?

— Il aurait cherché à obtenir des informations dans l'officine d'un notaire.

— Chez un notaire ? Mais pour quoi faire ?

— Réfléchissez, mon cher Aloysius. Que trouve-t-on chez les notaires ?

— Ma foi, des testaments ou des contrats de mariage.

— Et bien d'autres documents confidentiels concernant les affaires des clients du notaire. Des éléments intéressants quand on projette un chantage ou une escroquerie.

Une image me revient subitement en tête, provoquant un brusque accès d'angoisse.

— Ce matin, alors que j'étais avec Millicent, j'ai vu Finch avec un policier… ce pourrait-il que ce soit ce même homme arrêté ?

— C'est fort probable, dit le Professeur, en reprenant sa marche, les

mains dans le dos. Et si c'est le cas, pourquoi vous observaient-ils, vous, ou la jeune Millicent ?

— Nous savons maintenant que Finch est un personnage dangereux, qui fraye avec des femmes elles-mêmes peu recommandables. Il va falloir intervenir et empêcher Miss Crawford, Madame Saint Andrews et Millie de revoir ces femmes, dit Lewis.

— Elles doivent déjà être en route pour le relais de chasse, dis-je en consultant ma montre à gousset. Nous n'avons pas une minute à perdre ! Professeur, vous voulez toujours nous accompagner ?

— Plus que jamais, mais il ne faut pas arriver les mains vides. Avez-vous quelques armes, Aloysius ?

Lewis et moi échangeons un sourire carnassier.

— Nous avons ce qu'il faut, Monsieur.

CHAPITRE 27

- Millicent -
2 juillet après-midi

Tante Lisbeth mangeait à l'extérieur ce midi, en compagnie de deux amies. Il me semble qu'il s'agissait des deux personnes avec qui elle est allée voir Daniela la première fois. Elle avait l'air de tenir à cette rencontre pour je ne sais quelle obscure raison. Elle a même voulu jeter un œil à la photographie que nous avions eue après ma première séance avec Daniela. « Merci, mon enfant, m'avait-elle dit, cela me sera très utile. »

Elle vient de rentrer de son escapade et semble pleine d'entrain.

— Nous essaierons, dit-elle, d'alpaguer cette chère Miss Crawford un peu plus tôt que prévu. Je vais avoir besoin de m'entretenir avec elle avant notre rendez-vous de ce soir.

— Ma Tante, ces messes basses concernent-elles le rendez-vous avec Daniela ?

— C'est bien possible, oui.

— Et vous n'avez pas l'intention de m'en parler ?

— Voilà. Vous avez deviné.

— Il ne sert donc à rien que j'insiste.

— Tout à fait !

Puis elle se lève prestement pour s'emparer de la cloche de service.

— Un thé, mon enfant ?

J'en reste bouche bée ! Comment ma tante peut-elle ainsi éluder mes interrogations avec autant d'aplomb ?

Puis elle vient s'asseoir près de moi sur le sofa et pose sa main sur la mienne.

— J'ai croisé Arthur en arrivant. Il m'a semblé de fort méchante humeur.

— Effectivement, ma Tante. Nous avons eu une dispute. Je crois qu'il grandit et qu'il prend très mal le fait que ce soit sa sœur qui ait un regard sur son éducation.

— Il aurait sans doute besoin d'avoir des échanges avec un homme. La relation avec son père lui manque. Il est temps que ton oncle rentre, soupire-t-elle.

— Et en même temps, Arthur rejette l'idée de prendre la suite de notre père dans ses recherches.

— C'est l'âge qui veut cela mon enfant. Sans oublier son chagrin...

Elle boit une gorgée de thé, puis reprend :

— Mais dites-moi, ne commence-t-il pas à se lier à ce jeune homme, qui a cet étrange prénom ? Cela me semble être une belle amitié qui se profile là.

— Al ! Ne m'en parlez pas ! C'est lui qui a mis dans la tête d'Arthur toutes ces idées d'engins aéronautiques ! Et voilà le résultat.

— Mais, ne pourrait-il pas représenter l'homme qui manque à notre Arthur ?

— En lui faisant miroiter de l'embarquer dans les airs à bord ce ces horribles ballons à gaz ? J'ai déjà perdu mes parents, je refuse de perdre mon frère !

— Il me donnait pourtant l'impression, malgré ses passions peu communes, d'avoir les pieds sur terre.

Je me tourne vers ma tante, furieuse.

— Est-ce censé être là de l'humour, ma Tante ? Car, si c'est le cas, sachez que vous me décevez beaucoup, dis-je en me levant et en criant presque.

— Grands dieux, non ! Mais enfin, pourquoi vous mettez-vous dans un tel état ?

— J'en assez de tout cela ! J'en ai assez qu'on me dicte ma conduite ! J'en ai assez d'avoir de telles responsabilités à mon âge ! Les choses n'étaient prévues ainsi ! La vie est injuste !

Je me mets à pleurer à chaudes larmes, debout face à ma tante, la tête enfouie dans mes mains. Je me sens si fatiguée, si perdue. Je sursaute même en sentant les bras de ma tante qui se referment tendrement sur moi. Je me réfugie pourtant bien volontiers dans son giron et continue à sangloter, encouragée en ce sens par les paroles de Tante Lisbeth.

— Pleurez tout votre soûl, mon enfant. Videz dons votre corps de toutes ces mauvaises larmes. Ensuite, nous allons procéder avec méthode et dresser la liste de toutes les choses qui peuvent être confiées à d'autres. Vous avez la chance d'être entourée de personnes de confiance, qui vous aiment beaucoup. Et cela va nous permettre de lever une bonne partie de ces angoisses qui vous étreignent.

— Et en plus, pourquoi notre oncle n'est-il toujours pas revenu de ces maudites Indes ?

— Cela ne saurait tarder, ma belle. Et faites-moi confiance, après son retour je saurai me montrer suffisamment convaincante pour qu'il ne reparte plus jamais sous ces climats qui le fatiguent à chaque fois un peu plus. Il part une année et lorsqu'il revient il a vieilli de cinq !

— Ma Tante !

— Vous avez raison. Pas cinq, dix !

Elle éclate de rire et par contagion, je me mets à rire aussi. Elle me regarde alors avec tendresse et d'un air soucieux.

— Passer aussi vite des pleurs au rire n'est pas bon signe, ma petite

Millie. Cela démontre votre extrême fragilité émotionnelle.

— Sans doute, oui. Mais, dites-moi ma Tante, que va-t-il se passer ce soir ? Croyez-vous que je vais obtenir des réponses ?

— Je n'en ai aucune idée, mais je le souhaite vraiment !

— Et puis, je sens arriver à grands pas la fin de ma période de deuil.

— Ce n'est pas pour tout de suite !

— Ce sera vite là. Et alors j'aurai l'impression de perdre mes parents à nouveau. Ou pire, l'impression de les trahir.

— Vous vous torturez trop, jeune fille. Beaucoup trop, dit-elle en tapotant mon front de ses doigts repliés en poing.

Elle me prend par la main et m'emmène devant notre immense trumeau.

— Regardez-vous. Vous êtes une très jolie et très brillante jeune fille. Et ces yeux-là, souvenez-vous qu'ils sont faits pour dégouliner d'étincelles d'intelligence et non de ces torrents de larmes que vous m'avez servis tout à l'heure.

Je souris bien malgré moi.

— Je vous promets de faire des efforts, ma Tante.

— Voilà qui est mieux ! Et maintenant, filez donc faire une sieste. Mais avant, ayez quelques échanges à propos de tout et de rien avec Arthur. Tel que je le connais, il doit se morfondre de vous avoir parlé ainsi...

Je la remercie et quitte la pièce. Je l'entends qui m'envoie une dernière phrase dans mon dos.

— Et grands dieux, non ! Je n'aurais jamais fait preuve d'un tel humour en ce moment. Ce n'était qu'un malheureux fourche-langue.

Je souris, juste pour moi. Sacré personnage, que cette tante-là.

Je ne suis pas restée bien longtemps avec Arthur. Mais il m'a reçue en se jetant dans mes bras. Quel sale gosse !

Après une courte sieste qui m'a fait le plus grand bien, je retrouve tante Lisbeth. Elle est impatiente de rejoindre Miss Crawford et nous ne tardons pas à partir.

Lorsque nous arrivons chez les Wentworth, où réside Miss Crawford, celle-ci descend à peine d'un fiacre qui la ramène de je ne sais où, mais elle semble satisfaite de ce qu'elle a pu vivre.

Ma tante lui demande un court entretien, avant que nous ne partions et de mon côté, je les attends dans le salon, où Pearl est occupée à coiffer ses poupées.

— Il est venu Arthur ?

— Eh non ! Il est resté chez nous. Mais je suis sûre qu'il viendra vous voir prochainement.

— Merci !

Et elle se replonge dans la chevelure de ses poupées. J'ai à peine de

temps de prendre un livre pour m'occuper que ma tante et Miss Crawford viennent me chercher. Il est temps de partir.

Pendant la route, nous parlons peu, de choses et d'autres.

Mais je trouve mes deux compagnes bien complices... Encore plus que ces derniers jours...

CHAPITRE 28

- Minnie Crawford -
2 juillet après-midi

Je quitte la maison d'Aloysius, partagée entre excitation et appréhension. Je ne suis pas rassurée par la présence de ce Finch dont je pressens qu'il est un homme malhonnête, voire dangereux.

Quant à ces deux femmes que nous allons retrouver ce soir, j'ai de sérieux doutes sur leur sincérité. On ne s'acoquine pas avec un malandrin quand on est une honnête femme du monde.

Cela ne fait que me conforter dans mon opinion qu'il s'agit là d'une entreprise de charlatanisme visant à soutirer de grosses sommes d'argent à de faibles personnes dans la souffrance.

Madame Saint Andrews m'a confié ce matin que la petite *note* qu'a promis de lui envoyer Hazel Price serait probablement exorbitante, et qu'elle n'oserait jamais en parler à son mari. Cela ne fait que confirmer mes craintes.

Lewis me dépose sur le perron, devant chez les Wentworth, m'assurant qu'avec Al et le Professeur ils ne seront pas très loin de nous, et que nous n'avons rien à craindre. Sans doute devine-t-il chez moi une certaine nervosité. Je suis tout de même rassurée de savoir que Lewis et Al, deux jeunes hommes dans la force de l'âge, seront près de nous, au sein même de la maison de cette Lady Hazel, dont je n'ai jamais entendu parler.

Je n'ai aucune envie que ce cher Professeur Goodheart encoure le moindre risque. Le revoir me plonge à nouveau dans un trouble que je n'ai encore jamais ressenti.

Alors que je m'apprête à entrer chez mes hôtes, je suis interpelée par Lisbeth Saint Andrews, qui descend de sa calèche, suivie de Millicent.

— Ma chère Miss Crawford, je voulais m'entretenir avec vous avant de partir pour notre rendez-vous.

— Oh, eh bien, suivez-moi, je dois encore me changer, mais nous pouvons auparavant parler dans le salon, je suppose.

Cette arrivée impromptue me surprend. Nous entrons et je demande au majordome si nous pouvons disposer du petit salon, Madame Saint Andrews et moi. Edith Wentworth s'étant absentée, nous nous y installons tandis que Millicent rejoint la jeune Pearl, dans la véranda.

— Je vous écoute, Madame Saint Andrews, qu'est-ce qui vous tracasse donc ?

— Miss Crawford… je crains d'entraîner ma nièce dans un engrenage bien dangereux. J'ai besoin de vous pour l'en détourner.

Je soupire et hoche la tête.

— Je partage vos craintes, ma chère. Millicent est encore bien fragile pour affronter des experts en manipulation des esprits. Ne pourriez-vous envisager d'annuler ces rencontres ?

— Malheureusement, ma nièce est bien déterminée à aller au bout du chemin, et j'ignore si cela sera bénéfique pour elle. Elle a tant souffert de s'être disputée avec ses parents avant leur départ, elle n'a qu'une envie, c'est se réconcilier avec eux.

— Et c'est ce que cette spirite lui laisse miroiter, bien sûr.

— Oui, et la présence qui était parmi nous semblait être son père.

— Madame Saint Andrews… Lisbeth ? Vous me paraissez être vous-même troublée par ces séances. Croyez-vous vraiment en la réalité de ces… de cette présence ?

Elle tient ses mains serrées et cligne des yeux, comme s'il s'agissait d'un tic nerveux.

— Comme je vous l'ai écrit, j'ai reçu une photographie troublante, reprend-elle. J'ai souhaité la comparer avec celle qu'avait reçue Madame Steele, lors de ma première séance de spiritisme. J'ai donc invité mes amies à déjeuner, et demandé à Madame Steele de me confier sa photographie.

— Et quelle est votre conclusion ?

Lisbeth me tend alors deux photographies.

— Qu'en pensez-vous, Minnie, Miss Craw…

— Nous pouvons nous appeler par nos prénoms, lui dis-je avec un sourire.

Je saisis les deux clichés. Sur chacun d'entre eux, on peut distinguer une forme claire, indistincte, se tenant derrière une dame corpulente sur le premier cliché, et derrière Millicent sur le second. Les ombres sur photographies me semblent tellement réelles que je ne peux retenir un frisson. Je regrette de ne pas pouvoir les montrer au Professeur, sans doute saurait-il expliquer ces phénomènes.

— Vous comprenez qu'après avoir vu ce cliché, Millie ne doute pas d'être en présence de son père, et qu'elle refuse d'entendre raison.

— Bien sûr, c'est compréhensible. Mais nous devons garder la tête froide pour elle.

— Voyez-vous, Minnie, j'ai assisté à une première séance avec des amies, et à cette occasion, Daniela a vu dans l'entourage de Madame Steele, un homme dont la fréquentation lui serait heureuse. Daniela a précisé que son défunt mari lui donnait sa bénédiction. Cet homme est un entrepreneur russe, qu'elle a récemment rencontré au théâtre. Depuis, elle vit une belle histoire d'amour avec cet homme. Elle nous a dit avoir rajeuni de dix ans à son contact.

— Une histoire qui lui coûte sans doute très cher, et qui durera le temps qu'elle accepte de la financer.

— Vous avez raison, c'est ce que je me suis dit en l'écoutant nous raconter cette… cette liaison. Je ne sais pas quoi penser. Comment Daniela pouvait-elle en savoir autant ?

Je la regarde, sans rien dire. Je n'ai aucune certitude, mais l'implication de Finch est de plus en plus évidente.

— C'est pour cela que je suis heureuse de vous savoir à nos côtés. Je ne sais que penser.

Je prends ses mains glacées entre les miennes.

— N'ayez crainte, je suis près de vous ma chère Lisbeth.

Cela pourrait sans aucun doute la rassurer si je lui révélais que nous serons aussi surveillées par trois hommes, qui seront là pour mettre au jour les manigances de cet étrange trio.

— Lisbeth, vous pouvez être rassu…

— Miss Crawford ! crie la petite Pearl en surgissant dans le petit salon.

Elle court vers moi, et se jette dans mes bras avant de poser deux baisers sonores sur mes joues. Elle est suivie de Millicent, ce qui met un terme à notre discussion.

Je laisse les trois femmes dans le salon, aux bons soins du majordome qui revient avec du thé, et je retourne dans ma chambre pour me changer.

Nous prenons ensuite la route vers le relais de chasse de Lady Hazel.

Un peu anxieuse, je me retourne à plusieurs reprises pour tenter d'apercevoir, en vain, la calèche d'Aloysius. J'espère qu'ils seront au rendez-vous.

Nous faisons le trajet silencieusement, perdues dans nos pensées.

Les miennes sont toutes tournées vers Elmett Goodheart, cet homme si séduisant qui enflamme mon esprit depuis que je l'ai rencontré. Ces moments sont d'une douce intensité, et pour la première fois, je comprends les émois qui transportent les jeunes gens.

Mais je sais que cela sera sans lendemain. Qu'ai-je à offrir à un homme si instruit ? Non, cette histoire prendra fin dès que je rentrerai en France. Cette rencontre avec le Professeur restera dans ma mémoire comme la douce promesse d'un avenir idéalisé. Ces moments passés avec lui peupleront mes nuits et seront le tendre souvenir d'un amour manqué.

Je soupire en me retournant à nouveau : aucune trace d'une calèche derrière nous. Je sens une inquiétude monter en moi, et s'ils ne venaient pas ?

Il est peu probable que nous risquions quelque chose lors de cette soirée. Mais nous ne serons sans doute pas en mesure de démasquer la

supercherie. Je n'ai aucune idée de la façon dont il faut s'y prendre pour mettre à jour l'imposture. Et la jeune Millicent sera encore plus persuadée d'être en contact avec ses parents décédés.

Nous arrivons en vue d'une élégante bâtisse en pierres grises devant laquelle stationne un fiacre.

— Nous avons un peu d'avance, j'espère que cela ne posera pas de problème à notre hôtesse, dit Lisbeth.

Tandis que nous descendons de la calèche, une femme d'une quarantaine d'années, excessivement fardée apparaît sur le perron. Elle est vêtue d'une robe dont la coupe met en avant de façon inconvenante ses formes et notamment la rondeur de ses seins.

— C'est Lady Hazel, me souffle Lisbeth en affichant un sourire crispé.

Une Lady qui se farde et s'habille comme une fille, voilà qui me semble bien improbable.

— Vous voilà mes amies ! dit-elle en se dirigeant vers nous. C'est un véritable plaisir de vous accueillir ma chère Miss Crawford ! Savez-vous que vous comptez bon nombre de mes amies parmi vos clientes ? Comme vous êtes un peu en avance, je vous invite à prendre quelques rafraîchissements sur la terrasse. Je vais vous faire découvrir un vin sucré et rafraîchissant offert par l'une de mes clientes, vous allez adorer. Suivez-moi, mesdames.

Un dernier regard vers le bois, mais je ne distingue toujours aucune trace de mes amis.

CHAPITRE 29

- Hazel -
2 juillet après-midi

Ne rien laisser au hasard. Jamais. Encore plus lorsqu'il s'agit d'une deuxième ou troisième séance. La personne connaît déjà le global des lieux, elle va donc s'attacher à observer les détails. L'idéal consiste même à la déstabiliser en changeant des choses. Les tentures, l'emplacement des bougies, etc. En bref, lui faire perdre ses repères. Et d'ailleurs, pour ce qui en est de faire perdre les repères aux gens, j'ai mes petits secrets...

Pour l'heure, je sors tout le matériel nécessaire, toujours précieusement rangé dans un coffret en bois de santal, ramené des Indes. J'adore ce pays, sans y être pourtant jamais allée. J'ai même pu entendre sur un gramophone la pièce musicale de J-P Rameau, *Les Indes Galantes,* qui a mon sens n'a rien à voir avec la musique de ce pays...

Les bougies sont disposées un peu partout. De facture sombre et parfois disposées dans des lanternes aux formes de préférence alambiquées.

Je demande à mon majordome de se faire aider du jardinier pour déplacer les meubles principaux, et je change certains tableaux contre d'autres, qui sont d'ordinaire dans les chambres ou les couloirs.

Je ferai apporter au dernier moment un pain de glace, que nous placerons près de la fenêtre, afin de créer un courant d'air froid. C'est toujours du meilleur effet. L'encens d'église, entêtant à souhait, complète en général parfaitement bien l'ambiance.

Voilà, tout est prêt, et je suis moi-même apprêtée et fardée, prête à recevoir nos invitées. Je préfère ce terme à celui de *clientes*.

Daniela sait ce qu'elle doit faire et je lui fais à ce titre entièrement confiance.

Le majordome sait à quel moment il doit déposer le pain de glace.

Chacun a son rôle bien en mains. Seul Eliot m'inquiète un peu. Il est terriblement agacé par la présence de Miss Crawford et prêt à tout pour éviter les ennuis s'ils semblent se profiler. Le souvenir de ses mains et de sa bouche sur ma peau a certes le don de me mettre dans un état de désir et d'envie, mais je dois aussi penser à ne pas le laisser nous mettre en situation difficile.

Son appareil photographique est en place, ne contenant aucune plaque, bien évidemment. Seule la lumière aveuglante du filament de

magnésium qui s'enflamme apportera la *preuve* qu'un cliché vient d'être fait. Il ne restera plus à Eliot qu'à présenter la plaque qu'il a préparée et à partir de laquelle il développera la photographie.

Comme à son habitude, il s'est grimé à la perfection. Je ne sais pas d'où il tient cette facilité à se déguiser ainsi. Mais lorsque je le regarde camper un personnage ou un autre, j'ai toujours l'impression qu'il a pris des cours de comédie.

D'ailleurs, qui est-il exactement, je n'en sais fichtre rien ! Tout comme il ne sait pas non plus qui je suis réellement. Mais après tout, n'est-ce pas cela la vie en société ? Les faux semblants, donner à croire, se montrer tel qu'on voudrait être vu...

Oh ! La pendule vient de sonner, m'indiquant que mes hôtes ne vont pas tarder. Il me faut encore préparer les boissons.

Tout d'abord, un thé bien chaud pour celles qui n'envisagent pas de boire autre chose un soir de spiritisme. Thé au gingembre, le goût fort de celui-ci étant parfait pour masquer la bonne dose de *laudanum*[17] que j'ajoute au breuvage.

Ensuite, une boisson fraîche et sucrée. De l'eau glacée et un sirop de menthe. De quoi couvrir le parfum du *Cordial de Godfrey*[18] que je verse généreusement dans la carafe.

Ce sont là mes deux ingrédients secrets qui garantissent, lorsque cela s'avère nécessaire, une gaieté exagérée chez ceux qui les ingurgitent, souvent accompagnée d'une excentricité qui est la bienvenue et de visions étonnantes.

Et puis, que diantre, voilà bien des produits tout à fait inoffensifs. Les médecins ne les prescrivent-ils pas pour soigner toutes sortes de maux, y compris chez les enfants et les nourrissons[19] ?

J'adore ces moments de solitude, où je prépare tout ce qu'il faut pour une séance réussie. Cela me permet de me plonger dans l'ambiance de la soirée et de m'imprégner du personnage que je vais devoir jouer.

Pour terminer, je vais ouvrir les portes de mon armoire japonaise, aux dessins incrustés de nacre et d'ivoire. J'adore ce meuble, que mon époux avait rapporté du bout du monde, alors que je ne le connaissais pas encore.

Je sors de là la magnifique planche Oui-Ja que j'ai pu trouver chez un marchand d'objets insolites, dont la boutique se trouve en plein Londres, dans ce quartier mal famé guère éloigné de la Tamise. Whitechapel est un lieu tout à fait extraordinaire, où l'on trouve avec une grande facilité les objets les plus incroyables et où personne ne vous demande ce que vous voulez en faire !

Je dois avouer que j'aime flâner dans les rues et les ruelles de ce quartier. Je suis fascinée par son ambiance, mélange de menace

omniprésente, de laisser-aller, de déchéance humaine, d'âmes prêtes à se vendre pour un repas convenable, mais aussi d'espoirs – toujours déçus – et de jalousie envers ceux qui sont mieux lotis.

Un lieu que je connais bien, pour y être née et y avoir passé les premières années de ma vie. Lieu dont je suis sortie et que pour rien au monde je ne rejoindrai pour y vivre. Plutôt mourir !

Alors, j'aime revenir là et me complaire dans l'observation de toutes ces petites gens, êtres inutiles qui ne me comptent plus dans leurs rangs. Je les hais, peut-être plus que quiconque, parce que j'en ai fait partie à époque lointaine, si lointaine...

Mais laissons là ces pensées qui m'écartent de mon but d'aujourd'hui.

Je regarde avec plaisir ma planche Oui-Ja et qui aurait appartenu à un médium russe officiant auprès du Tsar lui-même et de sa famille.

Finch m'a fait remarquer que dans ce cas, les lettres auraient été celles de l'alphabet cyrillique. Peut-être a-t-il raison, je ne sais pas...

CHAPITRE 30

- Professeur Elmett Goodheart -
2 juillet en soirée

Alors que nous devrions déjà être en chemin, Aloysius et Lewis sont toujours dans le bureau.

— Aloysius ! Il faudrait vous presser, j'ai peur que nous ne soyons très en retard si nous ne partons pas dans l'instant.

— N'ayez crainte mon cher Professeur. Juste quelques vérifications et nous partons.

— Mais qu'emportez-vous là ?

Il se retourne vers moi et exhibe un engin étonnant. Je le regarde bouche bée, ne sachant que dire devant l'appareil bizarre qu'il tient dans les mains. À première vue, cela ressemble à un gros pistolet. Mais le barillet est très massif, et contient des tiges en métal. Le corps de cet instrument est épais, avec une sorte de manette à tourner, fixée sur la crosse.

— Je vous présente ma dernière création, Professeur. Je l'ai appelée *le propulseur d'électricité* ! dit-il avec fierté.

— *Le propulseur d'électricité* ?

Je retrouve bien là mon ancien élève, dont les idées et les créations ont fait ma joie, mais m'ont souvent inquiété pendant ces années passées avec lui. Beaucoup ont été un échec, et n'ont pas fonctionné comme Aloysius l'avait imaginé, mais il était primordial d'encourager son imagination débordante.

— Je suis très curieux de savoir comment fonctionne votre nouvelle création, mais je crains que nous ne soyons en retard. Pourriez-vous m'expliquer cela quand nous serons en route ?

— Avec plaisir mon cher Professeur.

Nous partons enfin, et installés à l'arrière de la calèche, j'en profite pour découvrir le fameux *propulseur d'électricité* de mon jeune ami.

— Voyez-vous, Professeur, je me suis inspiré des travaux d'Edison sur l'électricité, et je me suis dit que cela pourrait être une arme intéressante pour le maintien de l'ordre.

— Mais cela n'est-il pas dangereux pour le quidam ? L'électricité peut être mortelle, nous le constatons chaque jour.

— C'est une question de puissance Professeur. Dans ce prototype, ces fléchettes que vous voyez là sont reliées par un câble en fer. Dans la crosse, j'ai disposé un aimant…

Je soulève le propulseur qui est assez lourd, et je le rends à son inventeur

— Les fléchettes sont chargées d'électricité que je crée grâce à ce moulinet que je dois tourner quelque temps…

Joignant le geste à la parole, Aloysius me détaille le fonctionnement de son invention, totalement révolutionnaire.

— Êtes-vous sûr que cela fonctionne ?

— Lewis et moi l'avons testé à plusieurs reprises.

— Sur vous-même ?

— Non Professeur ! dit-il en riant. Ma conscience professionnelle ne me pousse pas encore jusque-là. Non, nous sommes sortis dans ces quartiers qu'il vaut mieux éviter quand on est un gentleman. Nous l'avons testé sur un homme qui malmenait une prostituée, puis une autre fois sur l'agresseur d'un gentleman. Nos deux victimes ont été un peu sonnées, mais se sont très bien remises.

— Votre panel est beaucoup trop restreint pour valider le fait que cet engin ne soit pas mortel, mais cela fera l'affaire face à ce gredin de Finch.

— Malheureusement, nous devrons nous trouver suffisamment près de notre cible pour pouvoir le toucher. Impossible de rester dissimulé pour l'atteindre.

— Le principal est de le neutraliser mon jeune ami. Votre invention est remarquable ! Je serais déçu si nous ne pouvions l'utiliser ce soir.

Nous voilà partis à rire alors que nous sommes en route pour une expédition potentiellement dangereuse.

— Nous avons pris aussi ces jumelles, professeur.

— Je vais finir par croire que ce genre de sortie vous est familière !

Ce soir, je suis bien décidé à accompagner mes jeunes amis, mais je ne pourrai pas suivre le rythme de leur course pour atteindre le relais de chasse. Nous convenons que je les rejoindrai à mon rythme, en prenant bien soin de ne pas me faire repérer en arrivant.

Nous approchons enfin de l'endroit où nous avions laissé notre calèche la première fois. La tension devient palpable, et les deux jeunes gens partent en courant dans le sous-bois.

Je les suis d'un pas moins rapide, le visage sage et sérieux de Minnie Crawford dans la tête. Je tente de me raisonner pour me convaincre que ma chère amie ne risque rien, malgré la présence de ce Finch. Mais je ne peux m'empêcher de sentir une vague d'angoisse m'envahir, au point de me mettre moi aussi à courir le long de ce chemin.

J'arrive finalement, essoufflé et les pieds douloureux, non loin du relais de chasse. Mes amis sont invisibles, probablement déjà entrés dans la maison. Je m'approche rapidement en me courbant, et je fais le tour de la propriété. J'arrive bientôt sur une terrasse, qui semble avoir reçu des invités. Sur une table en bois, il reste trois verres, dont l'un n'a pas été entièrement bu, ainsi qu'une bouteille à moitié vide et

quelques canapés au concombre, couverts de fourmis. Je m'approche et renifle le contenu du verre. Une odeur sucrée écœurante, et une trace de rouge à lèvres. Il me semble reconnaitre la teinte que Minnie portait ce midi, et mon cœur s'emballe.

Une guêpe se pose quelques secondes sur le bord du verre, pour boire le liquide sucré. Elle reprend son vol et s'effondre sur la table…

Intrigué, je porte à nouveau le verre à mon nez, sans déceler d'odeur singulière. Je me sens toutefois inquiet : que contient ce breuvage, qui assomme, voire tue une guêpe qui vient de le goûter ?

CHAPITRE 31

- Aloysius Sinclair -
2 juillet soir

Nous arrivons enfin à l'endroit où nous avions laissé la calèche il y a deux jours. Je consulte ma montre gousset, il est presque vingt et une heures, Millie doit déjà être chez cette Hazel Price, et cela me met dans une colère froide. Je ne supporte pas que l'on puisse profiter du chagrin et de la détresse d'une femme aussi fragile et adorable.

Les informations que nous a transmises Lewis cet après-midi ont fini de me convaincre, je ne laisserai pas ma chère Millie aux mains de ces escrocs, dont la dangerosité n'est plus à prouver.

Ce soir, nous allons les démasquer, et leur faire avouer la vérité. Par la force s'il le faut !

Je sais que les victimes de ces femmes ne se vanteront jamais d'avoir été abusées, peut-être n'en ont-elles même pas conscience. Mais il est nécessaire de mettre un terme à leurs agissements, et au plus vite.

Nous laissons le Professeur nous suivre de loin, et fonçons, Lewis et moi, à travers bois pour rejoindre le relais de chasse.

Nous arrivons rapidement à l'orée du bois, et attendons de ne plus distinguer de mouvement à travers les fenêtres de la maison pour traverser le parc et nous approcher.

Une des portes-fenêtres du salon est encore entrouverte, nous entrons sans faire de bruit.

Lewis pose le sac qui contient mon prototype de *propulseur d'électricité* qu'il me tend, ainsi qu'un cornet acoustique qui nous permettra d'écouter à travers les murs.

Sans un mot, nous reprenons le chemin que nous avions emprunté la veille, sans rencontrer âme qui vive.

Je lève une main pour stopper Lewis qui me suit, et lui fais signe de tendre l'oreille. Il me semble distinguer des voix étouffées, un brouhaha de voix féminines, mais je ne parviens pas à savoir d'où elles proviennent.

Lewis me tape sur l'épaule, me faisant sursauter. Le doigt sur ma bouche pour m'intimer de me taire, il m'indique une porte derrière nous, dissimulée par une lourde tenture rouge.

— Les bruits viennent de là ! me chuchote-t-il.

Je l'interroge du regard, il me semble impossible d'entrer dans la pièce où Hazel Price et Daniela doivent conduire leur simulacre de séance de spiritisme.

— La pièce à côté… me chuchote encore Lewis. On pourrait écouter avec le cornet !

— Il y a une porte de chaque côté !

Alors que nous hésitons encore sur le choix de la porte, nous entendons une voix d'homme en haut de l'escalier, qui ricane et commence à descendre au rez-de-chaussée.

— Tu as de la chance que je n'ai pas le temps de m'occuper de toi ! dit Finch. Allez, retourne à la cuisine avant que les deux rombières n'aient fini leur séance.

— Tu pourrais m'y rejoindre avant de partir, minaude une voix de femme.

Ne sachant où nous cacher, nous retournons précipitamment sur nos pas et entrons dans le salon dont nous gardons la porte entrouverte.

Finch passe devant nous et entre dans la pièce qui jouxte la salle où sont Hazel Price et Daniela.

— Cela règle tout, chuchote Lewis derrière moi. On ira dans l'autre pièce.

Nous traversons le couloir à pas de loup, et entrons dans une pièce sombre, sans fenêtre. Hormis quelques chaises, il n'y avait aucun autre meuble. Un tableau recouvert d'un drap blanc est encore accroché au mur.

Nous nous approchons de ce mur, pour coller le cornet acoustique et entendre ce qu'il se passe dans la pièce adjacente.

Les voix sont très distinctes, je reconnais celle de Miss Crawford qui semble parler à Millie, pour lui demander de garder la tête froide.

Lewis colle son oreille contre le mur, et soulève distraitement le drap pour voir le tableau sans doute. Il tire d'un coup sec pour faire tomber le linge et me donne un coup de coude violent.

— Aïe ! chuchoté-je en lui rendant son coup.

— Regardez ! Ce n'est pas un tableau, mais un miroir sans tain ! murmure-t-il.

Nous découvrons alors la pièce où se déroule la séance de spiritisme. La scène est très sombre, la pièce n'est en effet éclairée que par des bougies. De nombreuses bougies. Installées autour d'une table, les cinq femmes semblent très concentrées, chacune ayant une main posée sur un objet en bois qui bouge dans tous les sens.

— Votre mère est très inquiète pour vous, Millie, dit celle qui doit être Daniela, la spirite. Elle rejette la tête en arrière et gémit.

— Que se passe-t-il, Daniela ? dit celle qui doit être Hazel Price.

— Cet homme est mauvais, mauvais pour vous, c'est ce qu'elle pense.

Miss Crawford secoue la tête étrangement, comme pour se sortir d'un mauvais rêve.

— Nous ne sommes pas sûres, Millie, souffle-t-elle.

Hazel Price ouvre alors les yeux qu'elle avait fermés et foudroie Miss Crawford du regard.

Soudain, Millie se met à pleurer.

— C'est ma mère, je sens que c'est elle, sanglote-t-elle. Je sens son parfum…

Hazel a alors un sourire mauvais.

— La mémoire olfactive est puissante, et c'est souvent par celle-là que nos morts se rappellent à nous. Votre mère a souhaité que vous puissiez l'identifier par ce moyen. N'ayez pas peur de vos sentiments, Millie.

Miss Crawford s'agite encore sur son siège.

— Tout cela n'est pas normal, nous sommes trop faibles, Millie, Lisbeth, nous sommes trop faibles…

Que veut-elle dire ? Hazel semble s'agacer elle aussi, elle jette un regard à Daniela qui hoche la tête. Elles font alors un signe que personne ne voit, car Lisbeth, Minnie et Millie ont les yeux fermés et dodelinent doucement en un balancement étrange. Pourquoi se comportent-elles ainsi ?

Lewis et moi échangeons un regard inquiet. Tout cela ne nous paraît pas normal.

Soudain, la table semble se soulever et retomber lourdement.

— Les entités ne sont pas contentes, il y a ici un esprit mauvais, qui dénigre et cherche à embrouiller la séance. Miss Crawford, je crains que ce ne soit vous, dit Hazel avec un air faussement contrit. Si votre attitude reste négative, il vous faudra sortir, Miss Crawford.

Millie pleure encore doucement, et cela me déchire le cœur, je sens une colère noire m'envahir. Ces femmes sont des monstres et j'ai bien envie d'intervenir maintenant pour faire cesser cette séance. Voir ma chère Millie en proie à une telle peine m'est insupportable.

— Qu'est-ce qu'on fait, Monsieur ? chuchote Lewis.

Je garde le silence, ne sachant pas si une intervention serait appréciée de Millie. Elle semble croire que ce qu'elle ressent révèle la présence de ses parents près d'elle. Si nous entrons dans cette pièce, elle serait bien capable de nous chasser et de prendre la défense de ces deux imposteurs.

— Attendons encore un peu, pour voir ce qu'il va se passer.

Le cœur gros, j'observe le chagrin de Millie, sans pouvoir la prendre dans mes bras, pour la consoler et la protéger de cette cruelle mascarade.

— Je sens une nouvelle présence ! s'exclame soudain Daniela. Gardez le contact avec vos mains, j'ai besoin de votre énergie ! Restez concentrées, et fermez les yeux, pour ressentir davantage les ondes qui vont nous traverser !

La spirite rejette la tête en arrière une nouvelle fois, mais garde

quant à elle les yeux bien ouverts. Elle échange un regard avec Hazel et hoche doucement la tête.

— Je sens de nouveau comme des gouttes d'eau ! s'écrie Millie en relevant soudain la tête.

— C'est probablement en rapport avec le dernier voyage de vos parents, dit la spirite. Restez concentrée.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Regardez ! chuchote Lewis. Sur le mur en face de nous, le rideau a bougé, et il y a une trappe derrière. L'eau a été projetée par cette ouverture, j'en suis sûr !

— Tu as raison, et c'est ce Finch qui est à l'œuvre. Viens, nous allons arrêter cette mascarade.

CHAPITRE 32

- Professeur Elmett Goodheart -
2 juillet soir

Il est évident que Miss Crawford et ses amies ont été droguées. Je me sens inquiet, mais surtout très en colère ! Savoir ma chère Minnie entre les mains de cette équipe d'escrocs m'est insupportable. Je ne peux rester là sans rien faire, à attendre que Aloysius et Lewis aient trouvé de quoi confondre ces voyous.

Je m'approche de la maison, et découvre qu'une porte-fenêtre est entrouverte. Je sens mon cœur battre plus fort, jamais je ne me suis retrouvé dans la situation de pénétrer par effraction quelque part. J'entre en prenant mille précautions, et découvre un salon plongé dans une semi-obscurité. La maison est silencieuse, je m'approche de la porte de ce salon, qui s'ouvre sur un couloir, tout aussi sombre et silencieux. Trois portes jalonnent ce couloir, et dans le fond, un escalier qui mène à l'étage supérieur. Il me semble probable que la séance de spiritisme se déroule dans une des pièces du rez-de-chaussée, mais laquelle ?

Je me décide à sortir pour aller écouter aux portes, dans l'espoir de trouver celle derrière laquelle se trouve ma chère Minnie.

Je commence par la porte proche de l'escalier, et alors que je colle mon oreille contre le bois, elle s'ouvre et je me retrouve face à Aloysius ! Nous retenons tous les deux un cri de surprise et il me fait entrer dans la pièce sombre où se trouve aussi Lewis.

— Mais que faites-vous ici, Professeur ? chuchote-t-il en m'attirant dans le centre de la pièce. Vous deviez nous attendre à l'extérieur !

Il referme doucement la porte derrière moi, nous plongeant dans une obscurité totale.

Je découvre, effaré, un miroir sans tain, au travers duquel nous pouvons voir et entendre nos amies.

— C'est donc ainsi que cela se passe ! Il y a un autre miroir face à nous, de l'autre côté de la pièce. Cette salle où la séance a lieu peut être observée de ces deux côtés… Très ingénieux ces miroirs sans tain.

Aloysius me fait signe de parler très doucement, afin de ne pas être entendu de la pièce voisine.

— Pourquoi êtes-vous entré, Professeur ?

— J'ai découvert que ces dames ont sans aucun doute été droguées, dis-je à voix basse en me penchant vers lui.

— Quoi ? Droguées ?

— Oui, il devait y avoir une drogue dans le verre de sirop que cette

horrible Price leur a servi.

Lewis nous intime alors d'un geste brusque de la main, de baisser encore d'un ton.

— Miss Crawford a en effet dit qu'elle se sentait faible… Ce doit être à cause de cette drogue. Professeur, Finch est dans la première pièce, lui aussi observe la séance à travers un miroir sans tain. C'est lui qui est derrière tous ces phénomènes qui émeuvent et troublent tant Millie. Il faut que nous le démasquions.

— Eh bien, allons-y mon ami ! Plus nous attendons, plus elles seront convaincues par tout ce cirque.

Nous ouvrons alors doucement la porte pour sortir.

— Attendez, Monsieur ! chuchote Lewis. N'oubliez pas que la manivelle du *propulseur d'électricité* est assez bruyante. Si vous chargez l'appareil dans le couloir, Finch va nous entendre, et adieu l'effet de surprise.

— En ce cas, Aloysius, allez donc jouer avec cette manivelle dans le salon, nous serons, Lewis et moi, devant la porte pour…

Soudain, des exclamations retentissent dans la pièce où sont nos amies.

— Regardez, Monsieur ! C'est un fantôme !

— Ne soyez pas si crédule, Lewis, ça n'est qu'une projection qui vient sans doute de la pièce où s'amuse ce gredin de Finch ! Il faut intervenir maintenant ! Aloysius, dépêchez-vous de mettre en état de fonctionner votre prototype, si Finch est armé, il nous sera plus que nécessaire !

Nous nous précipitons dans le couloir sombre tandis que les exclamations de surprise et peut-être de peur s'échappent encore à travers le miroir sans tain.

Aloysius s'engouffre dans le salon, tandis que nous attendons avec impatience devant la porte de la pièce où est enfermé Finch.

Des cris plus stridents retentissent alors, il n'est plus temps de rester là à ne rien faire, je dois arrêter ce sale type !

Sans attendre Aloysius que j'entends au loin, j'ouvre brusquement la porte.

Finch surpris, lâche la lampe qu'il tient devant lui, plongeant la pièce dans l'obscurité.

— Ne bougez pas, Finch ! Cette mascarade est finie !

Je crie pour me donner du courage, anxieux de ne plus voir notre adversaire.

Un coup s'abat sur mon épaule, m'arrachant un cri de douleur, je me sens projeté sur le côté. Finch parvient à sortir de la pièce, mais Lewis s'élance et le frappe violemment au visage. Alors qu'il se relève, Finch sort alors une arme de son gilet et tire sur Lewis qui se jette à terre, manquant d'être touché.

— Mon Dieu ! Que se passe-t-il ? s'exclame Millie qui surgit dans le couloir.

Je me place alors devant elle, afin de la protéger, et je distingue Aloysius sortant du salon derrière Finch. Il tient à bout de bras son prototype et appuie sur un bouton qui projette deux fléchettes qui viennent se ficher dans le dos de notre agresseur.

Poussant un cri terrible, Finch s'écroule à genou, lâchant son arme que Lewis récupère aussitôt.

Pris de soubresauts, le gredin s'agite encore alors qu'il est allongé sur le sol.

— Ne le touchez surtout pas ! crie Aloysius. Il s'approche et tire de son sac deux gants épais qu'il enfile avant de retirer les fléchettes accrochées à la veste de Finch.

— Votre *propulseur* n'est pas encore tout à fait au point, mon jeune ami, dis-je en souriant.

— Ce gredin n'est pas mort, c'est déjà ça. Je vais devoir ajuster la puissance de mon appareil. Professeur, prenez garde de ne pas prendre un coup d'électricité.

Nous échangeons un sourire avant de nous relever et de nous tourner vers nos amies, qui nous observent, effrayées et ébahies.

Je m'approche de Minnie, dont le visage pâle reflète l'immense tension qu'elle a dû ressentir. Je prends doucement ses mains glacées entre les miennes avant qu'elle ne s'effondre dans mes bras. Je la tiens alors contre moi, ému et heureux.

Daniela et Hazel Price se tiennent en retrait, le visage fermé.

— Mais qui êtes-vous donc ? lance Daniela en tenant son châle serré autour d'elle.

— John ! hurle Hazel, pour appeler sans doute un de ses domestiques.

Un homme d'une cinquantaine d'années descend lentement l'escalier, visiblement effrayé par le coup de feu et les cris.

— Vous êtes entrés tous les trois chez moi sans y être autorisés, siffle Hazel le regard mauvais. Et vous avez sauvagement agressé mon majordome ! Je ne saurais tolérer cette attitude ! Vous ne savez pas qui je suis, il va vous en coûter, vous pouvez me faire confiance ! John, allez chercher la police…

— Mais certainement ! coupe Aloysius en s'approchant de la mégère. Détrompez-vous, nous savons parfaitement qui vous êtes. Nous serons ravis de montrer à la police comment vous manipulez et escroquez vos clientes. Allez, John, et ne perdez pas une minute !

Le majordome regarde Hazel, effaré, ne sachant que faire. Sa maîtresse, les joues rouges de colère, recule lentement.

— Sortez de chez moi ! hurle-t-elle soudain.

Aloysius se penche vers elle pour la saluer, un sourire moqueur aux lèvres.

— Comme il vous plaira…*Lady*.

CHAPITRE 33

- Eliot Finch -
3 juillet

J'ai repris connaissance chez Hazel, après ce... choc ! Tout mon corps s'en souvient encore. J'ai des nom d'un chien de courbatures partout ! C'était quoi ce truc ? Après, j'ai de nouveau perdu connaissance, et mon réveil définitif s'est fait ici, dans ce cachot puant et inconfortable au possible !

Malheureusement, je crois bien que je suis cuit ! C'est le super intendant lui-même qui m'a interrogé et m'a énoncé tous les faits qui me sont reprochés. Quelle liste ! En d'autres circonstances, j'aurais pu en être fier. Mais coincé ici en compagnie des puces et des rats, sans parler des compagnons de cellule : tous de parfaits représentants de la fange de la société !

Quel entretien surréaliste, j'avais l'impression qu'on parlait d'une autre personne que moi. Et pourtant, on avait bien commencé par l'énoncé de mon identité.

— Vous êtes bien monsieur Finch Eliot ?

— Oui.

— Né le douze du mois de mars 1840, à Cambridge ?

— Tout à fait.

— Je vois que vous avez arrêté de fréquenter l'école très jeune et que vous avez alors cumulé les petits métiers, pour subvenir aux besoins de votre mère.

— Pouvons-nous écourter ma biographie ?

— C'est possible, oui. Je comprends que vous ne soyez pas désireux de vous remémorer cette époque. Vous avez appris l'art de la photographie sur le tas, en compagnie d'un photographe émérite, qui a su aussi vous montrer comment utiliser cette technique pour produire de *faux clichés*. C'est bien cela ?

— Oui oui. Promis, dès que vous faites une erreur, je vous arrête. Si on peut dire...

L'homme m'avait alors regardé, étonné.

— L'humour, je crois que c'est tout ce qu'il me reste, avais-je alors dit.

— J'en ai bien peur, effectivement. Continuons. Comment vous est venue l'idée d'utiliser vos compétences dans le domaine du spiritisme ?

— Ma rencontre avec madame Price. J'ai reconnu en elle une femme qui tapinait non loin de chez moi, quand j'étais môme. J'ai menacé de

donner à son mari, avec qui elle vivait encore, pas mal de détails sur sa vie d'avant, sauf si elle me payait grassement. Et finalement, de fil en aiguille, nous avons réalisé que nous pourrions monter une petite affaire ensemble. Et voilà !

— Une relation qui reposait donc sur la confiance mutuelle, si je comprends bien ?

— Plutôt sur une défiance mutuelle.

— C'était de l'humour, monsieur Finch.

Ah ! Intéressant personnage, dommage qu'il se gâche au sein de la police...

Et la *conversation* s'était poursuivie.

— Je vais maintenant vous énoncer la liste des faits qui vous sont reprochés.

— Je suis tout ouïe !

— Nous avons donc : escroquerie...

— Eh ! Mais je suis un vrai photographe !

— Avec un tarif horaire un peu élevé. Toujours est-il que vous fournissez des clichés qui ont été trafiqués et ne reflètent pas la réalité.

— Ah ça, c'est de l'art, mon cher monsieur.

L'homme m'avait regardé, manifestement las de mes interruptions.

— Je vous rappelle tout d'abord que je ne suis pas un juge, donc votre mode de défense ne me concerne pas. Maintenant : avisez-vous de m'interrompre encore une fois et je vous fais bâillonner.

Je levai les mains en signe de reddition.

— Je disais donc : escroquerie, manipulation de personnes fragilisées, extorsion de fonds, proxénétisme, chantage, menaces de mort, encouragement à l'adultère.

Il leva son regard vers moi.

— Aurais-je oublié quelque chose ?

— Si on rajoute *insulte à policier dans l'exercice de ses fonctions*, ça risque d'alourdir ma peine ?

— Cela me semble difficile de l'alourdir.

— Alors, allez-y, vous pouvez rajouter ça sur la liste. Comme ça, en cas de besoin, je pourrai en user à ma guise.

— Je suis désolé, nous ne pouvons pas mettre au dossier des charges par anticipation.

— Abruti ! Crétin ! Paltoquet ! Enfant de putain ! Ça vous suffit ?

— Je pense, oui.

Il prit sa plume et griffonna quelques mots sur la feuille qui se trouvait devant lui.

— Bien, maintenant, trêve de plaisanterie. Je tiens à vous signaler que votre complice, le policeman Mc Gregor, qui avait pu s'introduire chez maître Bellamy s'est montré très volubile. Il nous a expliqué la

raison de ses *emprunts* dans l'étude de ce dernier. Et il a pu aussi vous identifier, et signer ses aveux, où il détaille votre rôle.

— Quand m'a-t-il identifié ? Je ne me souviens de rien.

— Vous étiez inconscient.

— C'est légal ?

Il m'avait alors fusillé du regard.

— Et il nous a également dit comment il était rémunéré.

Il me regarda de nouveau.

— Vous n'étiez pas très généreux avec lui !

Il se pencha vers ses feuillets.

— Monsieur Finch, je peux par contre vous encourager à m'en dire un peu plus sur le rôle de vos complices. Surtout pour madame Price, car elle est accessible. La personne surnommée Daniela nous a échappé, inutile de la charger, cela n'allègera pas votre peine. Mais des informations la concernant pourraient doter le juge d'une certaine dose de clémence.

— Par quoi dois-je commencer ?

— L'identité de Daniela, peut-être ?

— Alors là, je n'en ai aucune idée ! Hazel sera plus à même de vous en parler.

— Et madame Price, justement ?

— Eh bien, pour ses origines...

— Nous les connaissons. Parlez-nous de sa façon de contacter ses victimes.

— Ces dames de la Haute ?

— Ne jouez pas au plus malin, monsieur Finch !

— C'est simple, elle avait amorcé son carnet d'adresses grâce à deux personnes et ensuite les nouvelles clientes en apportaient d'autres, et ainsi de suite. Nous avions même du mal à fournir un nombre de séances suffisant.

— Il semblerait qu'elle ait fait usage de produits permettant de mettre ses clientes dans un état second.

— C'est vrai. Mais ces produits sont en vente chez tous les apothicaires, sans aucune contrainte.

— Je vous l'accorde. Mais les clientes de la dame Price étaient-elles informées de ce qu'elles buvaient ?

— Pas le moins du monde ! Elles auraient refusé.

— Et vous trouvez cela tout à fait acceptable ?

— C'est bien anodin. On en donne même aux enfants.

— Certes, mais il s'agissait là de personnes pouvant donner leur avis. Donc, je réitère : avaient-elles donné leur accord ?

— Non.

— Je vous remercie. Maintenant, pouvez-vous me dire la nature du lien de cette femme avec la dénommée Daniela ?

— Elle la considérait comme sa fille. Pitoyable... Elle avait perdu un bébé du nom de Danielle. Je vous le dis, tout à fait pitoyable.

— Et vous ? Votre rôle ?

— Moi ? Trois casquettes ! Et portées avec *brio* ! Tout d'abord, je jouais le détective, pour obtenir des informations sur les personnes qui rejoignaient les séances de ces dames. Solvabilité, entourage, fragilités... Je connais même le parfum qu'elles portaient ! Je vous dégoûte, hein ?

— Ce que je pense ou ressens à votre sujet n'a pas sa place là-dedans.

— Ensuite, donc, j'étais photographe. Un bon technicien. Pour les clichés d'*esprits*, il s'agissait d'un travail purement chimique. Mais cela me permettait aussi de projeter les images de certaines plaques à travers les miroirs sans tain. L'image se dessinait sur la fumée des encens et aboutissait à cette illusion de fantôme.

— Content de vous, j'imagine ?

— Disons plutôt assez fier de la qualité de mes mises en scène. Et d'ailleurs, j'étais aussi machiniste !

— Machiniste ?

— Oui, comme au théâtre. Par exemple, les pains de glace permettaient de diffuser un courant d'air froid, mais aussi de projeter des gouttelettes d'eau vers les invitées, grâce ces mêmes courants d'air. La goutte qui bouge sur la planche Oui-Ja, un bon aimant fait l'affaire. Pour ce qui est des bougies qui s'allument *spontanément*, c'est encore plus impressionnant, il suffit de...

— Je vous fais grâce des explications techniques, monsieur Finch. Je pense avoir compris le principe.

— Ça va se passer comment pour moi ?

— Pour l'heure, vous allez signer vos aveux.

Il m'avait tendu les feuilles qu'il avait noircies au cours de notre conversation. Je les paraphai sans rechigner.

— Après quoi, dit-il, vous serez accompagné par des policemen à la prison de Londres.

— Newgate ?

— Pourquoi ? Vous aviez une autre préférence ?

— Oh ! Je ne savais pas que...

L'homme s'était penché vers moi.

— Monsieur Finch, au risque de vous décevoir, c'était de nouveau de l'humour. Je vais vous avouer une chose. J'avais envie de me moquer un peu de vous. Car même si ce que je pense ou ressens n'a guère d'importance, je voue une haine farouche aux personnages de votre acabit, qui profitent de la faiblesse des personnes en besoin de réconfort et n'hésitent pas à spolier toutes leurs économies. Et c'est sans doute une des raisons qui m'ont amené à entrer dans le corps de

la police de notre Reine. Et c'est aussi pour cela que je tenais à mener moi-même votre interrogatoire. Considérez Newgate comme votre nouveau chez vous pour les années à venir.

— Vous n'êtes pourtant pas celui qui juge, vous me le disiez plus tôt.

— C'est vrai. Pourtant, sachez que le juge qui s'occupera de vous déteste encore plus que moi les gens comme vous. Voyez-vous, j'avais omis de vous préciser que sa propre sœur a été la victime d'un personnage tel que vous. Il connaît donc parfaitement le désespoir dans lequel ces personnes lésées peuvent se retrouver.

Après cela, des policemen sont venus me chercher et ont entravé mes jambes avec des chaînes, avant de me conduire au fourgon.

Mon Dieu ! Mac Gregor...

— Oh ! Finch ! Mais dis-moi, c'est quoi ces griffures sur ton visage ? T'es salement amoché ! On m'a dit que tu avais été mis KO par un drôle d'engin.

— Sauf que là, ce sont deux panthères qui m'ont attaqué.

— Quoi ?

— Quand j'ai émergé, Hazel s'est jetée à mon cou en m'appelant *mon chéri* et autres douceurs. Du coup, Daniela a compris que je les avais mises toutes les deux dans mon lit. Elles ont commencé à se crêper le chignon, et elles ont fini par s'en prendre à moi. C'est là que j'ai de nouveau perdu connaissance. Et quand je me suis réveillé, j'ai senti leur vengeance sur mon cuir...

— Pffff... C'est comme ça, les bonnes femmes. Ennemies mortelles devant un mâle. Mais prêtes à se mettre d'accord pour le réduire en miettes si elles ont été trompées.

Un policeman philosophe. On aura tout vu...

CHAPITRE 34

- Millicent -
3 juillet

Tante Lisbeth est vraiment adorable. Elle m'a laissée dormir ce matin tout mon soûl. La soirée d'hier m'avait épuisée. Je crois bien que toutes mes réserves d'énergie ont été vidées en quelques heures. Il faut dire que les évènements ont été très riches en révélations, et toutes n'étaient pas positives. En particulier, j'ai enfin compris que les séances de cette Hazel Price étaient une grosse escroquerie, qui s'appuyait sur de faux clichés de fantômes.

Il sera bientôt midi et je me prépare à engloutir un *petit déjeuner enrichi*, que notre cuisinière a pris l'initiative de me préparer.

— Mademoiselle est toute palote ce matin, me dit Felicity. Elle doit prendre des forces avant l'arrivée de ses invités.

— Mes invités ?

— Madame votre tante nous a avertis qu'il y aurait à souper plusieurs personnes, dont certaines arriveraient dès quatorze heures. Elle m'a demandé de vous en faire part.

— Et... qui sont-ils ?

— Il me semble que le jeune monsieur Sinclair doit venir le premier.

— Voyez-vous cela ! Et où se trouve ma tante ?

— Si j'ai bien compris, elle a rendez-vous avec le directeur de l'école de monsieur Arthur. Elle l'a déposé elle-même ce matin en calèche, car il voulait rester une journée de plus à la maison. Le directeur a alors demandé à madame votre tante de revenir pour onze heures trente discuter de ses frasques.

— De ses frasques !

— Oui, il semble que monsieur ait plusieurs fois fait... comment dire... enfin, qu'il s'est permis de sortir de l'école au moment du repas pour ne pas revenir de l'après-midi.

— Il a fait l'école buissonnière ?

— Euh... On dirait bien, oui.

— Mon dieu, mais qu'allons-nous faire de lui ?

— C'est également ce qu'a dit madame votre tante.

Je pense à ma dernière dispute avec lui. Dès qu'il sera de retour ce soir, j'irai lui parler. Nous devons nous réconcilier.

— Felicity, dis-je à notre jeune bonne qui doit avoir mon âge, souvenez-vous de ne jamais vous disputer avec ceux que vous aimez. On ne sait jamais si ce n'est pas la dernière fois qu'on les voit.

Elle ne répond pas et c'est aussi bien.

— Je finis ce délicieux petit déjeuner puis j'irai me préparer à recevoir ces hôtes dont j'ignorais la venue.

— Madame a envoyé des messages tôt ce matin et a attendu les réponses avant de partir.

— En tout cas, remerciez la cuisinière pour moi, Felicity.

Il est déjà treize heures trente lorsque je finis de m'habiller après mes ablutions. La cloche de l'entrée retentit déjà.

— C'est monsieur Sinclair, annonce notre majordome.

— Déjà ?

— En fait, il s'agit de monsieur Alistair Sinclair.

— Oh ! Lui avez-vous dit ma tante est absente ?

— Oui. Mais c'est vous qu'il désire rencontrer.

— Moi ?

— Il m'a dit vouloir parler à mademoiselle Millicent Saint Andrews.

— Ah oui, c'est donc bien moi qu'il veut voir. Il est au salon ?

— Oui, mademoiselle.

Que me veut donc le père d'Al ? Je l'ai à peine croisé au baptême du petit Elijah et son fils et lui semblent entretenir une relation pour le moins compliquée. Je le salue et il me fait un baise-main avant d'entamer la conversation.

— Mademoiselle, comme vous le savez sans doute, je viens de renouer le contact avec mon frère Bannister.

— J'ai cru comprendre, oui.

— Et celui-ci essaie de se poser en intermédiaire entre mon fils Aloysius et moi.

Je reste silencieuse.

— Je comprends, dit-il, vous ne voyez pas en quoi cela vous concerne.

— C'est un peu cela, effectivement.

— Bannister et son épouse m'ont dit que mon fils n'était pas indifférent à votre personne. Et je le comprends.

— Et... donc ?

— Eh bien, voilà, je m'inquiète un peu à propos de ses passions. Le plus lourd que l'air m'effraie, je dois l'avouer.

— Et je vous comprends tout à fait, monsieur.

Voilà qui m'intrigue et en même temps trouve résonance en moi.

— Ah ! Je l'espérais !

Il s'avance vers moi et prend ma main entre les siennes.

— Mademoiselle Saint Andrews. Si par bonheur, il pouvait arriver que mon fils et vous deveniez... proches, pourrais-je espérer trouver en vous une alliée ? En effet, nos relations ont été longtemps inexistantes et sont aujourd'hui bien fragiles. Et surtout, je dois prochainement

repartir en Espagne pour rejoindre mon foyer.

— Oui, il me l'a dit et j'ai cru comprendre que cela ne lui plaît guère.

— Vous comprenez donc que je ne suis pas en mesure pour l'heure de lui faire entendre mon inquiétude et mes arguments.

— Certes.

— Et, vous voyant vous aussi peu encline à l'encourager dans cette voie, pensez-vous que vous pourriez lui faire entendre raison ?

— À mon sens, il n'y a rien de moins sûr.

— Oh ! C'est vrai qu'il est têtu. Comme l'était sa mère. Il lui ressemble tant.

— Et puis, ajouté-je, nous sommes un peu en froid. Notre dernière rencontre a été un peu... conflictuelle.

— Vous m'en voyez désolé ! Mais, avec votre si joli minois, je ne doute pas que vous puissiez le ramener à de meilleures dispositions, dit-il en me souriant.

— Qui vous dit que c'est là ce que je souhaite ?

— Oh ! Vous n'êtes pas aussi attirée par lui qu'il peut l'être par vous ?

— Eh bien, disons que j'ai décidé que je ne savais pas encore !

— Ah... Voilà qui est original.

— Mais, je dois le rencontrer dans moins d'un quart d'heure. Nous serons alors fixés, n'est-ce pas ?

— Un quart d'heure ? Dans ce cas, je vais vous laisser, dit-il en se levant.

Il me salue et va vers la porte, puis s'arrête.

— Puis-je espérer que...

— Ne vous inquiétez pas. Si je décide que votre fils est celui qui peut faire battre mon cœur à la chamade, vous serez le premier averti !

Il rougit jusqu'aux oreilles et part sans rajouter un mot. Cet homme est touchant de maladresse ! Surtout envers son fils.

À peine la porte de l'entrée est-elle refermée, que moins d'une minute plus tard, la cloche résonne de nouveau. Notre majordome vient vers moi.

— Mademoiselle, c'est monsieur...

— Oui, je sais, monsieur Sinclair bis. C'est cela ?

— Oui, mademoiselle.

J'attends Al, debout devant la cheminée.

— Millicent, je suis si heureux que vous acceptiez de me recevoir, dit-il en me baisant la main.

— Je ne suis plus à un Sinclair près !

— C'est donc bien mon père que je viens de voir sortir d'ici ?

— Absolument !

— Et...

— Que voulait-il ? Si je vous le disais, vous seriez furieux.

— Ah...

— Mais vous n'êtes pas venu pour me parler de votre père, non ?

— Effectivement.

Il me regarde.

— Voulez-vous que je vous dise une des choses que j'apprécie tout particulièrement chez vous ?

— Je suis une grande curieuse, Al.

Je vois qu'il a compris que je me moque gentiment de lui.

— J'apprécie entre autres choses que vous ne laissiez pas toujours les hommes mener les conversations à leur guise.

— Et pourtant, vous êtes un homme.

— D'autant plus, dit-il.

— Alors c'est très bien.

— Profitons-nous du jardin ? demande-t-il.

— Oui ! Je m'y sens bien. C'est un lieu propice aux bonnes décisions.

— Avez-vous des décisions à prendre ?

— Cela se peut, oui.

Al me suit en silence et nous nous installons sous mon saule pleureur. Sa fraîcheur est un vrai délice.

— Avez-vous de l'eau à proximité ?

— Sans doute une source, oui. Regardez, nous avons ici une pompe manuelle.

— Voilà qui explique la splendeur de cet arbre.

— Ah ! J'ai compris, la raison de votre venue, c'est donc l'horticulture, c'est cela ?

Il me regarde, puis sourit.

— Vous vous moquez de moi ?

— Juste un peu, dis-je en mimant de mes doigts une minime quantité.

— Et vous avez raison. Je suis bien maladroit. Pourrions-nous avoir du thé ?

Je m'apprête à parler.

— Je vous arrête tout de suite, dit-il en posant son index sur ma bouche. Je ne suis pas venu non plus pour vous faire un cours sur les différents thés et leurs vertus. En fait, je voudrais reprendre une conversation récente, là où nous l'avons laissée.

— Et laquelle, Al ?

— Celle où votre frère Arthur nous a interrompus. Vous voyez de quoi je veux parler ?

— Je crois, oui, dis-je entre deux respirations. Je crois.

Son index, de posé sur ma bouche qu'il était, est descendu entre temps le long de ma mâchoire et suit maintenant la pointe de mon menton, qu'il saisit de toute sa main, attirant ainsi mon visage vers le sien. Et cette fois-ci, nous pouvons enfin échanger un baiser, long et doux, qui devient plus fougueux et s'accompagne vite de caresses qui me mettent en émoi et font naître dans mon ventre des vagues de chaleur qui finissent par me faire manquer d'air. Nous arrêtons là notre baiser et nous dévisageons dans un sourire.

Al se penche à nouveau vers moi et nos lèvres se touchent, prêtes à partager un nouveau baiser. La chaleur dans mon ventre m'assaille à nouveau. Et j'en redemande !

Il faudra vraiment que je tienne Alistair Sinclair au courant de ma décision.

— Eh bien, jeunes gens, que vous voilà bien romantiques !

— Ma Tante !

Je n'ai rien trouvé d'autre à dire.

— Ma nièce, viendrez-vous m'aider à préparer l'arrivée de nos hôtes ?

— Bien sûr, ma Tante.

Je me lève du banc et Al parvient à me glisser à l'oreille une dernière phrase.

— L'intimité est une denrée rare dans cette maison.

J'éclate de rire et je suis ma tante vers l'office, où nous devons donner nos directives.

— Qui attendons-nous, ma Tante ?

— Eh bien, Miss Crawford, le professeur Goodfellow, ce brave Lewis et... eh bien je crois que c'est tout !

— Donc, tous les protagonistes de notre petite séance d'hier soir ?

— C'est cela oui. En bref, tout un tas de gens qui viennent spécialement pour vous déranger dans vos conversations avec Al.

— Oh ! Tante Lisbeth !

— Rassurez-vous, mon enfant, je sais ce que sont l'amour et son expression. Et puis, vous auriez pu faire plus mauvais choix pour partager votre avenir.

— Êtes-vous sûre que ce soit moi qui aie choisi ?

Elle s'arrête et me fait face en m'adressant un large sourire.

— Mais enfin, mon enfant, ce sont toujours les femmes qui choisissent ! Toujours !

CHAPITRE 35

- Arthur -
14 mars 1886

Pari du jour : non, je ne demanderai pas d'aide à un des hommes présents à la cérémonie, pour faire le nœud de ma cravate.

Ce jour est un grand jour et je veux pouvoir le vivre sans demander d'aide. Après la célébration à l'église, Tante Lisbeh m'a rappelé que je devais changer de tenue. J'ai donc défait aussi ma cravate et je ne retrouve pas comment la nouer. C'est d'un agaçant !

Après bien des aléas, Millie et Al ont fini par réussir à trouver un accord, pour se marier en toute sérénité : Al a promis à ma sœur de ne pas m'entraîner dans ses expériences aéronautiques avant ma majorité et en échange, Millie a juré de ne plus se laisser entraîner dans des séances de spiritisme. Je trouve que c'est un bon accord. Même je me sens un peu lésé dans l'affaire !

Et puis, Millie est loin de savoir ce que son époux lui réserve...

Bon, cette cravate est un calvaire ! Je vais aller voir oncle James, il va résoudre mon problème et saura tenir sa langue.

Millie tenait absolument à ce que nous attendions le retour de notre oncle pour convoler. « Il suffit déjà de Père et Mère qui seront absents » avait-elle dit lorsque nous avions dressé la liste des invités.

Oncle James est haut en couleur. Pas aussi imprévisible que l'était Père, mais avec lui non plus on n'a guère le temps de s'ennuyer.

Il a pu avancer son de retour des Indes. Mais à peine était-il arrivé qu'il parlait déjà de repartir sitôt le mariage célébré. Tante Lisbeth lui a alors demandé s'il s'ennuyait auprès d'elle ou si les Indes présentaient des attraits peu avouables qu'il ne voulait pas abandonner ni partager avec son épouse. Il s'en est suivi de sérieuses discussions houleuses.

Et finalement, c'est Al qui a trouvé la solution : puisque je vivrai désormais avec Millie et lui, Tante Lisbeth n'avait plus personne sur qui veiller ici. Elle partira donc vers les Indes avec son mari et celui-ci en est absolument ravi ! Il n'osait le lui proposer, voyant à quel point une simple araignée pouvait effrayer sa femme. Mais c'était sans compter avec l'amour d'une femme pour son mari !

— Arthur ! Mais, dites-moi, mon cher neveu, qu'est-ce donc que cette étrange chose que vous portez autour du cou ?

— C'est censé être une cravate, mon Oncle...

— Ah ! Je vois. Vous semblez avoir besoin d'un guide pour devenir

un parfait gentleman, n'est-ce pas ?

— Oui, mon oncle, si vous pouviez m'aider.

— Venez ici et plaçons-nous devant ce miroir. Je me positionne derrière vous et je vous montre comment faire.

Le résultat est vite là, et magnifique !

— Et voilà, me dit mon oncle, à vous de jouer à présent !

Et il défait tout ce qu'il vient de faire.

— Eh ! Mais enfin...

— C'est comme cela que l'on apprend, jeune homme. Faire et défaire et refaire. Allez-y, je vous guide.

Après deux essais, je parviens enfin à obtenir un résultat acceptable.

— Et voilà, vous aurez appris quelque chose aujourd'hui. Mais n'ayez crainte, jusqu'à votre mariage, vous avez encore le temps de vous entraîner pour atteindre la perfection.

Je me regarde dans le miroir. Je suis assez content de moi, finalement !

— Et si nous allions rejoindre les autres ?

— Absolument, mon oncle !

Tout le monde est là et attend les mariés, qui sont partis se rafraîchir un peu, avant de faire les photographies de rigueur. C'est un certain monsieur Dickens qui s'en charge. Roy m'a promis qu'il me raconterait en détail ce qui le lie à cet homme[20], qui est d'ailleurs bien agréable et semble parfaitement dominer son sujet.

Il semble occuper une place particulière auprès des familles Wentworth et Sinclair, à tel point que ces deux messieurs ont investi récemment dans un bâtiment en plein cœur de Londres, au rez-de-chaussée duquel ils ont installé un magnifique atelier, spacieux et sécurisé, qu'ils louent à ce monsieur Dickens pour une somme ridicule, pas plus élevée que pour son ancien atelier, devenu quasi insalubre et où son matériel n'était pas vraiment protégé.

J'ai hâte d'en savoir plus au sujet de ce monsieur, à qui Al devrait d'ailleurs parler des photographies que l'on peut faire à partir du ciel...

— Jeune Arthur ! Que vous voilà bien élégant !

— Oh ! Professeur Goodheart ! Je suis tellement heureux que Miss Minnie et vous ayez pu revenir de France pour assister au mariage de ma sœur.

— Je n'avais pas intérêt à me montrer réticent à ce sujet. Minnie m'aurait cloué sur place ! Et puis, je me suis laissé dire que vous aviez quelques faiblesses dans vos études en ce qui concerne les matières scientifiques. Depuis que j'ai pris ma retraite de l'enseignement à Oxford, j'ai du temps libre lorsque je viens à Londres. Et je ne peux résister au plaisir de cultiver l'esprit de jeunes gens dont l'intelligence ne fait pas de doute.

— Mais, de qui parlez-vous, Professeur ?

Il me tape dans le dos en éclatant de rire.

— Gamin, vous me plaisez vraiment beaucoup ! Laissons donc cette journée de liesse se terminer et nous reparlerons de tout cela dès demain. Qu'en dites-vous ?

— J'en dis, cher Professeur, que nulle journée ne saurait être parfaite...

Il part en riant et va aussitôt faire part de notre échange avec sa nouvelle épouse. Celle-ci se met à rire autant que lui. J'aime bien ce couple. Mariés sur le tard, mais allant si bien ensemble.

Heureusement que le Professeur était là pour tout m'expliquer de cette histoire de spiritisme et à propos du rôle de chacun. Je sentais bien que j'étais tenu à l'écart de quelque chose, mais pas à ce point !

Cette affreuse Hazel Price a été arrêtée et doit répondre de plusieurs plaintes pour extorsion de fonds. Son mari a même pu obtenir le divorce assez facilement. Il est pourtant prêt à rembourser les sommes que sa femme a réussi à extorquer à toutes ses victimes qui se feront connaître. Un beau geste en vérité ! Mais il y a aussi les plaintes de ces femmes qui ont été droguées, quelle histoire !

Finch, lui, croupit au fond d'un cachot et ne va sans doute pas en sortir de sitôt !

Quant à *La Fabuleuse Daniela*, disparue ! Personne ne sait où elle a bien pu passer. Mais je suis prêt à parier qu'elle ne va pas tarder à refaire surface, ailleurs et sous un autre nom et une autre mise...

Ah ! Voici Al qui arrive vers moi en courant.

— Arthur, tout est prêt ?

— Je crois oui, mais je vais aller vérifier à nouveau et je reviens vous dire.

— Parfait !

— Millie ne se doute de rien ?

— Je peux vous garantir que non !

— Je dois avouer que j'ai eu du mal à garder mon sérieux face à elle au cours de ces derniers jours. Je suis tout excité par cette idée que vous avez eue !

— Je retourne près d'elle, nous devons terminer les photographies avec les invités.

— Et moi, je vais voir si tout se présente bien.

— Dites-leur que nous en aurons terminé d'ici une heure.

— J'y file ! À tout à l'heure.

Mon dieu, que le temps passe lentement à présent. J'ai vérifié de mon côté que tout allait bien en ce qui concerne la *petite* surprise qu'Al fait à sa femme et je peux être de retour parmi l'assemblée.

Al prend enfin la parole pour annoncer à tous qu'il va faire à son

épouse chérie une surprise dont il souhaite qu'elle la transportera de bonheur.

— Et maintenant, mon aimée, afin que la surprise soit totale, je vais devoir vous priver de deux de vos sens.

Millie le regarde, méfiante et en même temps amusée.

— Je vous laisse glisser dans vos oreilles ces bouchons de cire et moi je vais vous mettre ce ruban devant les yeux.

Toute l'assistance observe et attend la suite.

— Et maintenant, mesdames et messieurs, nous allons tous nous rendre derrière cette magnifique demeure que la famille Sinclair a mise à notre disposition, et allons contourner le petit bosquet qui se trouve à l'arrière. Je vais vous demander, lorsque nous y serons, de ne pas pousser de cris ni de commenter trop fort ce que vous verrez. Ceci afin de préserver l'effet de surprise que je réserve à ma douce dulcinée. On ne sait jamais, les bouchons de cire peuvent être défaillants.

Tout le monde suit alors Al et Millie, qu'il guide tout au long. Elle s'impatiente et demande sans cesse si ce sera encore long. Ayant les oreilles bouchées, elle parle fort et cela fait rire tous les invités.

Parvenus derrière le bosquet, d'où émane un bruit que nul n'identifie, l'étonnement prive tout le monde de la parole avant que tous se mettent à commenter à voix basse le spectacle qui s'offre à eux. Millie sent bien qu'il se passe quelque chose.

— Mon amour, de quoi s'agit-il exactement ?

— Ce ne sera plus très long, ma douce. Je vais vous prendre dans mes bras et nous allons pouvoir ôter votre ruban et vos bouchons dans quelques instants.

Il prend Millie dans ses bras et entre dans la nacelle que je referme derrière eux. Puis je défais avec l'aide des complices d'Al, les cordages qui la relient au sol et nous assistons alors tous au début de l'ascension de la montgolfière. Al défait le ruban des yeux de Millie, que nous voyons tous ouvrir une bouche et des yeux ébahis.

Nous avons juste le temps d'entendre Al lui dire :

— J'ai promis de ne pas embarquer Arthur dans les airs avant sa majorité, mais pour vous, ma chérie, je n'avais rien promis !

L'engin prend vite de l'altitude au fur et à mesure qu'Al lâche les sacs de lest.

J'imagine parfaitement ma sœur en train d'inonder son mari de toutes les douces insultes qui lui viennent à l'esprit. Et, j'en suis certain, elle le menace déjà de prendre sa revanche !

Je regarde les visages autour de moi. Certains sont émerveillés, d'autres terrifiés et d'autres encore littéralement hypnotisés par le

spectacle, envieux sans doute.

Quant à Tante Lisbeth, d'émotion, elle vient de s'évanouir. C'était le *détail* de trop...

Une petite filature, ça vous dit ?

Loin de moi l'idée de la jouer *à la Finch* ! Nous allons simplement emboîter le pas du séduisant Aloysius Sinclair dans sa course aux machines volantes. Et il y a de quoi faire !

Pour commencer, au cours de cette histoire, il nous a parlé de Gaston Tissandier, un sacré personnage, français, chimiste au départ, et qui fit ce que l'on appela alors des « expéditions aériennes ». Et pas qu'une !

D'août 1868, date de sa première ascension, jusqu'à la fin de sa vie, il n'a jamais cessé de montrer que l'homme pouvait voler grâce à des engins toujours plus étonnants.

La correspondance qu'il entretient avec Al dans ce livre est bien sûr une pure fiction de l'auteure.

Mais il y avait aussi un autre nom très intéressant dans l'histoire de la navigation aérienne, c'est celui d'Eugène Godard. Encore un français !

Il était très proche de Nadar, photographe français, qui très tôt voulut faire des photographies prises du ciel... Lorsque Godard part aux États-Unis d'Amérique, Nadar se tourne vers Tissandier pour continuer ses clichés pris du ciel !

Le fils de Godard, lui aussi un Eugène, continue l'œuvre de son père et organise en France de nombreuses ascensions aéronautiques. Ballons et parachutes n'ont aucun secret pour lui.

Al, pendant ce temps, suit ces hommes à la trace et se trouvera souvent sur les lieux où ils font au monde la démonstration de leur passion.

Godard est en particulier un fabricant compulsif de montgolfières et ballons à gaz ! Et il les fait voler un peu partout en Europe.

Al ne manque aucune occasion d'assister ou de participer à tous ces vols.

Et là où la réalité rejoint avec une précision incroyable l'histoire d'Al et Millicent, c'est lorsque l'on apprend que Camille Flammarion, scientifique de renom, a de nombreuses fois participé aux vols de Godard. Il était par ailleurs très intéressé d'une part par la vie extra terrestre et d'autre part par les fantômes, maisons hantées, ectoplasmes, et a écrit plusieurs livres sur ce sujet.

On notera, incroyable mais vrai, qu'il épousa Sylvie Pétiaux en 1874 et l'emmène en voyage de noces à bord d'un ballon...

BOULEVARD VOLTAIRE — PLACE St-AMBROISE
8, rue Folie-Méricourt. — PARIS.
ARÈNES
DU
SPORT AÉRONAUTIQUE
Sous la Direction de
EUGÈNE GODARD AINÉ
LUNDI DE PAQUES 6 AVRIL 1885, à 2 heures
EXPERIENCE PUBLIQUE DE
NAVIGATION AÉRIENNE
Système A. BRISSON (Brevetés S. G. D. G.)
PARACHUTE
avec ouverture
DESCENTE RÉGULIÈRE
PARACHUTE
sans ouverture
DESCENTE MOUVEMENTÉE
L'AVENIR
PRIX D'ENTRÉE : Enceinte de Pesage et de Manœuvres, 5 fr.
Places réservées, 2 fr. — Première Enceinte, 1 fr. — Seconde Enceinte, 50 c.
ON TROUVE DES BILLETS ICI
N.-B. — Les Billets pris à l'avance permettront de ne pas attendre et d'être plus sûr d'avoir de la place; ils donneront, en outre, la facilité de voir les Appareils et d'entendre les explications qui seront fournies au public.
865
Paris. — Imprimerie MORRIS père et fils, rue Amelot, 64

Ci-dessous, une affiche d'une des manifestations où Godard fit démonstration de ses ballons et à laquelle, sans aucun doute possible, Al est venu assister...

[1]

Personnage présent dans *Amour et Fines Dentelles*, du même auteur, ainsi que Virginia et le grand-père de celle-ci.

[2]

Personnage de *Amour et Clichés Chics*, du même auteur, tout comme Eleanor, Roy et Edith. Ces deux derniers étant présentés dans le tome 1.

[3] Personnage du tome 3, *Amour et Clichés Chics*.

[4]

Gaston Tissandier était un aérostier français, décédé en 1899, parmi les précurseurs de ce qui deviendra l'aviation

[5] Ce qui équivaut à 8.600 mètres.

[6]

Prison de Londres.

[7] Ville balnéaire du sud de l'Angleterre.

[8]

Personnage qui apparaît à la fin du tome 1 du même auteur, *Amour et Fines Dentelles*.

[9]

Les desserts glacés étaient très prisés à cette époque et il n'était pas rare de trouver une glacière dans les foyers ayant les moyens financiers pour cela.

[10] Le *jaunmange* (déformation anglaise du terme *jaune manger* français) est effectivement un dessert n'existant qu'en Angleterre.

[11] Petits livrets vendus au prix d'un penny, relatant des histoires d'horreur le plus souvent. Seul moyen permettant au peuple d'accéder à la lecture romancée.

[12]

Référence à Gregor Mendel, moine augustin austro-hongrois, décédé en 1884, et qui est à l'origine des travaux sur la génétique. Il travaillait dans son monastère sur les croisements de pois et a défini les « trois lois de Mendel », encore aujourd'hui incontournables en génétique.

[13] Rivière qui passe dans Hyde Park.

[14] Restaurant sur plusieurs étages, très prisé à l'époque victorienne. Il est décrit plus avant dans le tome *Amour et Héritage*, du même auteur.

[15]

Secrétaire du notaire Andrew Bellamy, présentée dans *Amour et clichés chics* du même auteur.

[16]

À cette époque, il n'était pas rare de trouver une glacière dans de nombreux foyers, où l'on stockait la glace ramassée en hiver sur les étangs et lacs. Elle pouvait ainsi procurer du froid tout le reste de l'année.

[17]

Le laudanum, très prisé à cette époque et très présent en Angleterre pour « soigner » de nombreux maux, est issu de l'opium.

[18] Il s'agit d'un sirop, contenant une forte dose de laudanum, utilisé aussi bien auprès des adultes que des enfants ou nourrissons.

[19] Ce qui est une réalité de l'époque !

[20]

Évènements que l'on peut découvrir dans *Amour et Clichés Chics,* du même auteur.